LUCIEN REBATET

LES

ÉPIS MÛRS

roman

A mon ami
BERNARD DE SARIAC
mon défenseur devant la justice démocratique,
en témoignage d'affectueuse gratitude.

I

L'appartement des Tarare était au second étage, rue de Richelieu, dans la même maison que leur chapellerie. Mme Tarare, devant son buffet Henri II, comptait les assiettes du service de Limoges. Quarante-cinq, quarante-six : il en manquait une. Augustine, la bonne, recommençait à casser. C'était bien la peine de l'avoir mise le mois dernier et à trente-cinq francs au lieu de trente. Une légère crispation passait sur le visage un peu fade, assez étiolé, d'ancienne blondinette : Mme Tarare ressentait de nouveau cet élancement désagréable, au-dessus de l'aine gauche, la place de cet ovaire qui se congestionnait depuis sa fausse couche de 1897, et la faisait perdre durant des douze et quinze jours un mois sur deux. Dans le salon voisin, dont la double porte était entrouverte, perché sur le tabouret du piano droit en faux ébène, le petit Pierre tapotait doucement le clavier. Un pas d'homme lourd craqua dans le corridor. M. Tarare venait de rentrer.

- Tu es là, Emilienne ?

- Tu le vois bien.

M. Tarare tira une chaise et s'assit assez pesamment, un coude sur la table. Bien qu'il fût de taille très moyenne, à cause de sa carrure et de sa grosse face presque piriforme, aux moustaches roulées, sa femme paraissait encore plus petite et menue près de lui. Il semblait flasque et bourru. Il roula une cigarette.

- Je suis allé chez le proviseur dit-il.

- Alors ?

- Alors ? Tu as encore besoin d'explications ? Tu ne te rappelles pas ce que je t'ai dit hier matin, quand j'ai reçu ce mot ?

- Si, mais enfin.

- Il n'y a pas d'enfin. Ou plutôt, il y en a un bien clair.

- Ils le renvoient ?

- Ils ne renvoient pas, mais c'est tout comme.

- Qu'est-ce que le proviseur t'a dit, exactement ?

- Ce que disent tous les bulletins : de la bonne volonté mais aucun progrès. Cet enfant n'a pas intérêt à poursuivre ses études secondaires. Il a encore perdu des places dans toutes les matières, sauf l'anglais, depuis Noël. Dans ces conditions il ne peut pas entrer en seconde au mois d'octobre. Il lui faudra redoubler sa troisième, à près de seize ans.

- Sa troisième ? Mais alors, pour le bachot...

- Pour le bachot ! Tu en es encore là, ma pauvre Émilienne !

M. Tarare ironisait à grand bruit devant l'épouse. Mais il ruminait son humiliation. Il avait eu lui-même la naïveté de s'exclamer chez le proviseur : « Et la limite d'âge des grands concours ? » Quel sourire du pédagogue ! « Les grands concours, cher Monsieur Tarare ? Mais Julien n'a pas une chance sur mille de décrocher, tôt ou tard, seulement la première partie de son baccalauréat. »

- Le bachot ! Ah ! là là ! Julien est un cancre paisible, un point c'est tout. J'ai rencontré son professeur de maths, le père Rouvre, celui que j'étais allé voir à la rentrée, et qui est venu acheter un cronstadt à la Toussaint. Il est formel : c'est chez lui que Julien se montre le plus nul, bouché à

l'émeri... Le proviseur ne m'a pas caché non plus que les classes sont bourrées, que tout le temps que les maîtres perdent pour les mauvais élèves est aussi perdu pour les bons. Bref, si je tiens absolument à ce que Julien continue, le proviseur, bien entendu, s'inclinera, Julien n'est pas une brebis galeuse. Mais voilà son avis : « Mettez le donc plutôt dans une bonne école commerciale. »

M. Tarare haussa violemment ses épaules de gros homme. Y avait-il besoin d'école pour apprendre le commerce ! C'était justement pour que son aîné ne fut pas commerçant, boutiquier, qu'il l'avait envoyé au lycée Condorcet, trois ans et demi auparavant : « Tu n'es pas en retard. Tâche de mordre aux maths, c'est l'avenir. Il suffit de mordre dès le début, après tout s'enchaîne. Si tu passes le pont aux ânes, tu peux, à dix-huit ans, te présenter à l'X, ou aux Mines ; ou encore à Centrale, mais c'est beaucoup moins brillant pour la suite. » Heureuse époque, où le père de Julien dédaignait Centrale.

- Et maintenant, dit sa femme, as-tu décidé quelque chose ?

- Je le prends au magasin lundi prochain. Je ne veux pas me ridiculiser plus longtemps. Il commencera par faire les courses comme je les ai faites. Si ça lui déplaît, qu'il s'en prenne à lui-même.

- Ne crois-tu pas qu'il est encore bien jeune, si enfant, pour qu'on sache déjà ce qu'il peut donner ? Si tu le laissais encore un an au lycée...

- Non, c'est inutile. Un ratage. N'en parlons plus.

Le chapelier continuait à secouer la tête, la moustache désabusée. Il se revoyait trop bien, tellement semblable à son fils, vers le même âge, sur les bancs de l'école primaire supérieure, la cervelle aussi opaque devant ces fameux textes, vers ou prose, trésors, parait-il, de la littérature française, que devant les formules algébriques, les cercles et les barres de la géométrie. Des kyrielles de mots pompeux ou bizarres, de lettres, de signes, de figures, qui ne répondaient à aucune réalité, à aucune nécessité, aucun deux et deux font quatre, aucun souvenir. Le garçon était comme lui, d'ossature lourde, de mâchoire épaisse, promettant même d'être plus fort, le dépassant à moins de seize ans de plusieurs centimètres. Et déjà des mollets noirs de poils, un paquet de couille comme les poings, sûrement des envies et des besoins de plus en plus fréquents de ce côté-là. Un enfant ? Ah ! ouiche ! voilà bien les idées de mères.

Mais si M. Tarare n'avait jamais relu une ligne de littérature, l'admiration de la science lui était venue avec la maturité. La science illuminerait le nouveau siècle, bien plus encore que l'ancien, pour la confusion des réactionnaires, boulangistes, cabotins, antidreyfusards. M. Tarare la cultivait par le truchement de plusieurs revues illustrées auxquelles il était abonné. Il suivait dans leurs conquêtes les applications de la chimie, de la mécanique et de l'électricité : « Et tout ça sort des a + b ! » Aucun mot ne remplissait mieux sa bouche que celui de « mathématiques ». Quand il le prononçait devant un pont métallique, une nouvelle locomotive, la photographie d'un submersible, il se sentait soulevé très au-dessus du badaud vulgaire. Et non moins que le progrès, la fortune était du côté de la science. Un polytechnicien sorti de la botte pouvait épouser à trente ans une héritière du Creusot, de Fives-Lille, de la Marine-et-Homécourt. M. Tarare ne connaissait pas de plus admirable histoire que celle d'Évariste Gallois et il l'avait cent fois racontée : « Ce garçon avait vingt et un ans quand il fut tué en duel. La veille de ce duel, il avait rédigé son testament, trois pages de formules. Eh bien, toutes les mathématiques modernes sortent de là. »

En dépit de plusieurs tentatives, à vrai dire peu opiniâtres, les magiques équations n'avaient cependant révélé à cet amateur aucun de leurs secrets, même du premier degré. « A mon âge c'est fini, j'ai mal pris le départ. » Mais cet abruti de Julien l'avait pris encore plus mal.

Pierrot tapotait toujours sur le clavier. De sa petite patte très nette, il s'efforçait de frapper ensemble une touche, la troisième à droite de celle-ci, et la cinquième. Pour la cinquième, il fallait assister un peu le petit doigt trop tendu, effleurant à peine l'ivoire, avec l'index de la main gauche. Pierrot recommençait pour la quinzième fois, avec le même ravissement, à ébranler cette cloche chaude, douce et puissante, dans la boîte luisante est fermée. Le petit doigt arrivait maintenant à enfoncer la cinquième touche avec la même vigueur que ses deux frères plus avantagés. De la main gauche, l'enfant frappait deux touches différentes, vers le bas. C'était encore bien plus beau ainsi. Comment les parents pouvaient-ils offrir aux petits garçons des trompettes dont on ne tirait jamais que le même « coin-coin-coin » quand il existait d'aussi magnifiques jeux ? Certes, il connaissait le jeu du piano depuis très longtemps déjà. Mais il ne lui avait point encore été donné de s'y livrer aussi longuement, attentivement et voluptueusement, avec un tel luxe de combinaisons et de tentatives. Il reprenait le jeu des cinq droits frappants ensemble sur d'autres touches, plus haut, plus bas, les deux mains plus écartées, plus rapprochées, plus vite. Cela faisait comme une chanson, mais infiniment plus belle et riche que toutes les chansons entendues, celle de Papa, invariable, comme la trompette, celles d'Augustine, la bonne, celles de Maman qui ne chantait pas souvent. On prétendait que lui, Pierrot, chantait déjà des chansons quand il était tout à fait petit, mais s'il ne se les rappelait plus.

Il y avait encore les touches noires, dont il n'avait guère tâté jusque-là qu'une part une. Essayons de les associer blanches. Ah ! la chanson n'avait plus la même couleur rouge est dorée, c'était comme lorsqu'on baisse les stores sur les fenêtres où brillait le soleil.

- Pierrot ! appela M. Tarare sèchement. Cesse de taper sur ce piano. Viens donc plutôt pas ici pour ranger ta ménagerie, il y en a dans tous les coins.

Pierrot descendit de son tabouret sans hâte, s'approcha en lucide adepte de l'obéissance librement consentie, et jeta un regard de maître blasé sur les petits animaux en carton-pâte de Nuremberg qui tenaient la jungle entre les pieds de la table, dans les franges du tapis.

Émilienne Tarare rétablissait l'ordonnance de ses tiroirs à couverts. M. Tarare roulait une nouvelle cigarette d'un air amer est fermé. Le proviseur l'avait vu si atteint qu'il avait jugé charitable de lui dire : « Je regrette de vous décevoir dans une ambition légitime et émouvante, que nous comprenons mieux que personne. Mais là où un enfant échoue un autre peut réussir. Julien sera un très brave garçon, plein de santé, probablement actif dès qu'on l'emploiera dans ses aptitudes. Et si je ne me trompe, il n'est pas fils unique. Son petit frère à cinq ans et demi ? Eh bien, dès qu'il aura neuf ans, vous nous l'enverrez pour qu'il commence son latin. »

M. Tarare regardait le bambin agenouillé et qui rentrait dans leur boîte sa girafe, ses éléphants, ses zèbres, avec aussi peu de conviction qu'il les en avait sortis. On ne pouvait pas dire que celui-là ne fut pas éveillé. Il apprenait à lire très vite et très joyeusement, il se tirait bien de ses pages d'écriture. Peau fine, cheveux légers, blond-châtain, les yeux d'un marron clair et vif, il ne ressemblait ni à son père ni à son aîné, ne tenait pas beaucoup plus de sa mère (tant mieux). Mais que peut-on entrevoir chez un gamin de cinq ans et quatre mois ? Julien lui-même à cet âge, avec un naturel plus affectueux - ce qui n'était pas difficile – avait été un moutard assez leste. Entre le sevrage et le régiment, combien de fois un gosse change-t-il de peau ?

Le petit Pierre repartait au grand trot, en traînant sa boîte.

- Hé ! Lapin ! Attends un peu. Tu veux toujours devenir conducteur de trams quand tu seras grand ?

- Non, je veux vendre des chapeaux.

- Pas possible ?

- Si, mais pas des chapeaux de monsieur. Je vendrais des chapeaux de pâtissiers, et puis de cochers, et puis de chefs de gares. Je vendrais aussi des casques de pompiers. Pourquoi que t'en vends pas, toi ? Où c'est qu'ils s'achètent leurs casques, les pompiers, c'est leur général qui le leur donne ?

M. Tarare prit sur la desserte la bouteille de bitter et s'en versa un demi verre à Bordeaux. Si son cadet Raymond n'était pas mort à huit mois chez une nourrice stupide, parce qu'Émilienne avait des crevasses aux seins, il aurait eu onze ans maintenant, un âge plus réconfortant que cinq ans et demi. Il aurait pu entrer en cinquième.

- Quand vas-tu parler à Julien ? lui demanda sa femme.

- Tout à l'heure, avant le dîner, dès qu'il sera rentré du lycée.

- Ne soit pas brutal avec lui, ce n'est pas sa faute. Hier encore il a travaillé sur ses livres jusqu'à onze heures du soir. Il va être triste de quitter ses camarades. Il les aimait bien.

- Je lui dirai ce que j'ai à lui dire.

Émilienne Tarare savait que son mari serait violent, qu'il ferait payer son dépit à l'innocent : « Victor est un homme très bon, mais impulsif. Il ne supporte pas la contrariété. Dans ces moments-là, il ne se connaît plus. »

Le petit Pierre s'était faufilé de nouveaux jusqu'au piano. Le salon restait désert ce soir, bonne affaire. Les inquiétantes touches noires avaient des choses à lui apprendre. Il les palpait en même temps que les blanches voisines, que la plus proche. On ne pouvait rien entendre de plus différent de la belle cloche à cinq doigts. On pouvait en rire, comme lorsque Augustine s'était amusée à faire glisser sa grosse patte sur la moitié du clavier. Mais y avait plutôt à en avoir un peu peur, une peur charmante, puisqu'on la provoquait à volonté.

M. Tarare était toujours dans la salle à manger, où il avait son fauteuil préféré, en peluche chaudron, plus confortable que le genre Louis XVI, si raide et étroit, du salon. Il parcourait son *Aurore* - du 29 avril 1901 - qu'il n'avait pas encore eu le temps de déplier depuis le matin. Un grand article était consacré à un nouvel automobile électrique (on devait dire dorénavant un automobile, par ordre de l'Académie). Un constructeur venait d'achever un landaulet électrique qui pourrait couvrir plus de cent kilomètres sans recharge d'accumulateurs. On supprimait le pétrole malodorant, comme dans les lampes. Quelle gloire et quelle fortune pour celui qui possédait le brevet ! Aucune équation n'était nécessaire pour brancher l'électricité sur le moteur. En somme, il existait toute une science admirable, - voyez Edison - qui se passait fort bien de l'algèbre. Il suffisait de regarder, de réfléchir, de penser à réunir deux ou trois éléments, à découvrir par ses mains le joint mécanique. Hélas ! ce génie-là non plus n'avait jamais visité M. Tarare qui ne savait même pas réparer un robinet. Quant à ce gros empoté de Julien…

Le petit Pierre venait de s'aviser que par d'ingénieuses manoeuvres du pouce et du grand doigt, on pouvait circuler sur les touches blanches et noires sans interruption. Cela faisait une chanson très longue qui pleurait, criait d'effroi, pendant qu'au-dessous d'elle la main gauche faisait sonner ensemble, à intervalles réguliers, quatre notes profondes, puis quatre autres, encore plus profondes, sombres et puissantes.

- Est-ce que ce gamin va s'arrêter de cogner sur ce piano comme un sauvage ? s'écria M. Tarare. À la fin c'est infernal !

Les petits doigts tentaient encore une glissade timide. M. Tarare s'était levé, son *Aurore* à la main, et entra dans le salon :

- Pierrot descend de ce tabouret tout de suite. Va te mettre au coin jusqu'au dîner. Tu n'auras pas de dessert. Émilienne, est-ce toi qui a laissé ce piano ouvert ?

- Oui, je voulais essuyer le clavier.

- Tu vas me retrouver la clé qu'il y avait à cet outil je veux le fermer. Pour ce que de tu t'en sers toi-même, une fois tous les trente-six du mois, on ferait aussi bien de le vendre. On achèterait un phonographe avec une boîte de rouleaux. Au moins, je pourrais entendre *Sambre et Meuse* et Sarah Bernard.

- Victor, tu sais bien que j'y tiens, c'était un cadeau de la pauvre Valentine.

* * *

Le piano, une sous-marque obscure, acheté vers 1855 par la tante Valentine, était en effet un meuble assez superflu au foyer des Tarare. Mme Tarare avait presque passé pour musicienne dans sa famille, un peu avant ses fiançailles. Son répertoire virginal, datant de la première présidence de Jules Grévy, et que renfermait depuis une partie d'un petit casier à musique, orné de maigres colonnettes, se composait d'un cahier de sonate de Diabelli, des *Feuillets à Elise*, attribués à Beethoven (« du classique »), une fantaisie brillante sur les airs de *Lalla Roukh*, de la *Danse Macabre* de Saint-Saëns, à laquelle les ressources mécaniques de l'interprète s'étaient toujours achoppées, de différentes valses, rédowas, polkas de salon, et d'une brassée de romances, sous couverture en camaïeu, *Les Sapins d'Alsace* qui

Parlent à voix basse
En français, toujours, tou-ou-jours.

Le *Conte de bleu*, également alsacien :

Tous les ans à la Toussaint
Quand sonnent les cloches sombres,
Dans le brouillard incertain,
Il passe de grandes ombres...
Ça, disent les paysans
Ce sont les soldats de France,
Qui reviennent tous les ans
Pour nous crier : ESPERAN-ANCE !

Mais Mme Tarare n'avait pour ainsi dire plus touché le clavier, dès sa première grossesse, reconnue trois mois après sa défloraison. Il lui arrivait d'en exprimer devant les étrangers quelques regrets, qui semblaient peu pesants. Toutefois, elle aurait très certainement apprécié l'opéra-comique, et l'eut même préféré à tout autre spectacle si son époux avait partagé ce goût.

En attendant son entrée au lycée, le petit Pierre apprenait les quatre règles et l'orthographe dans un cours de la rue du Beaujolais, tenu par deux soeurs célibataires. Il y passait pour gracieux, pas sot, un peu trop turbulent, médiocrement doué, semblait-t-il, pour la mémoire, ce qui fronçait le sourcil de M. Tarare.

S'il méritait une récompense maternelle, et que le chapelier ne fut pas remonté du magasin, Pierre demandait presque toujours à troquer le cornet de glace ou la promenade aux Tuileries contre la permission de s'asseoir une heure au piano. Mme Tarare autorisait quelquefois, en haussant les épaules, cette récréation biscornue : « surtout, fais bien attention de taper doucement. Je vais travailler dans ma chambre. Je ne veux pas t'entendre. »

Un jour de la fin de l'hiver 1903, Mme Tarare en rangeant son salon, avait eut envie de rejouer *Les Hortensias*, valse-caprice, un de ses morceaux favoris de naguère. Au clavier elle paraissait l'adepte d'un style de pétrissage assez insolite chez cette personne fragile ; ses épaules se soulevaient dans un grand effort et retombaient de tout leur poids sur le deuxième temps. Elle éprouvait des difficultés de lecture dans les lignes supplémentaires, elle hésitait sur l'identité des quatre bémols de l'armature, au moment de la modulation : « C'est idiot, je finirai par ne plus même savoir mes notes. Mais aussi, voilà près de dix mois que je n'ai pas ouvert ce piano. »

À sa troisième reprise *da capo*, le résultat était un peu moins informe, Mme Tarare se laissait gagner par le charme de la vitesse pianistique et de la mélodie.

Le petit Pierre, qui rentrait du cours, s'était approché silencieusement. Mme Tarare poursuivait ses modestes prouesses. À un léger bruit de l'écolier, elle s'arrêta et se retourna.

- C'est drôle, maman, de t'entendre jouer du piano, fit le petit avec le sourire engageant qui lui était familier.

- Tu aimes ce que j'étais en train de jouer ?

- Oui… mais ça n'est pas aussi joli que ça.

Il s'était approché du clavier, et en tâtonnant à peine, il joua le thème principal du troisième scherzo de Chopin.

Mme Tarare regardait avec stupéfaction la petite main qui descendait agilement les traits, puis la frimousse absorbée et ravie de son fils.

- Où as-tu appris ça ?

- C'est le monsieur du cinquième qui le joue, celui qui est et dans la maison depuis le jour de l'an. Je l'ai entendu dans l'escalier, alors je lui ai dit que je l'avais entendu. Alors il m'a fait entrer chez lui, et puis il a joué ça. Il m'a dit que c'était de Chopin qui était un grand musicien et un grand pianiste autrefois.

- Mais c'est très mal élevé, d'entrer chez ce monsieur sans en avoir parlé à ses parents, surtout chez un nouveau locataire dont nous ne savons même pas le nom.

- Il a un bon piano, beaucoup plus grand que le nôtre, objectait tranquillement le petit, c'est un demi-queue, un Pleyel… Tu ne veux pas que je joue un petit bout de ton morceau ? Attends… Voilà, c'est comme ça… et comme ça.

Il frappait avec assez d'assurance les accords de la fameuse modulation en la bémol puis la reprise à la tierce.

Mme Tarare cachait de son mieux un trouble qui lui paraissait incompatible avec l'autorité maternelle : « Tu dis que c'est de Chopin ce que tu m'as joué avant la valse ? - Oui, maman le monsieur me l'a dit et j'ai vu le nom sur le grand cahier où il y a toutes les notes. » Chopin était un classique. Du classicisme en général, Mme Tarare n'avait d'autres expériences que par deux ou trois auditions musicales, un après-midi aux concerts Pasdeloup, et quelques matinées au premier balcon du Français. Comme elle n'aurait jamais osé penser que l'on pouvait s'ennuyer dans de telles circonstances, l'abasourdissement et la migraine éprouvés chaque fois représentaient, dans son esprit, la confrontation avec la beauté. Le mot « classique » agissait sur elle d'une façon religieuse comme ceux de Conseil d'État, de Légion d'Honneur et de Carême de Notre-Dame. Or, Pierrot, le moutard gambadant, assez flemmard, qui crevait toujours ses poches à les charger de billes, aurait accès à ce majestueux domaine ? Émilienne Tarare le soir même, après le dîner entretint son mari :

- Écoute, Victor, je crois que le petit a des dispositions pour le piano. Il m'a rejoué presque sans faute un morceaux qu'il n'avait entendus qu'une fois, et avec l'accompagnement. Et ça me rappelle qu'il ne peut pas venir un orgue de barbarie dans la cour sans qu'il se mette à siffler ou à

chantonner l'air tout de suite. Je ne sais pas... il doit avoir une mémoire musicale très bonne. Ne crois-tu pas qu'on devrait le mener chez quelqu'un qui saurait s'en rendre compte ?

- Chez qui ?

- Chez Mlle Bressant, peut-être. Elle lui donnerait quelques leçons. Puisqu'il n'entrera au lycée qu'à la fin de l'année prochaine, ça ne nuirait pas pour le moment à ses études. Je ne voudrais pas qu'il puisse nous reprocher plus tard, s'il a vraiment des dispositions, que nous n'ayons rien vu...

M. Tarare n'était pas mécontent d'apprendre que son dernier-né pouvait être doué de mémoire, cette faculté qui leur faisait si terriblement défaut, à lui et à Julien, devant les livres, les théories illustres, les dates, les mots savants, tout ce qui ne s'inscrivait pas dans les chiffres et les formes de la chapellerie. Il était sans doute judicieux de cultiver la mémoire par tous les moyens. Et le gosse, après tout, jusqu'à son entrée en latin, appartenait à sa mère.

- Conduis-le chez Mlle Bressant si ça te dit, mais il faudra qu'elle lui donne ses leçons le jeudi. Je ne veux pas qu'il rogne sur ses heures de classe pour des amusettes. Il a déjà une tendance suffisante à se laisser vivre le nez en l'air, ce petit bougre.

Mademoiselle Bressant appartenait au cycle de la famille Courneuve, lignée qui, aux yeux d'Emilienne, l'emportait de si loin, pour l'éducation et la distinction, sur celle quasi manuelle des Tarare. Dès sa première enfance, Émilienne avait entendu célébrer la grande amie de pension de sa mère, la belle Clotilde Bressant, jeune fille à la mode de 1857 - type espagnol, épaules et gorge à l'Impératrice - son extraordinaire talent au piano, le brio avec lequel elle exécutait, à seize ans, des ouvrages aussi difficiles que la grande fantaisie sur *Les Huguenots*. Une mystérieuse infortune d'amour avait voué précocement cette séduisante créature au célibat et à la pédagogie. On connaissait imparfaitement, chez les Courneuve, ses titres musicaux, acquis peut-être en Belgique, mais on ne doutait point qu'ils ne fussent considérables, puisqu'elle avait été le premier professeur de l'illustre Chaminade, qui lui gardait une affectueuse reconnaissance. Émilienne se souvenait de la vanité fugace qu'elle éprouvait quand sa mère, l'entendant jouer *Feuillets à Elise*, disait : « C'est dommage, si ton père avait été nommé à Paris, Mlle Bressant aurait peut-être accepté de te faire travailler ton piano. » Dans les premiers temps de son mariage la jeune femme avait assisté deux fois à des auditions ou des élèves de Mlle Bressant se produisaient dans la Marche Turque, Les Papillons de Schubert, et, naturellement, du Chaminade. Elle me manquait jamais de lui adresser ses voeux de nouvel an.

En lui présentant, respectueusement assise sur le bord d'un fauteuil, ce rejeton aux yeux trop curieux, qui balançait sans arrêt ses petites jambes et ne savait même pas monter la gamme de do, Émilienne Tarare s'était demandée si elle ne commettait pas une impertinence. Mais la vieille demoiselle avait paru enchantée. Elle habitait sur cour, en haut de la rue d'Amsterdam : « Vous n'aurez qu'à confier votre futur virtuose au conducteur du Clichy-Odéon, qui passe devant chez vous. Il descendra à l'angle de la place. Il n'aura pas plus de cinquante mètres à faire tout seul. » Une ample gravure en trois tons, d'après La Lyre, le peintre spécialisé dans les sirènes, étonnait un peu Émilienne par le grand nombre des seins nus et des nombrils que l'on y voyait folâtrer à la crête des vagues. Mais chez les artistes, ces choses étaient reçues. Et dans d'autres cadres, de cuir frappé, *Les Madones* d'Hébert et de Dagnan-Bouveret, *Le Christ* de Bonnat attestaient la très honorable piété de la maîtresse du logis.

Chaque jeudi, à deux heures, Pierrot pénétrait joyeusement dans le petit musée du pompon, de la frange, du gland, de la peluche, des candélabres, de la crépine, de l'applique, des biscuits de Sèvres et de la pâte de verre que Mlle Bressant appelait son salon. Pierrot considérait avec flegme

les seins touchés de sanguine pâle des sirènes. En revanche, il était volontiers attiré par une autre gravure offrant avec des reliefs très véridiques le postérieur d'une nymphe charnue.

Mlle Bressant dont il avait entendu louer la beauté d'autrefois, apparaissait excessivement laide à ses yeux de petit garçon. Le plus subtil connaisseur de femmes eut été de son avis, fort en peine de déceler les vestiges de la gorge et des épaules à l'Impératrice dans cette taille écourtée et épaisse, ce dos à bourrelets, ce corset outré. Le type espagnol avait dégénéré en un grand nez busqué aux trous bleuâtres et de longues bajoues ou la poudre de riz trop blanche éteignait mal la couperose. Les cheveux, que Mlle Bressant coiffait en frisettes sur le front, étaient encore très noirs, d'un noir naturel, puisque quelques fils blancs s’y mêlaient, mais raréfiés sur le sommet du crâne dont ils laissaient voir assez tristement la peau. La vieille personne était à l'ordinaire vêtue d'une robe de dentelle noire avec des breloques dorées. Elle transpirait beaucoup, et sa forte odeur offusquait un peu le gamin. Mais il y avait le piano, et les notes, avec leurs noms.

- Regarde, maman, comme c'est amusant. La dominante de la gamme de do, c'est la tonique de la gamme qui vient après. C’est sol, une quinte au-dessus. Au bout de la gamme de do, le si, tu l’entends, on dirait qu'ils glisse vers le do de l'octave, pas ce qu'il n’y a qu’un demi-ton entre lui et se do. Alors, dans la gamme de sol, pour que la sensible, le fa, glisse aussi, tu vois, on l'élève un demi-ton : on fait fa dièse... Et y a plus qu'à continuer, en repartant de la dominante de la gamme d'avant. Et chaque fois, la sensible, elle est à un demi-ton au-dessus de la tonique. C'est pas difficile. Tu vois ce morceau avec cinq dièses : le dernier dièse s'est le la. C'est le ton de si majeur... Et les gammes avec les bémols je les ai déjà apprises, tout seul. C'est pas compliqué, l'ordre des bémols, c'est juste le contraire de l'ordre des dièses.

- Oui, oui, je vois. Il faut bien que ce soit comme ça pour qu'on puisse faire de la musique.

Mme Tarare, en son temps, n'avait jamais très bien su distinguer pourquoi la gamme de ré ne succédait pas tout bonnement à la gamme de do, la gamme de mi, à celle de ré. La démonstration de son petit garçon ne l'étonnait pas trop. Si elle avait été bien commencée, comme lui, par un professeur d'élite, elle aurait compris toutes ces choses, un peu moins vite, sans doute. Pour si peu de leçons, la science du petit Pierre devait être assez remarquable. Elle ne s'était pas trompée sur les dispositions du gosse.

- Et alors, tu comprends, maman, les gammes mineures, elles sont à une tierce mineure au-dessous de la majeure relative... Et puis, il y a encore les gammes chromatiques, comme ça... Ecoute si c’est joli !

- Mais oui, c'est très bien... Mais est-ce que tu sais ton histoire pour demain matin ? Passe-moi ton livre. Comment s'appelait la deuxième race des rois de France ? Tu ne sais pas ? C'étaient les Carolingiens... En quelle année Charlemagne a-t-il commencé à régner ?... Qu'est-ce que c'étaient que les Capitulaires ?... Tu ne sais rien du tout. Dépêche-toi d'aller apprendre ce chapitre. Ton père est très mécontent de tes dernières notes au cours... Non, non, non ! pas de piano maintenant. D'abord les Carolingiens. Tu viendras me les réciter avant le dîner.

Pierre exécutait *Le Petit Postillon*, le premier « vrai morceau » que Mademoiselle Bressant lui eût donné à jouer.

- Recommencez, Pierrot, vos mains ne sont pas ensemble. Vous avez très bien déchiffré du premier coup. Pourquoi votre main gauche est-elle en retard, maintenant ?

- Je ne sais pas, m’selle. Je trouve que c'est plus amusant.

- Mais il ne s'agit pas de s'amuser, il faut jouer les notes telles qu'elles sont écrites, les unes après les autres. Tenez, ôtez-vous du tabouret, écoutez-moi bien et regardez mes doigts.

Mademoiselle Bressant, pour officier, gonflait encore son jabot, redressait complètement la tête, à la façon d'une poule, la main haute (tout a fait une patte). Les doigts secs picoraient le piano à coups brefs, détachant chaque note avec une netteté inexorable. C'était, disait-elle, le mécanisme de l'école de Liszt. Dans cette interprétation, *Le Petit Postillon* devenait très évocateur. On entendait le trot des sabots précis, frappant le pavé, le coup de fouet des trois croches piquées claquait à merveille.

Pierre, réinstallé sur le tabouret, reproduisait aussitôt, avec une exactitude de petit singe, le rengorgement, le picorement.

- Bravo, Pierrot, c'est cela. Détachez, détachez bien.

- M'selle, maintenant on peut pas jouer le morceau autrement ? Comme ça, en si bémol... Et puis là, on ferait comme ça, parce que le cheval est fatigué...

- Non, non, il ne faut pas ralentir ni casser la mesure, surtout pas... Mais il transpose, ce petit garçon ! Il transpose tout seul. Ça par exemple ! Il faut qu'il demande à sa maman de venir deux heures au lieu d'une à partir de la semaine prochaine. Nous commencerons tout de suite à solfier.

Le solfège était enivrant. Il n'y avait plus besoin d'interroger le piano. (D'ailleurs le piano de la rue Richelieu... « Maman, comme il est mou, et puis il est faux. Dis, maman, tu devrais le faire accorder. ») Les petits ronds blancs ou noirs prenaient leur place, docilement sur l'échelle merveilleuse. On pouvait croire que c'était la même petite bête qui montait, descendait, remontait à l'échelle.

- Oh ! Et il y a des autres clés, des clés d'ut. Quand est-ce qu'on va les apprendre ?

- Bientôt, bientôt. (Mademoiselle Bressant n'avait plus guère l'usage des clés d'ut, elle allait être obligée de s'y remettre.) Mais avant il faut que le petit Pierrot ait ses exercices dans les doigts. Détachés, détachés. Aujourd'hui il allait beaucoup plus vite.

A Pornic, ou Mme Tarare et Pierre allaient passer six semaines, pas un piano. Mais Pierre avait emporté sa méthode de solfège. Il savait déjà presque par coeur tous les petits airs du cahier. Un garçon de treize ou quatorze ans, d'une villa voisine, raclait du violon : « Attends, Georges ne joue pas trop vite. Je vais écrire ce que tu joues. Do, mi, mi, sol, fa dièse. Ré. Aïe, ré naturel, tu fais ré dièse. La, sol… Tu vois, j'ai même écrit ton ré dièse. Joue-moi autre chose. Et tout à l'heure, tu me montreras, pour monter la gamme. » Mais le violoniste, sous la tutelle d'une mère forte, rechignait à prêter son instrument. Et comme il l'avait attrapé un début de bronchite en pêchant les crevettes sous la pluie, sa saison d'Océan fut écourtée. Pierre furetait en quête d'imprimé musical :

- Dis, maman, si tu vas à Nantes, achète-moi un autre cahier de solfège, un grand. Dis, maman, s'il te plaît.

- Mais je ne vais pas à Nantes. Toi, va donc t'amuser avec le cerf-volant.

Sous un parasol de la plage, un baigneur avait oublié un livre à belle couverture : un type tout en noir avec un très grand chapeau et un foulard rouge : *Chansons d'Aristide Bruant*. Des chansons. Pierre avait entrouvert subrepticement, vu les notes. Il n'eut le temps que de retenir la première page :

À la plac'Maub, l'avez-vous vue,
Ou bien dans la cour du Dépôt ?
C'était la plus chouette du troupeau,
Mais maintenant elle est perdue,

A s’a fait choper dans la ru-u-e...

L’air était très facile, il disait quelque chose d'un peu triste, comme ceux des orgues de Barbarie, tandis que dans le cahier de solfège, les airs étaient amusants mais ne disaient rien. Ces paroles étaient incompréhensiblement charmantes, comme un « Pic et pic et colégram ». Le dimanche suivant, M. Tarare débarquait pour six jours : « Papa, papa, tu sais, je peux chanter tout mon cahier de solfège. » Le lendemain en sortant de son lit, c'était Bruant que Pierrot chantait à plein gosier :

A s’a fait choper dans la ru-u-e...

M. Tarare entrait puissamment, porteur d'un broc d’eau chaude.
- Par exemple, Pierrot ! Qui est-ce qui t’a appris à chanter ça ?
- C'est moi, papa, je l'ai appris dans un livre... Ne me claque pas, papa, j'ai laissé le livre où je l'ai trouvé.
- Il ne manquerait plus que tu voles !... Si je te reprends à chanter cette cochonnerie, je te flanque une fessée dont tu te souviendras.
Un moment plus tard :
- Émilienne, tu sais ce qu'apprend ton fils ? Les chansons de Bruant !
- Je n'ai pas entendu. Il ne comprend pas les paroles. Tu m'as bien mené toi-même une fois au cabaret de Bruant.
- Est-ce que c'est une raison ? Est-ce qu’un gamin de sept ans et demi va chanter le répertoire de cabaret ? Tu ne l'as pas suffisamment surveillé. La gigolette, voilà ses devoirs de vacances. Et voilà le résultat du piano, de la musique, toutes ses fantaisies pour fils à papa.
- Melle Bressant m’a encore écrit, en me remerciant de mon mandat, que le petit avait es dons extraordinaires, que ç'aurait été péché...
- C'est possible. Mais moi, je préférerais qu'il soit extraordinaire en arithmétique. Je saurais au moins à quoi ça le mènerait.

* * *

- M’selle, Chaminade, c’est un aussi grand compositeur que Beethoven ?
- Ce n'est pas la même chose. Chaminade est un très grand artiste moderne, un poète. Beethoven un très grand classique.
- M’selle, j'ai envie de jouer Beethoven.
- On ne joue pas du Beethoven à huit ans. Il faut avoir fait au moins les deux premières années des exercices de Le Couppey.
Le petit poussait un discret soupir. La demi-heure quotidienne des exercices de Le Couppey était l'envers morose de la délicieuse musique, et le résultat hebdomadaire de cette corvée satisfaisait peu Melle Bressant.
- Alors, M’selle si je peux pas jouer Beethoven, qu'est-ce que je vais apprendre pour la semaine prochaine ?
- Vous rejouerez *L’Ariette Mignonne*.
- Mais je la sais déjà par coeur. Tenez, M’selle...
Le crayon de Melle Bressant s’abattait bientôt sèchement sur le rebord du clavier :
- Pierre, que vous ai-je déjà dit? Il faut mettre le quatrième sur le sol pas le pouce.
- Mais M’selle, avec le pouce, c’est bien plus commode. Regardez, je fais tout le trait...

- On ne vous a pas marqué le doigté pour des prunes. Est-ce que vous êtes déjà plus savant que les compositeurs et les éditeurs de musique ? Et puis qu'est-ce que c'est que toutes ces simagrées, ces rallentendos, ces pianissimos ? Le piano, ce n'est pas du violon ou de l'accordéon.

Melle Bressant, en fait de nuances ne connaissait guère qu'un *piano* et un *forte*, l'un et l'autre de bonne compagnie, et qui alternaient poliment, au long de ses exécutions. Pierrot, petit caniche dressé, reprenait l'*Ariette Mignonne*, selon cette esthétique tempérée.

- Voilà, c'est correct. Quand vous le voulez, c'est toujours correct... Puisque vous avez été sage et que vous en avez tant envie, je vais vous jouer la *Pathétique* de Beethoven.

Melle Bressant appliquait à Beethoven la fameuse et imperturbable technique du « détaché ». Pierre écoutait de toutes ses oreilles, regardait de tous ses yeux. Malgré sa vénération pour le gros cahier tout noir de doubles croches, lourd d'accords serrés, il ne pouvait s'empêcher de penser que le jeu de Melle Bressant ressemblait à un modèle de page d'écriture, avec les pleins et les déliés, les lettres bien alignées qui ne formeront jamais des histoires qu'on aime à lire. Quelle idée idiote ! Comparer de la musique à une page d'écriture !

Au cours, si les notes d'orthographe étaient bonnes, celles de leçons ne s'amélioraient pas, tant s'en fallait. Il y avait aussi les problèmes de système métrique, auxquels Pierrot donnait trop souvent des solutions péremptoires, mais féeriques : le champ du père Mathieu se réduisait aux dimensions du jeu de dames ; la cuve aurait contenu toutes les vendanges de la Bourgogne ; le Chat Botté conduisait la locomotive qui reliait Paris à Marseille dans le temps que le Madeleine-Bastille roulait de la République à la rue Drouot.

Le piano de la tante Valentine devenait de plus en plus cotonneux.

- Maman, s'il te plaît, puisque je sais bien les départements aujourd'hui, laisse-moi monter un peu chez M. Rosinfeld, pour qu'il me joue quelque chose sur son beau piano.

Le jeune homme seul du cinquième n'était plus inconnu. On avait su son nom, M. Rosenfeld (Rosinfeld), que c'était le fils d'un riche commerçant autrichien, et qu'il travaillait un peu chez un grand coulissier. Il avait acheté un Panama et une cape au magasin, bavardé politique avec M. Tarare, qui appréciait vivement ses opinions : « Anticalotin et socialiste, malgré la fortune qui l'attend. Il faut que ce soient les étrangers qui viennent chez nous pour répandre les idées d'avenir. » M. Rosenfeld avait fait une visite de politesse à Mme Tarare, protestait qu'il n'était pour sa part qu'un très modeste amateur de musique, mais que le petit le charmait par ses dons et sa curiosité.

Pierrot, autorisé, grimpait quatre à quatre les escaliers.

- Pierrot vous avez complètement saboté cet exercice. Vous n'avez pas ouvert votre méthode depuis la dernière leçon. Vous êtes un petit paresseux.

- C'est pas vrai M'selle.

- On ne doit jamais dire c'est pas vrai. Votre maman ne vous en a jamais fait l'observation ?

- Si, M'selle... Je suis pas un paresseux, M'selle. J'ai joué toute *La Pathétique.*

- Tout seul ?

- C'est M. Rosinfeld qui m'a appris à la jouer. Mais il la joue pas comme vous. Il la joue comme ça… comme ça…

- Dans ces conditions ! Si vous avez un autre professeur, mon petit Pierre, je me demande s'il est bien nécessaire que vous veniez me voir.

- Oh ! si, M'selle. Je veux prendre mes leçons avec vous. M. Rosinfeld n'est pas un professeur. Je veux bien jouer comme vous voudrez, et faire tous les exercices. Seulement je veux plus

jouer *L'Ariette Mignonne,* ni *Le Petit Montagnard*. C'est trop facile, ça m'ennuie. Je veux jouer de la vraie musique.

Pierrot aimait bien Mlle Bressant, avec une teinte d'indulgence. Mais il y avait dans son livre d'histoire naturelle l'image d'une poule noire, et dessous : poule bressane.

- Maman, Mlle Bressant, elle joue du piano comme une poule. C'est la Bressane.

- Veux-tu te taire, petit impertinent ! Ne va surtout jamais lui répéter ça !

- Oh ! non, maman, je ne voudrais pas lui faire de la peine. Mais pourquoi elle aime Chaminade ? M. Rosinfeld dit que Chaminade, ça n'est pas un musicien. Les musiciens c'est Beethoven, Schumann, Chopin et Wagner.

- Je ne sais pas ce que dit M. Rosinfeld, mais je sais que je finirai par dire comme ton père : que c'est très joli toute cette musique, mais qu'en attendant, tu passes ton temps à t'amuser avec ça, et que nous ne sommes pas des banquiers pour te donner des rentes plus tard. Tu as encore de belles places cette semaine ! 18e sur 25 en récitation, avant-dernier en calcul. Si papa l'apprenait, je te garantis qu'il fermerait le piano.

Pierrot tout seul dans le salon maternel, jouait depuis près de deux heures. Cependant, la méthode de Le Couppey restait ouverte à la même page. Le sage exercice en tierces était devenu d'abord une série d'arpèges, dont les tonalités viraient tout à coup très dangereusement, cap pour cap, ensuite une sorte de cake-walk éméché. Pierre faisait rouler maintenant, à grands coups de pédale forte, une chaîne assourdissante d'épais accords, truculents ou sinistres. Il préparait une catastrophe.

…La catastrophe avait eu lieu. Mlle Bressant armée de son chapeau à plumes, de son boa et de toute sa dignité, pénétrait dans le salon de la rue de Richelieu :

- Ma chère amie, je suis navrée de ce que j'ai à vous dire. J'étais ravie que vous ayez bien voulu m'amener le petit Pierre. Mais je ne peux plus lui donner de leçons. Ce n'est pas seulement pour son impertinence. Vous avouerez pourtant ! Hier il m'a traité de vieille poule... Je veux bien admettre qu'il ne sait pas ce que cela signifie. Mais surtout, je n'en tirerai rien. Je le croyais très doué. Il est bien possible qu'il le soit, mais je ne sais plus pour quoi. En tout cas, ce ne sera jamais un pianiste. Il ne tient compte d'aucune observation, il veut tout faire à sa manière, tout jouer à la fois. Ça, pour déchiffrer, il est étonnant. Mais le déchiffrage, ce n'est pas le piano. D'ailleurs, il n'a pas une main de pianiste. Et au lieu de travailler ce que je lui donne à apprendre, il tape des espèces de cacophonies sans nom, des sons à vous faire dresser les cheveux sur la tête, il change de mesure, si l'on peut dire ! toutes les dix notes. Il m'a assassiné le tympan trois fois de suite avec ses horreurs. La troisième fois, hier, je ne savais plus comment le faire taire. Moi qui lui trouvais l'oreille si juste ! Vous savez ce qu'il me répondait : « Mais vous pouvez partir Mademoiselle, je n'ai pas besoin de vous, je travaillerai tout seul. » Il appelle ça travailler ! Il a fallu que je lui ferme le clavier presque sur les doigts. Avec mon métier, toutes ces leçons, et toujours des débutants, j'ai de la patience, vous pensez. Mais ce petit me rendrait folle si je le gardais comme élève. J'ai beaucoup réfléchi, je me suis demandé si je n'avais pas tort, si je ne devrais pas persévérer. Un gamin de cet âge, qui transpose d'instinct, c'est tellement exceptionnel !... Mais non cela ne servirait à rien, j'ai fait tout ce que je pouvais. Quelqu'un de plus compétent arriverait peut-être à le dompter. Moi, je vous l'avoue, je me sens dépassée. Je suis professeur de piano. Et je sais que jamais je ne lui apprendrai le piano. Oh ! cette séance d'hier ! Ce sont plus que des gamineries. Il y a chez lui, comment dire ?... une perversité, oui, une perversité musicale. Ma pauvre Emilienne, j'ai peur que vous n'ayez bien des difficultés avec cet enfant.

L'été à Perros-Guirec fut des plus maussades, non moins vide de musique que celui de Pornic. Le 2 octobre, Pierre entrait à Condorcet. M. Tarare l'y avait conduit en personne, très conscient de la solennité du jour, présenté au proviseur. Bien entendu, il n'était question d'aucun art d'agrément depuis l'échec chez Mlle Bressant, qui avait fait lever les épaules, sans plus, à M. Tarare (une idée d'Emilienne, qui s'était révélée mauvaise, comme d'habitude).

Le chapelier s'épanouissait : « Pierre Tarare, premier en version latine, second, premier... Pierre Tarare, second en composition française. » Le moutard en savait déjà plus long que cette grande bourrique de Julien, fort comme un déménageur, mais aussi mou dans le commerce que dans les études, et qui ne se réveillait que le dimanche, pour s'habiller d'un maillot rouge, d'une culotte noire, et aller flanquer des coups de pied dans un ballon, du côté de la Croix de Berny.

M. Rosenfeld sonnait. Il venait chercher Pierrot. Puisque le gosse avait de bonnes places et que ça l'amusait tant, M. Tarare laissait faire. Le jeune homme, sur son Pleyel, exécutait avec des accrocs, mais de la fougue et de la poésie, une ou deux sonates de Beethoven, quelques réductions des ouvertures de Wagner, des préludes et des études de Chopin. Le petit lycéen, buvant la musique, tournait les pages : « A toi Pierrot, maintenant. » Le gamin déchiffrait, se démenant, tous les moyens lui étaient bons : « Pierrot, tu finiras par jouer avec les coudes, avec le menton, avec le bout du nez. » Mais aussitôt, le scherzo le plus périlleux était en place. La plus grande félicité était de jouer à quatre mains, surtout les symphonies de Beethoven, bien que ce fût un peu long.

M. Rosenfeld avait demandé l'autorisation d'emmener le petit un dimanche après-midi, aux Concerts Colonne. La foule, les lumières, l'entrée des quatre-vingt-dix exécutants : Pierre ne soupçonnait pas que la musique pût être l'objet d'une cérémonie aussi solennelle. Quand les instrumentistes se mirent à s'accorder tous à la fois, la surprise, le bonheur l'étouffèrent presque.

- Ils vont jouer d'abord la symphonie de César Franck, un grand compositeur belge, qui habitait boulevard Saint-Michel, et qui est mort il y a une quinzaine d'années.

La symphonie commençait, avec une lenteur austère. À force d'attention, Pierre ne respirait plus. Il ne s'attendait pas à d'aussi formidables et troublantes nouveautés, le son de tous ces instruments qui jouaient ensemble, la circulation de la musique à travers cette masse épaisse, et le personnage élégant, qu'on voyait de dos, en jaquette, à son pupitre, et qui dessinait cette musique avec les mains, du bout de son petit bâton. Si Pierre avait su traduire ce qu'il ressentait, il aurait pu dire qu'on percevait la musique sous des dimensions tout à fait inédites et contradictoires. Et cependant, ces contradictions formaient une harmonie puissante, sans cesse mouvante. Au milieu de son émotion, Pierre s'appliquait instinctivement à reconnaître les tonalités : ré mineur, fa mineur, fa majeur, ré bémol. Mais la musique remuait trop, on ne savait plus où elle allait, pourquoi elle revenait, s'allongeait, s'accélérait. Pierre ne retrouvait pas la béatitude dans laquelle il baignait avec Chopin et Schumann, leurs ballades, leurs novelettes, leurs fantaisies, dont on avait tout entières dans la tête les ravissantes évolutions après les avoir déchiffrées une seule fois. Il se sentait submergé, il se disait obscurément, mais avec une humiliation violente, qu'il devait être trop petit pour entendre cette musique. Mais vers la fin, ce fut superbe : on montait, avec la symphonie, vers une grande clarté.

- Alors tu es content, Pierrot ?

Le petit, très rouge, les yeux brillants, ne savait que bouger le menton pour dire : oui. Il aurait voulu poser cent questions, mais si difficiles à énoncer ! Il s'en tenait aux plus modestes :

- Le monsieur qui bat la mesure a toujours un aussi grand cahier devant lui ?

- C'est sa partition d'orchestre, toutes les parties, écrites dans les clés de chaque instrument. Il faut savoir tout lire à la fois.

- Si le monsieur s'en allait, est-ce que les musiciens ne pourraient plus jouer ?

- Tiens, tu n'es pas bête, toi ! Souvent les musiciens joueraient aussi bien sans chef d'orchestre. Mais s'ils jouaient sans celui-là, on sentirait tout de suite la différence. Parce que c'est un grand monsieur. Il s'appelle André Messager. Il dirige cet orchestre exceptionnellement. Voilà un autre grand monsieur, celui qui vient d'entrer, avec les cheveux longs. C'est Paderewski.

- Celui qui a fait le menuet de Paderewski ? Je l'ai joué avec la Bressane.

- Tu n'as pas besoin de t'en vanter. Paderewski est un tout petit compositeur, mais c'est le plus célèbre pianiste du monde, en ce moment.

- Des bordées de coups de sifflet perçaient la vague des applaudissements qui saluaient le maître. Celui-ci, sans paraître y prendre garde, s'assit devant son piano. L'orchestre attaqua le troisième concerto de Brahms. Tout se passa d'abord convenablement, mais au milieu de la cadence, une salve de sifflets stridents éclata de la plus haute galerie. Paderewski continuait. Les sifflets redoublèrent. À l'orchestre, des têtes indignées se retournaient... « Silence ! assez ! » Mais les galeries répondaient avec fureur : « Oui, assez ! Assez de concertos ! » Le voisin de droite de Pierrot, un jeune homme assez sale, avec une formidable tignasse, un complet de velours et une barbichette de chèvre, s'était dressé, vociférant : « Les concertos à la poubelle ! Les virtuoses à la lanterne ! » Pierrot tournait de tous côtés ses yeux stupéfaits, et fort excités du reste :

- Qu'est-ce qu'ils font ? Pourquoi sifflent-ils ? Paderewski ne joue pas bien ?

- Il joue divinement. Mais il y a des Parisiens qui ne veulent plus entendre de concertos.

- Pourquoi qu'ils viennent quand on en joue ?

- Évidemment... Mais ils viennent pour qu'on on n'en joue plus. Ils trouvent que ce n'est pas de la musique. En attendant, ils sifflent Brahms !

Le chahut était devenu général. Des bandes d'étudiants s'époumonaient dans des sifflets à roulettes. Deux ou trois gardes municipaux s'efforçaient d'expulser les plus déchaînés au milieu d'une huée et d'une bousculade énormes. La salle entière était debout. Une forte dame avait asséné un coup de parapluie au jeune homme barbichu, qui hurlait de plus belle : « A mort les pianistes ! Vive la musique... » Pierrot ne tenait plus en place, il se penchait témérairement par-dessus la balustrade. La musique était une chose de plus en plus étonnante. Il avait une furieuse envie de siffler lui aussi, deux doigts sur la langue, une science toute neuve, qui lui venait de Condorcet, en même temps que les déclinaisons latines. Mais il craignait de déplaire à M. Rosenfeld, qui ne bronchait pas, et dominait le spectacle de son sourire narquois. Enfin Messager, tourné vers la salle, parvint à imposer silence :

- Puisque les manifestants nous empêchent d'exécuter le concerto de Brahms, M. Paderewski va interpréter la grande Polonaise de Chopin.

Un immense « Ah ! » de joie accueillit ces paroles. Paderewski joua la Polonaise. Les plus acharnés siffleurs acclamèrent son dernier accord. Cependant le jeune homme en velours s'égosillait parmi les bravos : « A la guillotine, les pianistes ! » Il y avait aussi, un peu plus loin, un vieux petit monsieur en noir, tout sec, avec de fières moustaches pointantes, dont Pierre avait déjà remarqué les gestes d'amère dénégation après chaque mouvement de la symphonie. Les deux poings aux hanches, il exprimait maintenant, par toute sa personne, le plus sombre dégoût.

L'acclamation devint un triomphe, quand Messager remonta au pupitre. Il allait diriger *Les Steppes* de Borodine, et deux *Nocturnes* de Debussy. Pierrot, embrasé par le tumulte, entrait dans la volupté pure. Les merveilleux instruments dont M. Rosenfeld lui soufflait les noms à l'oreille, dégagés de l'épais orchestre, sonnaient maintenant chacun pour soi, disant à tour de rôle leur charme personnel, leur douceur, leur saveur, leur puissance. La musique était aussi simple qu'une

chanson accompagnée d'un petit battement de la main gauche. Comme on comprenait bien que les deux mélodies venaient de très loin à la rencontre l'une de l'autre, qu'elles se rapprochaient peu à peu ! Quand elle se croisèrent, Pierrot, la bouche ouverte ne put retenir un peu petit « Ah ! » d'extase.

Les *Nocturnes* à présent. Dans cette musique aussi proche et vivante qu'un livre d'images, Pierre reconnaissait très bien les grands nuages défilant dans un ciel de lune et le soir de 14 Juillet dont M. Rosenfeld venait de lui parler. C'était de la musique comme celle que Pierre cherchait à faire, qui ne viendrait pas toujours buter sur des accords obligatoires, aussi prévus que les stations du tramway de Montrouge, quand on allait voir la tante Mugnier, la soeur de Papa. Les clairons des soldats retentissaient. Pourtant ce n'était pas réellement leurs clairons. Pierrot n'eût pas aimé cela. *Le Petit Postillon* et le *Joyeux Tisserand* l'avaient dégoûté pour toujours de la musique imitative. Ainsi jouait-t-il lui-même non pas les airs des limonaires et des orgues de barbarie, mais d'autres, que les chevaux de bois et les vieux aveugles ne moudraient jamais, et qui étaient cependant comme le souvenir et le rêve de tous les limonaires, tous les orgues à manivelle. Seulement, le piano ne ressemblait jamais aux orgues des vieux mendiants, il se refusait à produire le cher son un peu fêlé qu'on avait dans la tête. Tandis qu'avec ces flûtes, ces hautbois enchanteurs, ces bassons, ces trombones... Debussy, Borodine, des noms que Pierre ignorait une heure avant, et désormais sacrés.

À la dernière note des *Nocturnes*, plusieurs sifflets retentirent, mais venant cette fois du parterre, et immédiatement écrasés par l'avalanche d'enthousiasme qui croulait des hauteurs. « Ce sont les debussystes qui font tout ce bruit, tentait d'expliquer M. Rosenfeld au milieu du charivari. Les partisans de Debussy, parce que c'est un musicien très nouveau, dont beaucoup de gens se moquent encore. » Pierrot, en applaudissant de toutes ses forces, se disait fièrement qu'il était, lui aussi, un debussyste. Il criait : « Vive Debussy ! » Sa voix aiguë de gamin perçait le vacarme et faisait se retourner des mélomanes, souriant avec une attention complice, prêts à jurer que ce gosse avait un jugement bien plus sûr que Monsieur Camille Saint-Saëns et M. Vincent d'Indy, contempteurs de *Pelléas*. Cependant, il ne lui échappait pas que le vieux monsieur en noir, toujours courroucé, se croisait très ostensiblement les bras, puis lançait dans l'accalmie qui venait enfin : « Belle éducation ! Faire entendre à un moutard de pareilles saletés ! De quoi lui fausser l'oreille pour le restant de ses jours. De la musique amorphe ! Oui, Monsieur : Amorphe !!! »

La baguette du chef se levait sur le dernier morceau : l'Introduction au IIIe acte de Lohengrin. Ah ! la joyeuse, l'étincelante musique. Pierrot était redressé comme par une bourrade impérieuse dans les reins, son petit derrière se soulevait du banc, il avait dans les bras, dans tout le corps, un irrésistible besoin de battre, lui aussi, cette magnifique mesure, de faire surgir les cuivres triomphants, se balancer les clarinettes et les hautbois. Il en oubliait une brutale et sévère envie de faire pipi. Le bravo final explosa, inouï, et pourtant, cette assemblée, depuis deux heures, avait fourni les preuves de sa vigueur. Pierrot, grimpé sur son banc, avait les mains douloureuses à force d'applaudir. Il aurait voulu tenir les grandes cymbales brillantes, et les faire retentir, par-dessus tout ce hourvari, frénétiquement.

Mais le vieux monsieur en noir secouait avec fureur la tête et les épaules, crispait les poings comme pour tordre le cou à un Satan musical, et on put l'entendre qui glapissait : « Trop vite, le mouvement ! Ridiculement trop vite ! Quel massacre, quelle pitié ! »

Pierrot dormit très mal cette nuit-là. La musique le poursuivait, tous les thèmes et tous les timbres confondus, le chef d'orchestre battait une énorme mesure à trois temps, d'un bras de plus en plus gigantesque.

Il se leva courageusement pour le lycée, avec des frissons et des genoux en coton, de mauvais augure. Il ne nourrissait aucun doute sur les funestes conséquences qu'aurait une maladie, juste le lendemain d'une telle journée, était résolu à dissimuler coûte que coûte. Mais le flair médical des mères est terrible : « Pierrot, tu as une drôle de mine ce matin. Approche-toi. Tu as le front brûlant. » D'ailleurs, un instant plus tard, il vomissait piteusement son café au lait dans le vestibule.

Il faisait 38°9. « Ce n'est rien, dit le médecin, un peu de fatigue, de courbature fébrile. Ce petit est très nerveux. » Deux jours plus tard en effet Pierrot trottait vers le lycée. Mais les concerts du dimanche n'en étaient pas moins condamnés sans retour.

D'ailleurs, le prestige de l'aimable Rosenfeld s'effritait beaucoup : « Il m'a dit l'autre jour qu'il était juif », avait révélé Mme Tarare, personne sans bigoterie, mais attachée à ses croyances. M. Tarare avait été un dreyfusard sincère et même ardent, il conservait le numéro de *l'Aurore* ou avait paru le « *J'accuse* » de Zola : « Je ne plaisanterai jamais avec la liberté de conscience et la justice », disait-il. Mais depuis quelques mois une chapellerie cinq fois plus grande que la sienne s'était ouverte sur le boulevard, à deux cents mètres de chez lui. Elle appartenait à une famille juive. Les canotiers y coûtaient quarante-cinq centimes de moins que partout ailleurs. « Ça n'est pas possible, il faut qu'ils les aient volés. » Il incriminait l'incurie de l'État qui ne légiférait par contre de tels abus. D'autre part, avec l'approche de la cinquantaine, son pacifisme et son mépris des traîneurs de sabres perdaient de leur vigueur. L'affaire des fiches avait ébranlé sa conviction. Puisqu'André, le général vénéré des antimilitaristes, le modèle des consciences républicaines descendait à des besognes de mouchard, les officiers à monocle et les réactionnaires qui le haïssaient n'avaient peut-être pas tort. Surtout, la « kamelote » allemande devenait très envahissante. Les façons du Késaire Guillaume II ne pouvaient que répugner à un démocrate. M. Tarare avait lu un article fortement pensé et appuyé de chiffres innombrables sur la « Weltpolitik » de cet empereur au bras trop court et aux uniformes arrogants, c'est-à-dire son intention d'avaler le monde entier. Les Prussiens restaient les Prussiens. De quelque côté qu'on le tournât, Prusco ou juif, M. Rosenfeld déplaisait donc.

Son départ pour Londres, où les Rosenfeld de Vienne venaient de créer une filiale, mit bientôt un terme aux malices et aux craques que devait multiplier son petit ami. Le beau piano descendit les cinq étages sur le dos des déménageurs. Pierrot conservait en cadeau les sonates de Beethoven, un cahier de Chopin, et une histoire de la musique en deux cents pages.

En rentrant du lycée (où il allait redoubler sa sixième, mais à cause d'une scarlatine, et parce que le proviseur ne voulait pas qu'on arrivât à moins de quinze ans en rhétorique) il tournait mélancoliquement autour des colonnes de Morris : Concerts du Conservatoire : Septième Symphonie de Beethoven, Symphonie Jupiter de Mozart, Faust Symphonie de Liszt. Concerts Pasdeloup : festival Wagner. Concerts Lamoureux : *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Claude Debussy. Les affiches des palissades répétaient en lettres gigantesques des noms encore plus attirants d'être mystérieux : Weingartner, Arthur Nikisch, Gewandhaus de Leipzig, Maurice Ravel, Chaliapine, Trio Cortot-Thibaud-Casals.

Ces merveilles inaccessibles étaient pour maints petits garçons trop bien peignés, qui chaque dimanche se grattaient le nez, raclaient des pieds, rêvaient à des parties de barres et des revues de soldats de plomb, dans ces salles plus ennuyeuses qu'une classe qu'on appelait les concerts, où l'on s'asseyait en rangs d'oignons pour écouter sans mot dire une bande de types qui n'en finissaient pas de tirer sur leurs violons, et quand on croyait qu'ils avaient fini, les mères froufroutantes disaient que non : « Reste assis, Charles, remets tes gants... Ma chère vous ne trouvez pas que Wagner se démode ? Je crois que je deviens « pelléastre ! » « Ah ! quelle idée ! J'ai horreur de ça ! Allez donc plutôt entendre le *Zarathoustra* de Richard Strauss c'est ra-vi-ssant. »

Dans le petit livre de M. Roseenfeld, Pierrot apprenait religieusement par coeur les noms et les titres de ces musiciens, de ces musiques qu'il n'avait pas le droit d'entendre : Nicolo Preposito, Gilles Binchois (1400-1460) Clémens Non-Papa (1500-1558), De Bois-Mortier (1691-1765), Catel (1773-1830), Baldassare Galuppi dit Buranello (1706-1785), « l'un des compositeurs les plus originaux de son temps dans le domaine de l'opéra-comique », Albert Grisar « qui s'illustra dans la veine italienne avec *Les Amours Du Diable* et *Le Carillonneur de Bruges* », Louis Brouillon dit Lacombe (1818-1884) « auteur des *Harmonies de la nature*, dont les oeuvres trop rares valent par la finesse et la grâce ». Mais il apprenait aussi que Mozart était mort à 35 ans, après avoir composé douze opéras, quarante-trois concertos, quarante et une symphonies, et qu'à neuf ans Franz Liszt était déjà un grand virtuose, qu'au même âge, Mendelssohn avait écrit plusieurs sonates. « Et moi, j'aurai onze ans cet hiver, je ne serai donc jamais un grand musicien. »

II

Durant l'année de cinquième de Pierre, il y avait eu l'affaire du Café de Madrid. Ce café possédait, ce printemps-là, un petit orchestre d'une vingtaine de musiciens, conduits par un jovial acrobate de vingt-sept ans, s'exerçant plus ou moins sur cinq instruments, qui préférait Wagner et Mozart à Franz de Suppé, et jouait une fois sur deux de la musique à son goût, puisque le public de l'endroit l'ingurgitait tout aussi paisiblement. Pierrot, en passant par là, s'était arrêté plusieurs fois sur le trottoir. Puis il n'avait pu y tenir, il avait fallu qu'il se faufilât jusqu'à l'estrade, qui n'était pas très éloignée de la porte.

Près de la chapellerie de M. Tarare, il y avait une maroquinerie. Un soir de mai, le maroquinier était rentré chez son voisin : « Dites donc, Tarare, je ne savais pas que vous aviez un fils prodige... Mais oui, le petit Pierre. Je passais tout à l'heure devant le café de Madrid. Qu'est-ce que je vois ? Pierrot sur l'estrade des musiciens, qui battait la mesure, et qui se débrouillait même joliment bien, les violoneux lui obéissaient au doigt et à l'oeil. Et je vous prie de croire que ça avait du succès ! »

M. Tarare avait bondi à l'appartement. Le jeune maestro venait de rentrer et débouclait son cartable. Il fut limpide de franchise et de bonne foi :

- Mais oui, papa, j'ai dirigé l'ouverture de *L'Echelle de soie*. J'ai déjà dirigé deux autres fois. Les musiciens sont très gentils avec moi.

Le verdict du père avait privé Pierrot de promenade le jeudi et le dimanche pour un mois. En outre, sa mère, jusqu'à la fin de l'année scolaire, le conduirait au lycée et l'en ramènerait. M. Tarare avait longuement exposé à sa femme les nécessités de cette corvée : « Enfin tu vois ça, Émilienne, un moutard qui se produit comme un saltimbanque, dans un café plein de grues, le plus mal famé peut-être du boulevard, où la retape se pratique ouvertement ? Je ne veux pas dire que c'est ta faute... Mais si tu n'avais pas eu ces idées de musique ! En tout cas, je ne veux plus entendre une note de piano ici. Du reste, c'est bien simple, puisque tu ne veux pas bazarder cette casserole, je la ferai descendre demain dans la resserre du magasin. »

Aucun incident musical ne s'était produit depuis. Pierre était « abonné » au premier prix de version latine, au second prix de français, et à la fin de sa quatrième, il avait même remporté un

accessit d'arithmétique, particulièrement agréable à M. Tarare, au moment où son fils allait aborder la troisième, la classe où l'on commençait « les sciences ».

* * *

Le premier trimestre de cette année n'avait guère apporté de satisfaction à l'ambitieux père. Le lycéen Pierre Tarare se révélait médiocre en géométrie, très faible en algèbre. Et même dans les autres matières, depuis le début du second trimestre, il perdait peu à peu du terrain.

Le benjamin allait-il flancher au même tournant que le gros Julien, rentré depuis dix-huit mois de la caserne, et qui allait épouser très platement Georgette, la fille du caissier de la chapellerie, une demoiselle à lorgnon, presque aussi charnue que lui ?

- Ne te tracasse pas outre mesure, disait Mme Tarare, ce n'est peut-être qu'une fatigue passagère. Il grandit en ce moment, il n'a pas bonne mine.

- Oui, oui, fatigue. Mais parce qu'il a commencé à se tripoter, à se tirer sur l'outil.

C'était une des hantises de M. Tarare : l'onanisme, ennemi de la science.

- Quelle idée, Victor, un petit qui est encore tout ce qu'il y a de pur, qui ne sait rien de rien...

Émilienne, au fond, pouvait bien avoir raison. M. Tarare revoyait les mollets nus du gosse, des mollets de fille, sans un poil, la petite figure mince, à la peau délicate, la mèche, qui avait bruni, sur les yeux un peu battus, mais limpides et directs. La sournoiserie du sexe n'avait pas encore mis son empreinte sur cet enfant. M. Tarare n'avait certainement pas cette figure au même âge, quatorze ans, où il se… oh ! là oui, déjà depuis un bon bout de temps. Et il n'avait pas quinze ans quand il était monté chez les putes. Pierrot n'était évidemment pas de cette race.

- Il faudra le faire examiner par Ratié (c'était le médecin de la famille), lui donner un fortifiant. Où est-il encore passé, cet après-midi ?

- Il est allé chez son ami Desgruettes, avec ses bouquins. Ils doivent préparer leurs devoirs ensemble.

Il n'y avait rien à dire contre cela. Desgruettes était un des forts en maths de la classe, et pas un de ces irritants petits gandins en herbe dont Pierrot s'entichait quelquefois, mais le fils d'un simple postier. Car si M. Tarare souffrait que son fils aîné devint le gendre de son caissier, son idéal d'homme demeurait le garçon d'origine modeste, s'élevant par son savoir jusqu'à la triomphale récompense : le mariage avec la riche héritière, et son corollaire, l'entrée dans les conseils d'administration.

Mais Desgruettes habitait faubourg Poissonnière et Pierrot trottait sur le boulevard Haussmann ; il tournait dans la rue du Havre ; il sonnait à la porte de son lycée, un jeudi après-midi, prenait le galop dans les couloirs déserts, frappait à une petite porte vitrée très sale, et tombait presque dans les bras d'un monsieur assez bref de taille, maigre, avec une grande moustache tombante, de gros yeux agités, et de quarante-cinq ans au bas mot.

M. Souchon, professeur de solfège distribuait quelque enseignement à Condorcet depuis la rentrée d'octobre, remplaçant un petit fat à voix sifflante, inaccessible. Fonction humble et peu chargée, qu'une Mlle Bressant eût aussi bien remplie. Mais M. Souchon était également l'auteur, entre autres, de plusieurs musiques de scène, dont une avait eu les honneurs des Arènes de Béziers, de mélodies sur des vers de Mallarmé et de Viellé-Griffin, chantées et en 1898 salle Érard, un poème symphonique, *Elévation*, inspiré de Baudelaire, et depuis cinq ans en carton. M. Souchon dont le fils unique avait une vocation de chauffeur, et courait déjà à dix-neuf ans pour Léon Bollée, aimait aussi les enfants qui en général, le lui rendaient peu.

L'étonnant eût été que Pierrot et lui ne se rencontrassent point. La rencontre avait eu lieu, décisive, à la Toussaint. M. Souchon avait bien ri en voyant le petit traité d'harmonie, acheté vingt-neuf sous chez un brocanteur de la rue Lamartine, et presque centenaire, sur lequel Pierre turbinait en grand secret depuis quelque temps. Mais la passion du gosse l'avait séduit sur-le-champ, ému son guignon et émerveillé l'usage qu'il avait fait aussitôt de quelques bribes de recettes. M. Souchon, qui avait senti en lui les bonds du génie à Bayreuth, en 1896 - le festival pendant lequel Liszt était mort, Liszt qu'il avait aperçu presque agonisant à la représentation de *Tristan*. M. Souchon, en 1909, ne nourrissait plus guère d'illusions sur son avenir et celui de ses oeuvres. Mais Pierrot était devenu pour lui, en quelques semaines, la lumière inespérée d'une vie ratée.

Naturellement, ils avaient fait accord de complicité et d'enseignement clandestin. Pierre sacrifiait avec joie toutes les récréations où M. Souchon pouvait être libre, il inventait des cours supplémentaires pour rentrer une ou deux heures plus tard rue de Richelieu. Depuis le début de l'année, il prenait l'habitude de rogner sur diverses classes et études, et il avait réussi trois ou quatre fois le « coup de Desgruettes », pour l'après-midi du jeudi. Cet enseignement secret et ardent avait pour lieu la minuscule salle de classe, lugubrement poussiéreuse et obscure, où M. Souchon dispensait ses rares leçons particulières. Le maître regrettait cette circonstance à cause de l'état dolent du piano. Il possédait un bien meilleur instrument dans son logis des Batignolles. Mais il régnait sur ce logis une Mme Souchon, qui aidait fort le musicien à se représenter M. Tarare. Non que cette ménagère eût mis dans son époux des ambitions contrariées ; dans ce domaine, depuis longtemps, elle n'attendait plus rien de lui. Mais elle tenait ses comptes avec une âpreté hélas ! justifiée. Pierrot venant aux Batignolles eût été un élève. Mme Souchon ne concevait pas l'élève gratuit, et l'eût exprimé avec un fracas déplorable. Il y aurait bien eu une solution : que M. Souchon versa de son gousset, à son ministre des finances, un cachet fictif. Mais l'argent de poche était déjà mesuré très strictement au professeur ; celui-ci aurait dû s'infliger des privations cruelles de tabac, d'apéritifs et de musique. Il n'avait pu s'élever encore jusqu'à cet héroïsme.

- Bonjour, M. Souchon.

- Bonjour, petite canaille... Tiens, je t'ai apporté la partition de *Boris*. Depuis le temps que je t'en parlais... Écoute-moi ça... Ça n'est pas de la musique de bonze. C'est sorti du populo, un populo foutrement plus musicien que le nôtre. Pige-moi ce rythme, si ça danse, si ça s'envole !

M. Souchon chantait de la même voix de rétameur l'Innocent, l'Aubergiste, la Nourrice, les Moines. Mais Pierre ne songeait pas du tout à rire. Il lisait ce texte si coloré par-dessus l'épaule un peu pelliculeuse du bonhomme, piaulait lui-même les airs de soprano.

- Et le monologue de Boris ! Continuait M. Souchon. Ah ! sapristi !... Est-ce que la partition entre dans ta serviette ? Emporte-la, tu la parcourras chez toi. Ça n'a peut-être pas l'importance pyramidale de *Tristan*. Mais ce que *Pelléas* lui doit ! Ah ! oui, sans rien retirer à Debussy. Tu as comme ça des oeuvres, qui font faire un de saut, tu comprends ?

M. Souchon esquissait, à sa façon un peu enchevêtrée, une vue cavalière de l'évolution musicale qui devait beaucoup à la générosité de son propre éclectisme. Il avait été successivement beethovénien, wagnérien, debussyste, et maintenant ravélien, russifiant, « avec un goût du côté de l'Orient, des quarts de ton », sans rien renier des de ses admirations précédentes : « C'est le signe que je ne vaux pas grand-chose, convenait-il. Debussy et Ravel sont sectaires. Je ne voudrais jamais me permettre leurs injustices. Je sais que j'ai raison. Mais Debussy et Ravel ont du génie ; moi je n'en ai pas. Nuance ! » Il savait bien aussi que ses propres ouvrages ressortissaient à une musique descriptive, « littéraire », dont il condamnait le principe, sans parvenir à y échapper. Mais depuis quelque temps, il imaginait volontiers une histoire de la musique contemporaine, où on lirait vers 1960 : « Eugène Souchon probe et modeste artiste, dont le puissant poème sympho-

nique, *Elévation,* est toujours au programme de nos concerts, mérite encore notre gratitude pour avoir été le premier maître de Pierre Tarare, lui inculquant dès quatorze ans, cette science à la fois solide et audacieuse de l'harmonie... » Cela continuerait peut-être, ma foi, pendant toute une page.

- Ah ! voyons un peu tes devoirs. Bon... Ça va... Pas mauvaises du tout, tes modulations. Là, tes voix supérieures sont en position trop serrée. Écris plutôt, si, do, à la basse. C'est mieux équilibré, tu ne trouves pas ?... Tout ça est excellent, excellent... Tu as bien failli te casser la gueule ici. Mais tu t'en es tiré. Il n'y a pas de doute tu as de l'instinct.

- J'ai fait ça aussi, M. Souchon.

- Ah ! naturellement ! une petite composition. *Scherzo fantastique*. Monsieur se met bien. Allez, joue-moi ton truc... Bigre de bigre ! Où vas-tu atterrir ? Aïe donc ! ce ré dièse. Écoutez-moi ça, ce qu'il peut grincer ! Et il vous colle des quintes consécutives, pour tout arranger! Et ça arrange tout ! C'est épatant. Ça sonne, mes amis ! Il a trouvé ça tout seul, le petit salopiot !

M. Souchon approuvait avec une grande jeunesse d'âme l'audace d'autrui. Elle lui apparaissait claire, féconde, naturelle. Il suffisait, en somme, d'y penser. Mais M. Souchon n'y pensait jamais le premier.

- Eh bien, c'est assez fou-fou, il faudra y mettre de l'ordre. Mais ça me plaît... Tu n'aurais pas été capable d'écrire ça il y a seulement deux mois, hein, Biquet ? Tu en as foutu un sacré coup, cette semaine. Tu as pu entrer dans la resserre, dimanche, pour travailler au piano ? Excellent ! Mais ne te fais pas choper... Montre-moi encore ça que je regarde un peu tes basses. Ah ! si ce pauvre Berlioz avait seulement su à vingt-cinq ans ce que tu sais déjà, il serait devenu le premier musicien du XIXe siècle... Roulons une cigarette... Roule-la mieux que ça. Reprends un autre papier, ne crache pas dessus, juste le bout de la langue. Il y a un sacré concert chez Colonne, samedi, *La Rhapsodie espagnole* de Ravel, *Iberia* de Debussy, Ricardo Vines au piano. Bon Dieu ! J'aimerais bien que tu entendes ça. Le rythme ! Le rythme ! Voilà la prochaine étape. La musique est en marche pour la conquête du rythme. Mais tu as toujours le cours de maths, le samedi après-midi…

M. Souchon, tentateur, épiant le gosse de ses gros yeux globuleux, le laissait assez hypocritement préparer lui-même le subterfuge.

Pierre riait :

- Je peux encore...

Il achevait la phrase en dessinant dans l'air un majestueux paraphe. Il possédait de la griffe de M. Tarare un exemplaire magnifique, qu'on décalquait comme on voulait, sous trois lignes de dactylographie. De semblables documents avaient déjà servi, auprès de M. Boulay, le professeur de mathématiques, pour les quatuors de Beethoven, pour Wagner, Chabrier, *La Mer*…

- Ah ! ma foi, disait M. Souchon avec résolution, allons-y encore ce coup-là. Au besoin, je dirai un mot à Boulay. Quand je pense que tu n'as jamais entendu une note de Ravel... ça t'es bougrement plus utile que leur géométrie. Il faut que nous tenions encore le coup trois mois. Et dans trois mois c'est moi qui vais parler au proviseur et à ton père : « Voilà. Ce gosse va faire de la musique, parce qu'il est né pour faire de la musique. Ne vous en déplaise, il va se présenter au conservatoire et il sera reçu tout de suite. C'est moi qui l'ai préparé. Si je ne l'avais pas fait, c'est que je ne serais pas musicien, que je serais indigne d'appartenir au corps enseignant. Et si vous me donnez tort, Messieurs, voilà ma démission, crac, crac ! » Pendant ces trois mois on va turbiner à pleins bras. Mais pour les bonzes, dans la sagesse, la tradition. À partir d'aujourd'hui, on ne connaît plus d'autre traité que celui de feu M. Reber, membre de l'Institut ! Le ré dièse de tout à l'heure, formellement défendu ! Considère que c'est comme si tu écrivais armoire avec une h. Remarque qu'il y a des gens au Conservatoire que ton ré dièse enchanterait, Fauré, Gédalge. Mais

officiellement, c'est interdit. Plus de quintes parallèles, ah ! surtout pas ! Tu me prépares tes modulations du plus loin, sur la pointe des pieds. Tu me surveilles du plus près tes fausses relations. Nous allons commencer tout de suite, en étudiant les retards...

- Et la gamme par tons chez Debussy, monsieur Souchon ?

- On regardera ça aussi, un tout petit peu... Mais il faudra l'oublier immédiatement, pas de blagues !... Et pour terminer la séance nous irons au Roi de la Bière, nous envoyer un ou deux demis de bonne brune, pas vrai ? Ou bien du vermouth nous, si tu aimes mieux le vermouth.

« Pierre Tarare : composition d'algèbre et de géométrie. Absent. N'a pas composé. »

Pourquoi avait-il fallu que cette fouine de Boulay imaginât de faire composer sa classe à l'improviste, quand Desgruettes venait juste de promettre à son copain Pierre de lui passer tous ses résultats de problèmes ?

M. Tarare, encore assommé par le coup, mais déjà vibrant de fureur, tenait entre ses gros doigts le fatal bulletin.

- Je vais tirer cette histoire au clair, sur-le-champ !

Une heure et demie plus tard, le chapelier rentrait du lycée, nanti de toutes les lumières. Depuis deux mois, il autorisait son fils à « sécher » les cours de mathématiques pour raison de santé. On lui avait montré le dernier de ces billets, revêtu de sa signature. En outre, le garnement avait dû falsifier ses derniers bulletins. Il était 30e en latin sur 41, et non 10e. « Une chute inexplicable chez un enfant qui donnait toute satisfaction en cette matière. »

Pierre arriva bientôt, lui aussi, rue de Richelieu. La première gifle du père le jeta contre la cheminée, la seconde sur la desserte.

- Petit fumier ! Petit escroc ! Faussaire ! Ah ! Tu imites ma signature ! À genoux ! Vas-tu te mettre à genoux ?

M. Tarare l’avait empoigné par les cheveux et le souffletait à toute volée.

- Petite ordure ! Tu sais où ça mène, d'imiter les signatures ? Avec quels autres voyous es-tu aller traîner pendant ces classes que tu as sautées… que tu as sautées criminellement?

Les classes de mathématiques... M. Tarare en aurait pleuré du sang.

- Vas-tu parler, petit cochon ? Qu’as-tu fait depuis le début de cette année ? Parle. Avoue ? ou je t'assomme.

- J'ai fait de la musique.

- Comment ? Où ?

Pierre était résolu à n'importe quel supplice, plutôt que de dénoncer M. Souchon.

- Ici.

- Ici ? Sans piano ?

- On n'a pas besoin de piano pour faire de la musique.

Il y avait dans l’œil du gamin, pourtant brillant de larmes, un dédain invincible de l'ignorant. Depuis l'appel de Julien sous les drapeaux, Pierre possédait une chambrette pour lui tout seul. M. Tarare s’y rua, mû par un instinct policier, traînant après lui le coupable. Il éparpilla d’un coup de poing les bouquins de la petite table tachée d'encre. Des feuillets de papier réglé, couverts de notes, s'échappaient du gros dictionnaire Quicherat. La partition de *Boris* était couchée derrière l’atlas. M. Tarare, les yeux hors de la tête, poursuivait sa fouille, arrachant les draps, retournant le matelas, dispersant le linge, vidant le placard dont il fracassait les vieux jouets. Au dernier rayon, au milieu d'un tas d'anciens illustrés ficelés, se dissimulait une énorme liasse de papier à musique, presque entièrement noirci, lui aussi. Depuis que M. Souchon lui avait révélé qu'on pouvait louer chez Eschig des partitions d'orchestre en format de poche, Pierre passait la moitié de ses nuits à

copier : les ouvertures de Weber et de Wagner, Liszt, les grandes symphonies, Strauss. M. Tarare brandissait une poignée de feuilles dont il ne pouvait certainement pas apprécier le tracé déjà ferme :

- C’est de la musique de toi ?

- C'est le concerto pour piano de Schumann.

La voix du garçon était glacée de mépris.

- Le concerto ?

- Je l'ai copié. Tous ces cahiers, ce sont des copies.

- Comment copié ? Voilà à quoi tu passes ton temps ? Voilà pourquoi tu dégringoles à la queue de la classe, pendant que je m’use le sang à te préparer un avenir, que je ne sais quoi faire pour t’instruire ? Tu vas la voir, ta musique !

Un cahier volait déjà en morceaux. Le gamin se précipitait, tentant d'arracher les chers feuillets au barbare, hurlant :

- Non ! Tu ne les déchireras pas !

- Je ne les déchirerai pas ? Tiens, regarde si je ne les déchirerai pas, et ces autres saletés aussi !

- Brute ! Brute ! Méchant homme !

- Ah ! je suis une brute ? Ah ! tu m'insultes maintenant ? Petite vipère ! Petit misérable !

D’une formidable taloche, il avait jeté l'enfant sur le lit. Les gifles et les coups pleuvaient, le sang coulait de la lèvre fendue. Mme Tarare, accourue, se suspendait au veston de son époux :

- Assez, Victor ! Au secours ! Tu vas le tuer !

- Brute ! brute ! Oh ! sale brute ! hurlait le petit.

M. Tarare tirait furieusement sur la culotte du criminel, cinglait avec la ceinture les fesses et les cuisses nues.

- Tiens donc ! Tiens donc ! Tu t'en souviendras peut-être, de celle-là, petite cochonnerie ! Et tu te souviendras de la suite. Propre à rien ! Honteux petit personnage. Menteur, dissimulateur, fainéant, et tout le reste sûrement, tous les vices ! Mais je vais bien te dénicher un endroit où on t’aura à l'oeil, et où on te fera plier, tu m'entends, plier ! C'est fini le lycée, les balades, la rigolade, les friponneries. Tu vas être bouclé à double tour, et pour un bout de temps, tu peux me croire !

* * *

À quelques kilomètres de Villers-Cotterets, le collège Favereau était, au moins par son aspect de maison d'arrêt centenaire, la plus sombre boîte à bachot dont puissent rêver les pères en conflit avec leur progéniture. Pour l'absence des arts d'agrément, elle réalisait en tout cas l'idéal de M. Tarare.

Les soixante-quinze élèves, tous internes, de la maison, formaient comme un peloton d'exclus de l'enseignement secondaire : cancres invétérés, maniaques du branlage, fugueurs, énergumènes de l’âge ingrat vomis par tous les établissements laïques ou religieux de l'Ile de France, auxquels s'ajoutaient quelques fils de colons africains, un Libanais, un Vénézuélien, et deux ou trois victimes régionales des prospectus de M. le Directeur Favereau.

Dès le premier jour, Tarare Pierre avait été assailli de questions stupéfiantes et encore incompréhensibles. « Hé, bleu, c'est parce que tu te l’astique trop que t’es là ? Elle est belle la tienne ? Combien de fois de suite tu peux décharger ? »

Au bout d'un mois, Pierre, qui était arrivé dans un état de candeur complète, quant à son corps du moins, suffoqué d'abord mais fasciné par l'exhibitionnisme tranquille de ses voisins, initié par

le spectacle d'arrogantes manipulations, avait appris à muer lui-même en sensations inconnues, effrayantes mais foudroyantes, les tourments, les concupiscences et les imaginations les plus naïves.

Ces exercices pratiques risquaient beaucoup de représenter l'essentiel de son nouvel acquis. Les études, au collège Favereau, étaient à peu près de la même qualité que l'hygiène, la nourriture sordide, le décor des classes et de la cour minable. La discipline, par bonheur, avait une élasticité, des lacunes, des aveuglements qui démentaient les espoirs de M. Tarare. Mais pas un piano, si édenté fût-il, pas un fantôme de crin-crin. Une fois par semaine, deux garnements allaient à Villers-Cottterets suivre vaguement les leçons de quelque demoiselle Bressant. On ne pouvait nommer instrument les débris de l'harmonium qui achevait une interminable agonie dans un coin de la chapelle « destinée aux élèves du culte catholique ».

Depuis neuf mois, Pierre s'enfonçait chaque jour un peu plus dans le malheur. Il marmonnait intérieurement, durant des heures, toute la musique qu'il se rappelait, pêle-mêle, Beethoven, Debussy, Wagner, Weber, cette *Symphonie Jupiter* de Mozart qu'il trouvait si belle et dont M. Souchon ne lui avait jamais parlé (pour d'innombrables Souchon, à cette époque, la musique commençait avec *l'Eroïca*). Comme aux soirs si divertissants du Café de Madrid, il conduisait de bout en bout l'ouverture de *L'Echelle de Soie*, qui n'était pas de la musique de « grand format », pour employer un terme de l'auteur d'*Elévation*, mais qu'il savait note par note. Il se conduisait ensuite son *Ouverture (Ouverture pour un Scapin*), qu'il avait écrite en grand secret, sans même oser dire à son maître un mot d'une telle amusette, et si rapidement, preuve que Rossini, l'inspirateur, en dépit de son charme, devait bien être un musicien peu sérieux. Les rythmes d'*España*, des danses de Borodine l'habitaient soudain, lui raidissaient les bras et les jarrets, tendaient par tout le corps des petits muscles ignorés, accéléraient sa respiration.

Il se répétait dix, quinze fois des fragments affectionnés, une rentrée de cor dans l'Octuor de Schubert, la fin de *L'Après-midi d'un Faune*, le trio des Filles du Rhin - Woglinde, Wellgunde, Flosshilde ! - dans le *Crépuscule des Dieux*, quelques mesures de trompette ou de violoncelle, dans l'orchestre de *Tristan*. Les yeux embués de larmes heureuses, les poings serrés sur la poitrine, il éprouvait à la fin une sorte d'extase, comme le vertige aux dernières secondes de l'inavouable plaisir : il entendait le cor et la clarinette, les trois voix radieuses emplissaient réellement son oreille. Mais le mirage s'éteignait aussitôt. Ce jeu était illusoire comme l'autre, il s'achevait dans la même détresse, comme celle de l'instant boueux où retombait le corps ruisselant de sueur, tressaillant mais vidé, tout gluant au ventre et aux cuisses. Le souvenir de la musique ne serait jamais la musique. Piteux outil que le larynx humain, incapable de produire un accord. Pierre avait reconstitué de souvenir, plume à la main, de nombreux lambeaux de partitions. Quand il les relisait, les belles quintes équivoques, les irrésistibles septièmes conjointes sonnaient en lui. Mais où était leur parure de timbre ?

Souvent, il avait oublié les enchaînements exacts du chef-d'oeuvre. Il brodait lui-même, et c'est ainsi qu'il s'était remis à composer. La musique des autres, ce fragile trésor de mémoire, s'épuisait peu à peu. La sienne s'y substituait. Une grave et sombre mélodie se gonflait dans son coeur, s'épanouissait naturellement, s'infléchissait d'une tonalité à l'autre. (« Je suis en si mineur. Que c'est beau ! ») Cela se passait le plus souvent après dix heures de la nuit, sous la vague veilleuse bleuâtre du dortoir, dans le lit étroit et moite, où il s'était refusé à la tentation dardante et doucereuse. Il n'entendait plus les ronflements assourdis des autres ; la geinte du voisin, qui s'en tapait une, s'était tue. Il se redressait, empli et soulevé par son chant, émerveillé de sa puissance. Les basses étaient là, fermes et nourries. Ce serait un choeur, dont toutes les parties se construi-

saient et progressaient ensemble. Il se répétait avec volupté les quinze premières mesures. Mais à la trentième, le magnifique souffle s'écourtait, Pierre glissait instinctivement à une de ces marches d'harmonie dont M. Souchon vitupérait la rondouillardise. Passer à un autre motif ? Oui, mais comment éviter le pot-pourri ? Il tâtonnait au bord de modulations instables, séduisantes, dans lesquelles il devinait son langage, la forme où s'inscrirait, se solidifierait cette étrange nébuleuse de l'inexprimé qui bouillait en lui. Mais elles étaient terriblement périlleuses, elles le laissaient tout à coup dans le vide d'un brutal et piteux silence. Le subtil accord était tombé comme une vanne sur le flot qu'il coupait net.

« J'étais bien plus malin à huit ans, quand je tapais sur le piano, la vieille casserole de tante Valentine. » A cet âge-là, il ne savait rien. Sa petite science, maintenant, le paralysait, ne lui proposait que ses formules bénignes et prudentes. Il se souvenait avec désespoir d'un des axiomes de M. Souchon : « Celui chez qui la mélodie ne naît pas de l'harmonie, ce ne sera jamais qu'un mirlitoneux. » Hélas ! que connaissait-il de l'harmonie ? S'il avait pu du moins pousser encore un peu l'étude des retards ! ... Il ne savait pour ainsi dire rien des appogiatures. L'enivrant apprentissage, abominablement interrompu, ne lui avait enseigné que son ignorance.

Il se retournait dans les draps râpeux. Le corps échauffé et énervé réclamait à nouveau, insolemment, son sale plaisir. Il se souvenait d'Irène Kalomiris, la soeur d'un de ses camarades de Condorcet, un des petits « godelureaux » honnis de M. Tarare, métèque de surcroît. Pierre avait été admis deux oui trois fois chez les Kalomiris, dans un appartement du boulevard Haussmann, de la plus intimidante magnificence. On l'y aurait réinvité, il l'avait deviné après avoir joué quelques préludes de Chopin au piano (il connaissait très mal ces préludes, mais la sonorité du splendide Bechstein vous portait). Irène avait quatorze ans et demi, deux mois de plus que lui. Elle détestait le piano. Mais Pierre avait découvert en la voyant entrer et s'asseoir près de lui pour le goûter, qu'une fille peut être plus émouvante que tout au monde. Il n'avait plus quitté du regard ce petit profil parfait et si impertinent (« quelle gamine poseuse ! », eût dit Mme Tarare), ces yeux chauds, ces cheveux noirs si lourds et si brillants. Il avait rôdé souvent boulevard Haussmann, pour la revoir quand elle rentrait avec son frère, ou sa Fraulein. Il venait de pratiquer d'avides et angoissants sondages dans les livres de médecine, aux chapitres des organes féminins. Mais la jeune fille n'appartenait point à ce monde souterrain, défendu, où on ne pénétrait que la tête brûlante, craintif comme un voleur. A peine, Pierre osait-il se dire en songeant à la forme de sa poitrine : « Ce sont les seins d'Irène. » Et déjà ces deux seuls mots avaient un affolant pouvoir... Maintenant il savait tout ce que les garçons font aux filles. Les images de la ravissante petite Grecque, son odeur, ses cheveux, ses bras nus le rejoignaient dans la chaleur insidieuse de la nuit, aiguisaient la morbide envie, conduisaient à ces gestes indicibles, que l'on ne voulait pas, que tout d'un coup l'on ne pouvait plus ne pas vouloir.

Il s'était mis à haïr son père, il se livrait sans scrupules à cette fureur. Tout de cet être l'écoeurait. Il aurait voulu cracher sur cette face épaisse, frapper du pied dans cette bedaine. Il avait entendu, pendant une récréation, deux patauds sans doute des novices d'une fanfare locale, qui s'exerçaient gauchement au trombone et à la trompette, quelque part, derrière le mur. Il était resté à écouter bouche ouverte, collé sur place. Les maladresses mêmes des deux lourdauds avaient une saveur plaisante, tout un scherzo, cocasse et coloré aurait pu prendre son départ sur ces dissonances crues. Cette dégustation de fausses notes n'avait pas échappé aux autres pensionnaires : « Hé, Tarare, qu'est-ce que tu fous là, le nez en l'air ? Tu as envie d'apprendre le trombone ? – J'aimerais bien, c'est un instrument magnifique. - Le trombone ? magnifique ? T'as appris la musique chez les Zoulous ! » Depuis, on ne l'appelait plus que Tarara ou Tararara, dont certains lettrés faisaient Rara Avis, et par contraction Rara, ou Oiseau. A Condorcet, deux ou trois fois,

pendant les explications de textes classiques, on avait souri autour de lui en apprenant que « tarare » signifiait « et ta soeur ? » au, temps des marquis. Mais Pierre n'avait point soupçonné jusqu'ici que son nom pût porter au ridicule. Il se persuadait maintenant que ce ridicule serait insoutenable pour un musicien : les taratara intempestifs de M. Tarare : « Tout ce qui me vient du sale vieux con est affreux, même son nom. » Par bonheur, de teint mat, de front haut, de visage plutôt triangulaire, de structure élancée, il ne portait pour ainsi dire aucun, trait physique du père. Cependant, avec la puberté, une ressemblance apparaissait, celle des yeux plus clairs, mais petits, embusqués sous l'arcade saillante, mobiles, avec l'expression volontaire du chapelier. Pierre détestait donc ses yeux.

Il s'était réveillé avec une mélodie flexible, vraiment charmante, sur les lèvres. Elle l'avait ravi tout le matin, durant l'étude, la fastidieuse classe d'histoire. Il cherchait des paroles rimées et jolies dont elle pût s'accommoder, car elle réclamait certainement d'être chantée par la voix humaine. Hélas ! un éclair de mémoire : l'air gracieux venait tout droit de Grieg, fade référence.

Une autre fois, une sorte de tourmente, grosse de superbes arpèges en sol mineur, l'agitait. Le papier, dont il avait préparé à la règle une provision, se couvrait d'esquisses. Un prélude symphonique, sans doute. En tout cas « une musique pensée directement pour l'orchestre », comme disait M. Souchon. Il fallait là, certainement, juste avant le *tutti*, un appui de trombone jouant pianissimo. - oui, des trombones, tas de crétins ! La clarinette entrerait pour chanter ces trois mesures. Plus loin, clarinette basse et cor anglais. Il était sûr de l'extraordinaire puissance de cet unisson. Mais ailleurs, que de trous, que d'énigmes ! La flûte l'inquiétait, surtout depuis que M. Souchon lui avait assuré que ses fiançailles verlainiennes avec le cor ne donnaient rien de valable. (D'ailleurs, les poètes, la plupart du temps, ne parlaient de musique que d'une façon imbécile, vraiment comme des bonniches). Les violons ne pouvaient-ils doubler les violoncelles sans être dévorés par ceux-ci ? Il tentait de rassembler ses bribes de notions, grappillées au hasard, ou religieusement apprises par coeur, dans quelques manuels toujours élémentaires : les timbres forts sont atténués par les timbres faibles, les « positions serrées » doivent être placées dans le registre moyen des instruments, l'unisson du hautbois et du cor est sans intérêt...

Mais les manuels d'orchestration ne mentaient-ils pas comme ceux d'harmonie, interdisant tant d'accords qui pullulaient dans les chefs-d'oeuvre ? Pourquoi devait-on considérer le quatuor des cordes comme récitant, quand son mordant le disposait si bien à des rôles rythmiques ? Mais il aurait fallu connaître toute la règle pour s'en affranchir. Pierre était bien incapable de savoir si tel empirique assemblage de cuivres et de bois approcherait de la superbe couleur qu'il rêvait, ou ne formerait pas plutôt une espèce d'emplâtre épais et gris. Et tout changeait soudain, comme un ciel de printemps orageux, dans ce domaine instable des timbres, selon qu'une tenue était à deux ou trois parties, selon les nuances, selon la rapidité des rythmes. C'était une chimie infinie. Et lui, il ne connaissait même pas l'étendue du basson. Dam de telles conditions, il ne se ridiculiserait pas par des barbouillages enfantins. Il déchirait avec rage son cahier d'esquisses.

Deux nouveaux mois écoulés. Encore un trimestre entier avant les grandes vacances, qu'il passerait du reste entre ces murs avec le Libanais, le Vénézuélien, et les fils de colons, puisque rien n'indiquait un fléchissement de M. Tarare.

« Je suis trop malheureux, je n'y tiens plus. »

Se sauver. La plupart des pensionnaires se moquaient de ses sifflotements éternels, de le voir battre la mesure d'un orchestre invisible, de sa maladresse ennuyée à tous les jeux. Mais il avait, acquis un assez solide prestige auprès de trois ou quatre des pires fortes têtes, grâce à de hardies

révélations sur ses entreprises amoureuses, où Irène jouait, on doit l'avouer, le rôle le plus scabreux.

Pour ces estimables confidents, l'évasion était un thème familier, ils connaissaient à fond le folklore du lieu, en la matière ; le plus âgé s'était échappé deux fois, et la seconde, il avait couvert, par différents moyens, trois cents kilomètres avant d'être ramené. Avec ces durs à cuire de seize ans, aucun risque de cafardage. Ils expliquaient : « Le dirlo te fout tout de suite les cognes au cul. Il n'alerte les parents que le lendemain. Si tu es repiqué dans la journée, ce qui arrive le plus souvent, il ne leur dit rien. Si tu as du pognon pour aller jusqu'à Paris, c'est gagné. Tu as un train à 4 h. 26. Mais méfiance aux grandes gares. C'est comme ça que Juvanon a été ramassé l'année dernière, avant que tu rappliques. »

Sa mère était venue le voir au Jour de l'An, elle lui avait glissé un louis, sur lequel il devait lui rester un peu plus de cent sous. Cela suffisait, il irait droit chez M. Souchon, qui peut-être se demandait quel mauvais sort avait volatilisé son élève favori. Il expliquerait tout, véridiquement : comment il n'avait jamais soufflé mot des fameuses leçons, le désastre de ses cahiers de musique et de ses copies, l'impossibilité de vivre dans une chiourme où l'on n'entendait pas une gamme, sans connaître les règles des appogiatures, ni l'étendue du basson. M. Souchon ne pouvait manquer d'aller rue de Richelieu, comme il l'avait promis, pour plaider la cause du fugitif. Il le cacherait chez lui le, temps nécessaire aux démarches. Quelle merveilleuse prison, au milieu, des partitions ! Il ne refuserait pas de conduire Pierre au concert, une fois, en grand secret. M. Souchon avait tant de flamme, qu'il convaincrait peut-être le vieux bourreau, lui peindrait la gloire des prix de Rome : « Ça y est, Biquet ! Ton père accepte, il t'attend, tu prépares le Conservatoire. Il va falloir piocher salement dur. » Sinon, Pierre consentirait à tout, à l'internat le plus farouche, à un bachotage forcené, pourvu qu'on lui rendît la musique, une heure par jour, pendant les récréations, pendant les repas, pendant le sommeil, comme on voudrait, un piano et quelques traités dans n'importe quel coin. Mais auparavant, il reverrait Irène, oui, par quelque moyen que ce fût. Elle appartenait tellement à ses rêves qu'il ne doutait plus de sa complicité. Si les filles ressentaient ce que ressentent les garçons - et les copains étaient catégoriques : toutes des salopes - il pourrait la tenir contre lui, la serrer, la toucher partout. Sacrilège terrifiant et admirable, dont il tremblait déjà. Car Irène était aussi une créature du ciel.

Il s'évada à trois heures du matin, en gagnant par les poulaillers le toit d'un hangar. Pour fuir par le mur de clôture, d'ailleurs élevé et garni de menaçants tessons, il aurait fallu franchir d'abord trois épaisses portes verrouillées. Grâce aux copains, Pierre était pourvu d'une petite échelle, dissimulée depuis deux jours, qui devait en principe l'aider à redescendre. Il la tira sur le toit aux tuiles gluantes de bruine. Elle y faisait un fracas infernal. On lui avait romantiquement conseillé de la muer en échelle volante. Mais dans les ténèbres, trébuchant et glissant, il ne trouvait pas les crampons où l'attacher. Par une tabatière, il descendit dans le hangar, il y devina un gros ballot de fourrage lié par une forte corde, se cassa les ongles à la dénouer, y parvint, la fixa au cadre de la tabatière, la lança de l'autre côté et se risqua à la descente. La corde était trop courte, et du reste, de mauvaise qualité, se rompit. Pierre, assez leste de son naturel, tomba dans du terreau, sans trop de dommage pour les chevilles et les genoux, mais son pouce droit se tordit cruellement sur un objet dur mal identifié.

Pour atteindre la gare, il se trompa plusieurs fois de direction, haletant, taraudé par la crainte de manquer le premier train, sans lequel il n'y avait pas de salut possible.

La gare était presque déserte, à peine éclairée. Il s'approcha dû guichet, sa finance serrée dam le creux de la main, cinq pièces de un franc et quatre-vingts centimes en billon. Le grognement de l'employé lui apprit, épouvantablement, que le billet pour Paris coûtait six francs dix. Tout était

perdu. Quel autre billet demander ? L'employé allait tout comprendre. Pierre balbutiait : « Six francs dix ? - Cinq francs soixante-dix », grogna plus haut, avec humeur, l'homme du guichet. Pierre aligna sa monnaie. Il lui restait deux sous.

Les prisonniers ont sur le monde extérieur des notions erronées. Le train de 4 h. 26 allait à Compiègne. Nouvelle anxiété. Pierre n'osait se renseigner auprès de personne. Il attendit longuement sur le quai noir, seul refuge contre les regards. Son pouce lui faisait atrocement mal et enflait. Peut-être le train pour Paris était-il déjà passé, n'y en avait-il plus d'autre avant sept, huit heures. Et le collège se réveillait à cinq heures et demie ; à six heures au plus tard, l'évasion serait connue. Il découvrit pourtant sur une petite pancarte que le train sauveur passait à cinq heures trente et une. Près d'une demi-heure encore à se ronger sur ce quai. Le pion du dortoir se levait quelquefois bien avant le tambour. Dans ce cas il pouvait remarquer le lit vide. Pierre avait vu s'allumer une fenêtre sur la façade de la « boîte » à l'instant où il allait descendre de son toit. On le recherchait peut-être déjà depuis un bon moment. Il prit pendant une minute pour un gendarme un inoffensif militaire vêtu de sombre, qui s'approchait, artilleur ou chasseur à pied (Pierre ne s'intéressait pas du tout aux uniformes).

A cinq heures et quart, on éclaira le quai, qui se garnissait de voyageurs. L'aube était du reste prochaine. Les copains avaient muni Pierre d'une casquette grise, genre « lad », pour ne pas « faire bourgeois », et d'un pantalon, pour ne pas faire « moujingue ». Ce pantalon, le premier qu'il portât, le rendait encore plus mal assuré ; il était d'ailleurs assez terreux, depuis la chute, et entamé au genou gauche - la peau, dessous, cuisait. La vieille veste, devenue trop courte, qui datait de Condorcet, ne valait pas mieux. Pierre était convaincu d'avoir le plus mauvais air du monde, déguisé et vagabond, enfantinement fluet, avec une voix qui commençait à peine à muer.

Le voyage se déroula cependant sans aucune alerte. Les wagons du train omnibus ne comportaient malheureusement pas de lavabos, où le fugitif aurait pu ébaucher une toilette et nettoyer l'éraflure de son genou. Le pouce allait de mal en pis, l’enflure gagnait la moitié de la main.

Pierre savait qu'il ne fallait pas rester dans le train jusqu'à Paris. Les propos des voyageurs lui apprirent que cet omnibus brûlait les dernières gares de banlieue. Il jugea prudent de descendre dès la petite station très innocente du Vert-Galant.

Selon le premier poteau indicateur qu'il vit, la porte de Pantin était à 20 kilomètres, et on ne pouvait prendre un tramway avec deux sous. La cuisson du genou gauche, sur laquelle frottait l'étoffe du pantalon, devint bientôt douloureuse. Pierre trempa son mouchoir dans une fontaine, s'en banda, subrepticement et malaisément, car la main droite refusait presque tout usage. Il n'avançait pas vite, le genou un peu raide, la main blessée entre deux boutons de la veste. Malgré sa mauvaise jambe et la hâte d'atteindre le but, la grand'route lui inspirait une telle crainte qu'il fit plusieurs crochets. Il n'avait emporté qu'un peu de chocolat. Il acheta un petit pain avec ses deux sous. La pluie se mit à tomber, pas assez forte pour qu'on dût s'en abriter, mais suffisante pour détremper une méchante veste. Pierre peinait pour accélérer l'allure, tout poisseux de sueur dans ses hardes mouillées. Sa dégaine, aperçue dans une vitrine de Livry, l'épouvantait : « Je vais être cueilli au prochain tournant. » Il examinait sa main droite. Pour que l'enflure fût telle, le pouce devait être cassé. Cela eût réclamé certainement des soins immédiats. Il se voyait estropié pour la vie, ne pouvant plus jouer du piano.

Cependant, la pluie cessait, le piéton avait abattu treize kilomètres, rencontré deux fois des gendarmes sans encombre. La campagne s'était entièrement effacée, les rues des patelins devenaient de plus en plus citadines. Pierre s'accorda une heure de halte sur un banc, dans un jardinet public. Bien avant la porte, toute inquiétude l'avait quitté. On ne le pincerait pas au milieu de tous

ces gens des faubourgs, pour la plupart presque aussi sales et hétéroclites que lui ; qu'on lui remette le pouce d'aplomb et la vie redeviendrait fameuse.

Il fallait gagner encore les Batignolles, où M. Souchon habitait, rue Brochant, au 32, ou au 33, à moins que ce ne fût le 22. Les premiers carrefours animés - enfin Paris, après un an de cachot ! - l'exaltèrent, tout en lui rendant un sentiment exact de sa mine. En clopinant, il évita les grandes artères. La nuit était tombée quand il sonna chez M. Souchon, au 30 de la rue, après avoir interrogé quatre concierges.

M. Souchon allait se mettre à table sous la suspension, en face de Mme Souchon, lorsque la porte s'ouvrit devant ce jeune trimardeur, hagard, moucheté de boue jusqu'aux oreilles, aux croquenots glaiseux comme ceux d'un fossoyeur, boitant, et qui remplit aussitôt l'antichambre de l'odeur d'une demi-douzaine de caniches mouillés.

Il serait trop conjectural de tenter d'imaginer ce qu'eût été ce revoir, hors des regards de Mme Souchon. L'aspect de celle-ci n'avait pourtant rien d'odieux. C'était une petite femme encore bien faite, soignée dans son tablier à fleurettes, aux traits assez délicats, aux beaux cheveux bruns. Peut-être même, l'essentiel de son caractère tenait-il à ce qu'ayant été ce qu'elle avait dû être, elle eût consenti à devenir Mme Souchon, pour se le reprocher sans fin, et garder une rancune non moins vivace au principal responsable de cette métamorphose. En tout cas, elle était là, et entre Pierrot qui entrait et Mme Souchon qui apportait la soupe, M. Souchon se décomposa. Il était même tellement éperdu que près de dix minutes s'écoulèrent avant qu'il songeât à faire asseoir le chemineau. L'essentiel de l'événement avait tenu en vingt mots de Pierre. M. Souchon connaissait fort bien la déplorable aventure de son élève, son exil au Collège Favereau, les raisons de cet exil. (Et pourtant il n'avait jamais rien dit, pas tenté la moindre intervention auprès des puissances.)

- Voyons ! voyons ! Mais tu es toujours debout, petit ! prends une chaise. Quelle affaire ! Elise, je t'expliquerai. (Elise ne semblait avoir besoin d'aucune explication.) Tu t'es sauvé ! A pied ? Non ? Alors tu as de l'argent ? Plus un sou ?... Qu'est-ce que tu as à la main ? Il s'est blessé par-dessus le marché ! Et il arrive tout droit ici !... Mais enfin, petit malheureux, que veux-tu que nous fassions pour toi ?

Pierre savait déjà que M. Souchon n'irait nulle part réclamer pour lui les droits d'une vocation. Comme il fallait pourtant parler, il esquissa, mal et très vite, sa requête. M. Souchon, fébrile, la mine toujours aussi altérée, l'interrompit d'ailleurs presque aussitôt :

- Mais mon pauvre petit, où as-tu la tête ? C'est une affaire beaucoup trop grave, surtout maintenant. Je n'ai plus le droit de m'y mêler. Et ce que je pourrais dire ne servirait absolument à rien. Ah ! mon pauvre garçon, dans quels draps tu t'es mis. Et nous avec ! Te rends-tu compte que je peux être poursuivi pour complicité, détournement de mineur, est-ce que je sais... Au moins, personne ne t'a vu entrer ?

- Si, la concierge, j'ai été obligé de lui parler. Je ne me rappelais plus le numéro de votre maison.

- La concierge ! s'écria Mme Souchon. Eh bien, c'est complet !

- Mais mon pauvre petit, dit M. Souchon, je ne vois vraiment qu'une seule solution : que tu ailles illico chez ton père. Il n'y a que lui qui puisse rabibocher ça.

Pierre secoua la tête avec résolution :

- Non, j'aime encore mieux aller au commissariat.

Les hôtes malgré eux méditaient, ébranlés. M. Souchon, perplexe, se retournait vers son épouse :

- On pourrait peut-être l'envoyer coucher chez la mère Denis ?

- Chez la mère Denis, pour qu'elle aille clabauder dans tout le quartier ! Voilà une belle idée. Mettons-nous plutôt à table, on verra ensuite.

Ils absorbèrent, en hâte et en silence, le potage, un légume, et un fromage. M. Souchon observait avec consternation Pierre, qui tentait en vain de se servir de sa main droite.

- Fais voir cette main. Mon Dieu ! mon Dieu ! On dirait bien que ce pouce est cassé. On devrait appeler un médecin, le docteur Tirard, par exemple.

- Un médecin ! y penses-tu ?

Mme Souchon entraîna impérieusement son époux dans la pièce voisine. Il y eut à huis clos une aigre confabulation, où Pierre distinguait : « Police... Si tu ne t'étais pas conduit encore une fois comme un imbécile avec ce gosse... La musique !... Ah ! non, s'il te plaît, pas de grands mots. » Pierre était surtout prodigieusement las. Il se disait simplement que si on le flanquait tout de suite dehors, il se coucherait pour dormir sous la première porte cochère.

M. Souchon reparut :

- Je vais te conduire à une pharmacie de service. Enfile ce pardessus pour cacher ta veste, et mets ces caoutchoucs sur tes souliers. Je dirai que tu es un de mes neveux qui arrive de la campagne et que tu t'es blessé en tombant dans l'escalier du métro.

La pharmacie était assez lointaine. Le potard refusa de se prononcer. Il pouvait y avoir fracture, donc nécessité de consulter un médecin. Il se borna à mettre la main en écharpe et à panser le genou, très enflammé.

Sur le chemin du retour, M. Souchon dit :

- Tu vas passer la nuit chez nous. Mais demain matin, il faudra filer, mon pauvre garçon : retourner à ta boîte, ou chez ton père. Pas de milieu. Tu ne peux pas rôder dans Paris sans argent, sans papiers, ou entrer à l'hôpital pour ton pouce. En tout cas, moi, je ne peux pas t'aider dans une pareille folie. Et tu sais que ton père a le droit de te faire rechercher, arrêter. Avant quarante-huit heures, tu seras au violon. Et qu'est-ce qui t'arrivera, alors !

- N'ayez pas peur pour moi, monsieur. Souchon, je retourne à la boîte demain.

- C'est le plus raisonnable, mon pauvre Pierrot. Je te donnerai l'argent de ton billet... Ah ! Je veux te dire : quoi qu'il se passe, tu ne prononces pas mon nom, hein ?

- Est-ce que je vous ai cafardé pour les concerts, monsieur Souchon ?

M. Souchon n'ouvrit plus son bec.

Mme Souchon avait dressé un lit-cage dans la salle à manger. Mais bien qu'il fût brisé, Pierre ne s'endormit pas. Ce n'était pas seulement la douleur du pouce qui le tenait éveillé. D'un coup d'oeil jeté dans la pièce voisine, un petit bureau-salon où M. Souchon devait travailler, il avait aperçu les casiers de partitions. Quand les derniers bruits de l'appartement eurent cessé, il se releva, ouvrit avec précaution la porte. La lumière de la salle à manger éclairait un peu les titres : *Le Prince Igor, Fidélio, Gwendoline, Les Maîtres Chanteurs...* Il s'empara des *Maîtres Chanteurs.* Deux heures plus tard, dans son lit, il lisait encore, solfiait à mi-voix. Que c'était bon, que c'était beau ! Ah ! le fameux staccato des bois dans l'ouverture ! le quintette ! que c'était savant et pourtant si franc, si admirablement chantant ! Quelles richesses ! Pierre se rappelait les discours de Souchon, au sortir de chez Colonne : « *Les Maîtres,* le plus grand monument du style classique, *Tristan,* le plus grand monument du style moderne... Vois-tu, Biquet, l'homme qui a édifié ça, on pourra bien en dire tout le mal qu'on voudra : ça ne fera même pas un pipi contre la cathédrale. » Souchon était un lamentable traître, mais il avait certainement raison pour Wagner. Pierre se disait qu'il aurait bien volé *Les Maîtres,* mais la partition était beaucoup trop épaisse. Il avait fort envie d'arracher et d'emporter au moins le prélude du troisième acte, puis s'abstint. Ce n'était pas,

ah ! non, par respect pour la bibliothèque de Souchon dont tous les biens eussent mérité le sac et le pillage. Mais on ne mutile pas la musique.

M. Souchon le réveilla dès six heures. Le café avalé :

- Combien ton billet te coûte-t-il ? Cinq francs soixante-dix ? Voilà dix francs. Tu pourras prendre un sapin jusqu'à la gare, tu achèteras des cigarettes, ce que tu voudras. Je ne t'accompagne pas, j'ai une affaire urgente à l'autre bout de Paris... (Mme Souchon lui avait dit que la police de la gare possédait à coup sûr le signalement du gamin.) Voilà encore deux sandwiches. Demande le toubib tout de suite en arrivant... Au revoir, mon pauvre Pierrot. Ah ! c'est triste, tout ça. Que veux-tu ! c'est la vie... Tu verras, tu verras.

Pierre se laissa embrasser flegmatiquement. Mme Souchon, vigilante, assistait à la scène. M. Souchon poussa le jeune garçon sur le palier, et là - « Tiens, prends vite » - lui glissa rapidement deux louis dans la main.

L'évadé tirait la jambe gauche encore plus péniblement que la veille. Sous le pied droit, deux ampoules, et ce pouce toujours aussi raide et enflé. Cependant, il n'était pas question de regagner tout de suite la geôle, surtout avec cette richesse subite. On pouvait voir venir. Il faisait un temps charmant. Dans la cuisine de M. Souchon, Pierre avait un peu décrotté pantalon et chaussures. Il s'acheta une douzaine de ninas, très prisés dans les fumeries du collège, s'offrit un déjeuner de chocolat et de brioches dans un bistrot minuscule. Mais si minuscule que fût le bistrot, on l'y regardait. Il avait ce matin sa pire voix de fille, qui ne tombait de temps en temps que burlesquement sur une note rauque. Quinze ans et trois mois, et malgré sa taille on lui donnait un an de moins.

Pourtant, tous ces gros ballots qui le dévisageaient de biais, qui s'interrogeaient entre eux - « Qu'est-ce que c'est que ce môme ? » - ignoraient l'Ouverture des *Maîtres,* ne savaient même pas solfier « Frère Jacques ». Et ceux qui le savaient... Pierre concevait depuis le soir précédent un vaste mépris de l'humanité. Mais il comprenait aussi qu'en s'évadant il avait agi comme un moutard, un « trop petit », et que la société possédait contre ces enfantillages autant de ressources que M. Tarare quand il fessait le Pierrot de six ans. Contre les grandes personnes, il fallait trouver un moyen de grande personne. Pierre croyait en connaître un.

Il songea que c'était dimanche, jour de concerts. Mais il n'aurait jamais osé entrer avec sa veste crasseuse, ses cheveux sauvages et son pantalon troué, dans les salles aimées où il était toujours venu, garçonnet propret, en marin au col bien raide ou en beau costume Norfolk. Il se souvint qu'il allait parfois, bien qu'il ne raffolât pas de cette musique, entendre à la Madeleine quelques morceaux de la grand'messe, qui avait une réputation artistique. Mais l'assistance lui parut si huppée qu'il battit bientôt en retraite. Il n'y avait pas de lieu plus malsain pour un sans-logis.

L'instinct le conduisit sur les berges de la Seine. C'était un de ces territoires d'asile, comme il y en avait sûrement beaucoup d'autres à travers la grande cité, où les lois qui terrifiaient le Souchon et protégeaient les dames insolentes de la Madeleine, perdaient de leur virulence. Pierre connaissait trop bien Paris pour ne pas deviner que, d'asile en asile, on pouvait vivre longtemps et non sans charme, même à quinze ans et trois mois, ignoré des parents, des sergots et des profs. Mais à quoi bon, puisqu'il n'y avait point de musique dans cette vie ?

Près du pont Sully, il regardait une belle péniche dont le patron fourbissait les cuivres. Ce marinier semblait seul à bord. Sa grosse tête ronde et rousse était très plaisante. Pierre pensait à l'existence inconnue sur les péniches, sans doute tranquille, propre, égayée par le voyage, les ciels et les eaux. Le marinier eût peut-être embauché volontiers ce jeune garçon de visage hon-

nête, mais avec deux mains. Or, bien que le pouce fût un peu moins douloureux, Pierre, pratiquement, était manchot.

Un peu plus loin, un clochard se chauffait au soleil printanier, confortablement installé sur un sofa de pierres de taille et de sacs. Celui-ci semblait de l'espèce la plus sociable. Il avait déjà tourné un oeil bleu, amical, du côté du jeune confrère. Il devait être riche d'enseignements sur le Paris des sans-toit. Pierre engagea la conversation par l'offre d'un nina. Le clochard lui paraissait prodigieusement vieux, cinquante ans au moins, du reste plutôt bien portant. Il était grand, maigre, avec de longues rides de paysan, un nez busqué très proéminent, une singulière barbe encore noire au milieu, toute grise des deux côtés, l'oeil bleu clair, mais les paupières assez tristement éraillées. Pour l'habillement, il présentait l'aspect d'une superposition de gilets loqueteux, de débris de vestons et de tricots, recouverts d'une souquenille flottante, largement maculée de graisse ou d'huile, et qui semblait avoir été taillée dans une bâche jaunâtre. Ses tibias, très sales et poilus, s'enfonçaient dans de gigantesques ribouis, assez bons. Il était coiffé des vestiges d'un canotier, probablement noir à l'origine, maintenant à peu près vert. Il exhalait une odeur d'ensemble assez proche du mouton, en plus soutenu. Malgré l'abondance de l'argot et des mots incompréhensibles, il s'exprimait d'une voix châtiée, la voix des professeurs les plus distingués de Condorcet.

Ils échangèrent sans hâte des vues générales sur l'agrément des quais de la Seine. Ce fut Pierre qui se crut tenu par l'usage d'expliquer son état, très confusément. Le clochard semblait du reste discret.

- En somme, le petit jeune homme est en cavale, dit-il. D'où s'est-il fait la paire ? De Saint-Joseph, de Mettray ?

- Non, d'un autre endroit, répondit prudemment Pierre, qui ignorait tous ces vocables... C'est une histoire de famille.

- Bon, plutôt une vadrouille. De la braise ?

- Un tout petit peu.

- Assez pour payer un gorgeon à un ancien ?

Le geste traduisait le terme.

- Mais oui, bien sûr.

Dix minutes plus tard, Pierre revenait avec deux bouteilles de vin blanc à dix neuf sous, enchanté du tour que prenait cette relation.

- Phi-oû, siffla le clochard émerveillé. Du bouché !

Pierre but bravement au goulot après le bonhomme, malgré la difficulté de l'opération et la contraction de l'estomac. Mais il sentit qu'il ne supporterait pas le vin blanc sans manger. Il tira les sandwiches, un pour chacun ; ils étaient copieux, aux rillettes, excellents, ma foi. Les deux bouteilles bues, - le vieux avait liquidé tout seul la seconde, - Pierre fit entendre qu'il ne savait trop où passer la nuit, et serait heureux qu'on lui donnât conseil. Le grand-père, redressé, jovial, et dont même les joues jaunes s'allumaient un peu, assurait que rien n'était plus simple, proposait, avec description de toutes les particularités, un choix innombrable de gîtes, cabanes, terrains vagues, arrière-bistrots, Fort-Monjol, Halles, Maube...

- Et même si le petit gars a dix ronds pour ça, un bath petit hôtel, avec un vrai pucier. Et ça ne serait que cinq ronds de plus pour qu'il paie la paillasse à l'ancien.

Pierre acquiesçait, estimant qu'un aussi remarquable enseignement ne lui revenait pas cher, non sans remarquer que le vieux se grattait depuis un moment avec une assez singulière obstination, une main enfouie dans sa poche. Ce pouilleux le frôlait de l'épaule, il clignait de l'oeil gaîment. Soudain, il ouvrit sa braguette immonde, d'où il extirpa un énorme gland tout violacé, déjà baveux. Son autre main s'abattait sur la cuisse de Pierre.

- Une petite branlette en douce pour mieux faire connaissance ?

Pierre, soulevé de dégoût et de stupeur, fut d'un seul bond à trois pas de là. Il s'enfuit à toute vitesse, malgré son genou, non sans avoir vu, en se retournant, l'autre debout, haut comme un arbre, ricanant, jambes écartées, ventre en avant, ayant dégainé de toute sa longueur, gueulant dans sa barbe on ne savait quoi, mais sa main noire secouée de la frénésie qu'hélas ! on connaissait si bien.

Il vagua pendant près d'une heure. L'altérité dans le vice était déjà pour lui intolérable, malgré les exemples quotidiens du collège. Mais la survivance du sexe à l'âge des barbes grises lui apparaissait comme une ignoble, monstrueuse facétie de la nature. Un M. Tarare phallique se superposait au mendigot. Pierre se sentait lui-même dégradé pour avoir pu, tout sordide et loqueteux qu'il était, devenir l'objet de cette convoitise, de cette répugnante manifestation. Il avait entendu parler de certaines incroyables extrémités, au collège, où sans le pratiquer semblait-il, on appelait cela « se faire prendre la température ». Texoga, l'affreux petit macaque vénézuélien, qui déchargeait deux gouttes et demie, avec un bout de quéquette molle, passait pour se l'être fait prendre par La Fiente, le gros pion sournois, et y avait gagné peu de prestige. C'était sûrement le dessein de l'horrible vieux, avec son projet de pucier, et son manche couleur de bifteck cru. Effrayante ignominie. Tout était trahison...

Quand Pierre eut suffisamment chassé l'affreux spectacle, il se retrouva près du Palais-Royal. L'envie un peu perverse lui vint d'aller regarder de près le magasin paternel. Il se glissa à pas de chat dans la rue de Richelieu presque déserte. Le rideau de la chapellerie était tiré. Le chef-d'oeuvre eût été de laisser sur cette tentante surface une marque sournoise de son passage. Mais pas le moindre bout de craie ou de charbon en poche. Et mieux valait ne pas trop chatouiller le diable.

Il avait décidé de passer la nuit dans un train. Et pourquoi, puisqu'il était si riche, n'irait-il pas jusqu'en Belgique ? L'étranger ! Ça, ce serait une aventure. Les copains assuraient que l'on franchissait la frontière avec une simple carte de visite. Il en possédait justement une, conservée comme fétiche, à défaut d'un autre souvenir d'Irène, un très élégant bristol, gravé au nom de son ami Georges Kalomiris. Irène... Il pouvait aller jusqu'au boulevard Haussmann, rôder autour de la maison jusqu'à l'heure du dîner ; avec beaucoup de chances il l'apercevrait peut-être.

Mais en chemin, il se rappela une échoppe du passage de l'Opéra, qui vendait force musique d'occasion, et dont il avait été plusieurs fois le client très modeste. Cet antre obscur et poussiéreux restait ouvert le dimanche. On pouvait y découvrir aussi bien *L'Orfeo* de Monteverdi que la *Polka des Bigorneaux* pour accordéon. Mais Pierre ne s'arrêtait pas à la musique des autres. Il voulait apprendre à faire la sienne, et cherchait un traité, parmi les monceaux de valses, de quadrilles et de sonates. Il dénicha un cours d'harmonie, deux grands volumes un peu écornés, rédigés en langue allemande. En fait d'étude de l'allemand, Pierre ânonnait depuis cinq ans, comme tous les lycéens de France, un mot à mot de *Guillaume Tell,* sous la conduite de maîtres d'une incompétence non moins traditionnelle. Mais bah ! il savait dire déjà G dur pour sol majeur, C moll pour ut mineur. Et le cours était récent et semblait d'une grisante complexité. Les accords parleraient eux-mêmes. Pour le reste, les dictionnaires y pourvoiraient bien.

Pierre paya les neuf francs que le marchand demandait. Il n'était plus question d'Irène ni de Belgique. Par le métro, il gagna la gare du Nord. Il dîna sur un banc de deux sous de frites et d'une grande chope de bière à trois sous, sur un comptoir. Le sieur Souchon lui avait donné le goût de la bière. Il s'installa dans la salle d'attente des troisièmes classes, puis incontinent, se plongea dans l'étude du retard de la fondamentale. L'évasion n'avait pas été inutile, puisqu'elle rapportait à Pierre un tel trésor.

Il s'endormit sur la banquette. Le pouce allait plutôt moins mal. Au matin, il alla acheter à la buraliste des cigares, une pochette de papier à lettres et un crayon a encre. On pouvait très bien écrire de la main gauche, en lettres d'imprimerie, c'était un des passe-temps du collège. Les précieux bouquins lui servaient de pupitre. Très posément, il traça : « Mon Cher Papa, tu dois savoir que je me suis sauvé. Ce n'est pas une idée qui m'a passé par la tête. J'espérais trouver des appuis à Paris, et après, je serais allé le voir. Ces appuis m'ont manqué, je retourne donc aujourd'hui au collège. Mais j'ai décidé que j'y ferai la grève complète. La raison de cette grève, c'est que je veux être libre de travailler la musique deux heures par jour, dans un établissement où il y aura un professeur. Si tu veux bien m'accorder cela, je travaillerai aussi de toutes mes forces pour me préparer au bachot, mais cela non plus n'est pas possible, je crois, au collège Favereau. Je commencerai la grève dès mon arrivée. Je t'embrasse, mon cher Papa, ainsi que Maman, à qui je regrette d'avoir fait certainement de la peine en me sauvant. J'embrasse aussi Julien. Ton fils Pierre. »

L'express du matin le ramena à Villers-Cotterets. Il arriva sans encombre devant le collège. Coup de chance, le portail près des cuisines était ouvert, pour une grosse livraison de charbon. Pierre se faufila entre les charrettes et les pattes des percherons, et put atteindre le fond de la grande cour - le coin des conspirateurs - presque à l'instant où les classes allaient lâcher la ruée et les hurlements de la récréation de dix heures.

- Ah ! mince, Tarara qui est revenu !

- Où est-ce que les cognes t'ont poissé ? Pourquoi qu'ils t'ont pas conduit tout de suite chez Baptiste ?

- Ils ne m'ont pas poissé, ils sont pas assez vifs pour ça. Je me suis propagé deux jours dans Paris.

- Ah ! dis donc, ils l'ont pas eu. Mais alors pourquoi que tu rentres ?

- Je rentre parce que je le veux. J'ai jamais dit que je ne rentrerais pas. Et je repartirai quand je voudrai. Sauter le mur, c'est pas la peine d'en faire un plat. C'est à la portée d'un môme de sixième. J'avais des affaires à régler dehors et je voulais voir une poule. Pas Irène. Une poule bien plus dessalée et bien plus bath. J'ai couché avec elle. Elle m'a même refilé du pognon. J'ai rapporté un louis et demi et je vous ai acheté des cigares. Vous allez d'ailleurs bien vous marrer : je rentre pour faire valoir mes revendications. Savez-vous si mon père est venu ?

- Non, il n'a pas dû venir, on l'aurait su. Montre le pèze. Ah ! t'es tout de même un champion, Rara !

Dans les cinq minutes qui suivirent, le triomphateur fut d'ailleurs bouclé au séquestre, par M. Favereau lui-même, accouru avec un surveillant et un renfort de deux domestiques. Le séquestre, chambrette contiguë au grenier, nonobstant son obscurité, était du reste peu terrifiant. Les dessalés affirmaient qu'il n'y avait pas d'endroit dans toute la maison où l'on pût s'astiquer avec plus de sérénité et de confort. On y dépêcha, pour visiter la main du vagabond, le père Pépin, vieil ivrogne, ancien rebouteux, plus ou moins condamné en correctionnelle, qui cumulait les fonctions d'infirmier et de jardinier. Pépin, interrompu dans sa cinquième absinthe du jour, diagnostiqua aussitôt une grosse foulure, mais sans cassure, et pratiqua une série inspirée de tractions et de massages, dont le patient, après avoir hurlé à l'assassin, éprouva vite la bienfaisance.

Au reçu du télégramme qui annonçait l'évasion, Mme Tarare, affolée et désespérée, avait voulu dans le même temps partir pour le collège, alerter la préfecture de Laon, la sous-préfecture de Soissons, un détective privé. M. Tarare lui avait interdit avec violence toutes ces démarches :

- Et si ce petit vaurien a le culot de se présenter ici, je t'interdis également de lui adresser la parole, de lui donner un bout de pain. La meilleure nouvelle que nous pourrions recevoir, au sujet

de ce petit misérable, ce serait qu'il s'est noyé, ou qu'il a été écrasé par un train. Cela nous éviterait d'apprendre un beau jour qu'il est en prison, pour vol, ou pis encore. Qu'est-ce que je dis : un beau jour ? Il est bien capable d'avoir déjà volé.

M. Tarare doit être jugé avec modération. Cet homme obtus souffrait. Julien, son aîné, apparaissait incapable de devenir au moins chapelier. Durant une quinzaine où il avait eu la charge du magasin, il s'était fait colloquer une cargaison de casquettes invendables même à Ménilmontant. Cet imbécile, appelé à la faillite, se reproduisait en hâte, sous la forme de deux jumeaux, deux mornes lardons, sans front, aux yeux de veaux, que le grand-père détestait déjà. Quant au cadet, il ne faisait plus aucun doute que ce ne fût un atroce voyou.

M. Favereau, dit Baptiste, neveu et successeur du fondateur défunt de la maison, portait deux courtes pattes de lapin, la lèvre et le menton rasés, d'où son surnom chez les élèves qui lui attribuaient une physionomie de larbin. Mieux renseignés sur les catégories sociales, ils l'auraient plus justement comparé à un clergyman, tâchant, sans grand succès, à soutenir par les artifices du port, de la voix et de la jaquette noire, une dignité atteinte d'une dégradation mal expliquée mais irrémédiable. Cependant, les escroqueries mineures dont il vivait pouvaient laisser sa conscience en repos, puisque tous les parents d'élèves, de même que les chétifs professeurs, en étaient, à la fois, les complices. Célibataire à quarante ans, robuste, ce que l'on connaissait de son existence intime, agrémentée surtout par des bonnes de café, témoignait plutôt pour l'absence chez lui de complications érotiques. S'il ne condamnait pas la pédérastie, elle ne l'attirait pas davantage. Il appréciait la bonne table, mais ne buvait pas entre ses repas. La tare de cet éducateur était donc dans une ancienne passion pour les courses hippiques. Mais seuls des bookmakers très spécialisés auraient pu décrire la longue série de catastrophes et de combinaisons qui avait conduit M. Favereau à « travailler » dans leur orbite, et à se voir lié à la police par un statut plein d'obligations et d'insécurité.

Le lendemain du retour de Pierre, M. Favereau pénétra dans le séquestre avec toute la majesté qu'il pouvait mettre à ses fonctions.

- Tarare, j'ai le regret de vous informer que vous ne faites plus partie de notre établissement. Je n'aurais pas pris moi-même cette sanction, puisque vous êtes rentré de votre plein gré. (« Tu parles, Baptiste, pensait Pierre. Tu n'as jamais renvoyé personne, même les plus sales tantes. Les picaillons, qu'est-ce qu'ils deviendraient ? ») Mais je viens de recevoir une lettre de votre père. Il réclame que vous soyez ramené sans délai à son domicile, sous étroite surveillance. Il souhaiterait même que cette surveillance fût dévolue à la maréchaussée, ce qui me paraît difficile, puisque votre retour a mis fin aux recherches.

Pierre, de la goguenardise, était passé à la plus vive inquiétude. Il s'interrogeait anxieusement sur le mode de supplice que lui réservait le chapelier. Une décision de justice était-elle vraiment nécessaire, comme l'assuraient les fortes têtes, pour l'envoi en maison de correction ? Serait-ce plutôt l'Ecole des Mousses, dont il avait été déjà plusieurs fois menacé ? Ou quel effroyable exil, chez quel tortionnaire lointain ?

- Quelles sont les intentions de mon père ? demanda-t-il.

M. Favereau fit un signe sincère d'ignorance.

- Monsieur le Directeur, dit Pierre bravement, je vous en prie, aidez-moi à ne pas retourner chez mon père. J'aime mieux rester ici.

- C'est que M. Tarare m'annonce qu'il interrompt le versement de votre pension. Et un nouveau trimestre va courir.

Pierre connaissait assez le collège pour peser la gravité de cet argument. Il se mordillait les lèvres, les ongles, cherchait...

- Monsieur Favereau, je ne suis pas le plus mauvais sujet de cette maison.

- C'est exact, je vous compte même parmi les plus doués. Si vous étiez moins léger, un peu plus assidu...

- Monsieur Favereau, je ne suis pas un paresseux. Je peux travailler énormément. Gardez-moi au pair.

- Qu'entendez-vous par là ?

- Je ferai des travaux dans la maison, n'importe lesquels, en échange de ma nourriture. Le père Pépin est vieux, je l'aiderai au jardin pendant les grandes vacances. A la rentrée, je pourrai remplacer un cuistre. Je n'assisterai plus aux classes, je ne vous demanderai que deux heures par jour, pour étudier ma musique.

- Votre musique ? Mais vous savez bien que la maison ne possède pas d'instruments, pas d'enseignement artistique...

- Ça ne fait rien, je peux travailler seul. Je suis compositeur (Pierre baissait un peu la voix sur le mot, mais restait ferme). Je me suis sauvé pour aller chercher des livres à Paris, des livres qui me manquaient, ceux que j'avais sous le bras hier, et qu'on a dû déposer dans ma malle. Si vous voulez bien faire monter ma cassette ici, je vous montrerai, elle est pleine d'esquisses. J'ai écrit des mélodies, j'ai commencé une symphonie. Monsieur le Directeur, c'est à cause de la musique que mon père est si dur avec moi. Il ne veut pas que je sois musicien. Il va m'envoyer dans un endroit où je ne pourrai même plus écrire une note ! J'aimerais mieux mourir tout de suite...

Il s'était rassis sur le lit, sanglotant, honteux de ces soudaines larmes, devant « Baptiste », mais incapable de les réprimer, retombé brusquement à la huitième année. M. Favereau, qui s'absentait sans cesse, abandonnait tout le train du collège à ses subordonnés, qui ne connaissait même pas par leur nom la majorité de ses élèves, n'avait aucune aptitude à un rôle paternel. Mais il considérait, avec un sentiment peu fréquent chez lui de surprise et de pitié attendrie, ce gamin déguenillé, encore noir de la crasse et de la poussière de sa fugue, qui préférait la sordide et lugubre « boîte » au domicile familial. Il devinait aussi, car il n’était pas inintelligent, sous cette confidence et ces pleurs, un phénomène insolite, mais qui appelait le respect. La cassette apportée par le vieux Pépin renforça beaucoup cette impression. Pierre, profitant sans vergogne de l'irréprochable incompétence de « Baptiste », fleurissait de commentaires ses brouillons les plus confus, ses plus trébuchantes tentatives :

- Vous voyez, Monsieur, ça, c'est une ouverture d'opéra. Ça, c'est un premier mouvement de symphonie, allegro molto. Allegro, ça ne veut pas dire qu'elle soit gaie. Elle est même très triste. Je ne peux pas écrire de la musique bien joyeuse, depuis que je suis ici... Là, c'est une ébauche pour l'andante. Sur ces feuilles, j'ai commencé l'orchestration de mon ouverture. Mais ça, c'est encore trop difficile pour moi, parce que je n'ai pas de maître, vous comprenez... Voilà un choeur a cappella... Et ce n'est rien. Chez moi, j’avais un plein placard de manuscrits, que mon père a déchirés, quand il a su que j'avais un peu séché mes cours de maths pour aller au concert. Et si vous aviez un piano, vous verriez, Monsieur, ce que je peux jouer dessus par coeur, durant des heures. Chopin, Schumann, Debussy (là, il disait vrai).

M. Favereau, de plus en plus impressionné, promit de transmettre le jour même à M. Tarare le voeu de son fils. « Si je reçois le consentement de votre père, le mien vous sera acquis. » Il laissa à Pierre sa cassette et son traité, sur lequel le jeune possédé se précipita, enflammé de reconnaissance, oubliant larmes et cachot. On lui fit parvenir aussi, comme il le demandait, ses livres d'allemand. Il attendit six jours, dans l'étude la plus austère et la plus enivrante en même temps, la réponse paternelle. Elle le combla d'aise. Puisque M. Favereau voulait bien s'en charger, M. Ta-

rare lui laissait son fils, mais déclinait toute responsabilité, et confirmait sa décision de ne plus verser au collège le moindre numéraire.

III

Durant tout le dernier trimestre, Pierre avait sarclé, arrosé, bêché, fumé, oeilletonné les artichauts, semé l'oseille, les navets, les pois, soigné les lapins, décortiqué entièrement son traité d'harmonie, chiffré, analysé, réalisé avec sagesse une quantité de basses et de « progressions ». Bizarre science, du reste, puisqu'elle établissait des règles constamment et volontairement tournées par les maîtres les plus admirables - Pierre aurait pu citer une foule d'exemples - et que le sévère professeur leipzigois, auteur du traité, convenait lui-même à sa cinq centième et dernière page, que l'on pouvait concevoir un nombre incalculable d'autres combinaisons, que c'était même là le propre de la vraie musique. Cependant, point de doute : à savoir nommer toutes les règles que l'on violait, on gagnait une magnifique assurance.

Pierre avait été autorisé à suivre les classes qui lui conviendraient. Il en usait avec modération. Le mépris des collégiens l'entourait depuis qu'il était passé dans les rangs du « personnel ». « C'était ça tes revendications ? Hé péquant, bouseux, va les regarder pousser, tes panais. Va te branler dans tes semis, ça fera peut-être de la graine ! » Il couchait seul, dans une soupente où était mort de la poitrine, l'automne précédent, un petit domestique qui n'avait pas été remplacé.

Sa mère lui avait envoyé en grande cachette, avec une lettre geignarde, un ancien costume de julien, un peu trop grand, et 200 francs - « pour améliorer ta nourriture, mon pauvre petit, mais ne dépense pas plus de 20 francs par mois, j'ai dû vendre une broche » - aussitôt transférés chez M. Favereau, qui était son propre économe.

Quelques jours avant les grandes vacances, M. Favereau fit appeler Pierre :

- Je tiens à vous dire que je suis très satisfait de votre conduite. Je l'ai écrit à M. Tarare qui, malheureusement, ne semble pas encore disposé à en tenir compte. Je voudrais faire quelque chose pour vous. Si vous désirez reprendre vos études régulières à la rentrée, elles seront gratuites jusqu'à la fin de l'année. D'ici là, j'espère bien que vos notes auront changé les dispositions de votre père. (Peut-être M. Favereau venait-il de réaliser sur quelques turfistes une opération particulièrement heureuse : sa dignité paraissait beaucoup plus solide. Il avait du reste prélevé « pour frais » la moitié du mandat de Mme Tarare. Ce qui n'était pas pour l'empêcher dans un mouvement de générosité sincère.)

- Je vous remercie, Monsieur. Mais je préfère que vous me permettiez de prendre des leçons de musique, avec l'argent de ma mère, pour commencer.

- Je suppose que vous n'avez plus l'intention de vous sauver ?

- Oh ! certainement pas, Monsieur.

- Je crois que nous sommes, avec vous, devant une vraie vocation, et j'aimerais l'aider. Je puis vous donner la permission d'aller jusqu'à Soissons, deux fois par semaine, pour travailler avec M. Claingelhofère. C'est l'organiste de la cathédrale, un artiste éminent. Mais j'ignore s'il vous accep-

tera parmi ses élèves. Vous êtes libre d'aller le voir avec un mot de moi quand vous en aurez envie.

- Alors, j'irai demain.

M. Claingelhofère (Klingelhofer à l'état civil) habitait dans le vieux quartier de Soissons une sorte de petit pavillon humide, précédé d'un escalier de pierre, au fond d'un jardinet. Il n'offrait pas un aspect plus artistique que le traître Souchon : un peu plus grand, mais court de cuisses et de bras, beaucoup plus gros, la cinquantaine, des moustaches rognées, le teint rustique, une nuque toute droite, épaisse, avec les vestiges tenus ras d'une couronne de poils noirs. On pouvait le reconnaître sur le mur, plus mince, avec une moustache bien plus considérable, dans un groupe de cavaliers du I^{e} Chasseurs d'Afrique. Natif de Saverne, M. Klingelhofer avait en effet passé la frontière d'Alsace à vingt ans, pour ne pas porter le casque à pointe. Son élocution hachée gardait de fortes traces de l'accent originel.

Après un bref coup d'oeil, il écarta les cahiers de devoirs que lui montrait Pierre, avec un ricanement haineux.

- J'ai fait aussi un peu de piano, murmura le candidat.

M. Klingelhofer lui désigna du menton son instrument, assez semblable, à première vue, à l'héritage de tante Valentine. Pierre, timidement, commença une ballade de Chopin, incertain de la savoir encore jusqu'au bout, mais l'Alsacien l'interrompit d'un hurlement à la cinquième mesure :

- Assez ! on ne fait pas de musique de temoiselles, ici !

Il se mit lui-même au clavier, préludant de la main droite, de ses courts doigts en saucisses très précis : « Vous savez ce que c'est qu'une fugue ? » Il poursuivit, en grognant quelques indications laconiques : sujet, réponse, contre-sujet, contre-exposition, renversement... Il s'arrêta :

- Voilà, c'est une fugue, tout à fait simple. Ecrivez-moi une fugue. Sur ce sujet-là. Je vous donne quinze chours. Si dans quinze chours, votre fugue tient debout, je vous donnerai d'autres leçons. Je ne veux pas de votre archent avant. Emportez ça (il lui tendait un cahier manuscrit). - C'est un cours de contrepoint que j'ai rétiché autrefois. Voilà encore des fugues de Bach, annotées par moi. Puisque vous n'avez pas de piano, vous pouvez venir travailler ici, pendant que je suis à la cathédrale.

Il reprenait les devoirs d'harmonie, avec un violent dégoût sur sa face ronde :

- Cochonnerie ! Moderne et française. Tout en hauteur. Vertical.

- Mais Monsieur, j'ai étudié dans le cours d'un grand professeur allemand, de Leipzig...

- Allemand ? de Leipzig ? Un Saxon, oui, ou un Juif, sûrement un Juif.

Il se remettait au piano, rejouant sa fugue.

- Horizontal. Horizontal. La seule musique. La musique qui marche, la musique hallemande !

La modeste petite fugue de Pierre, qui lui avait coûté force angoisses et force labeur, fit hausser très sardoniquement, à plusieurs reprises, les épaules de l'organiste. Cependant, elle ne devait pas trottiner trop mal, en dépit de ses vices, puisque M. Klingelhofer, avec divers grommellements peu intelligibles, et toute une mimique qui disait l'absurdité de la tentative, accepta d'introduire le candidat aux grands et purs secrets du contrepoint.

Il était indéniable que M. Klingelhofer (« Appelez-moi monsieur Claingel, comme toute le monde ! ») connaissait le contrepoint à fond. L'enseignement avait lieu soit chez lui, soit à son orgue, ici ou là aussi fouillé et substantiel qu'accidenté. Le seul mot de Conservatoire stoppait net

M. Claingel dans sa plus gourmande analyse des contrepoints renversables, de l'antécédent et du conséquent dans le contrepoint en imitations :

- Conservatoire ! Conservatoire de Paris ? Des saltimbanques d'opérette ! Vous voulez apprendre des airs à danser ?

M. Claingel avait eu ses diplômes aux Conservatoires de Strasbourg, puis de Stuttgart, avant de devenir cavalier sous l'étendard tricolore. Pierre comprenait mal qu'après l'avoir quitté volontairement, M. Claingel pleurât si fort ce Paradis perdu d'outre-Vosges et d'outre-Rhin, Paradis esthétique, social, hygiénique, culinaire, militaire même : « Les casernes des pantalons rouches ! Les Français osent appeler ça des casernes ! Des étables a cochons ! S'ils avaient une fois vu une caserne allemande ! »

Il niait toute existence et tout espoir d'existence, dans le passé, le présent, l'avenir, à une musique se disant française : « Des gens qui n'ont pas écrit une fugue lisible, pas une, vous m'entendez, garçon. »

Il n'en exécrait pas moins Wagner : « Cette musique prussienne ! » Son accent rendait au mot sa consonance étymologique : borussienne. Il martelait au piano, dans un rythme caricaturalement soldatesque, des motifs de *Parsifal,* des *Maîtres,* de *Tristan* même, le dessin de trompettes sous un des grands cris d'Isolde, celui qui avait hanté Pierre pendant tant de nuits : « Pim, pim-poum, Pararapapoum ! *Dragonnerregiments Ansbach - Bayreuth Marsch* ! Le voilà, votre Wagner ! »

- Mais alors, monsieur Claingel, il n'y aurait en somme de vraie musique qu'en Alsace-Lorraine ?

La fureur de l'organiste se regonflait, une octave plus haut :

- Alsace-Lorraine ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ? Vous êtes donc aussi bête que tous ces imbéciles de journalistes de Paris ? Mélanger les Alsaciens avec les Lorrains, cette bande de cochons, dans leur pays de cochons !

- Je ne voulais parler que des Alsaciens, des grands musiciens alsaciens.

- Mais il n'y en a pas, il n'y en aura jamais ! C'est une race bien trop abrutie, conduite par ses curés et ses députés au Reichstag, cette troupe de fripouilles, qui trahissent l'Allemagne comme ils trahiraient la France !

- Pourtant, au Conservatoire de Strasbourg, monsieur Claingel...

- Mais il n'y avait pas de professeurs alsaciens ! Ah ! bien, mais merci ! Ça aurait été joli ! Les professeurs étaient tous allemands.[1]

M. Claingel écrasait Chopin sous son mépris, comme on l'a déjà vu : « Romance ! Un petit air et un accompagnement dessous ! » Il tolérait à l'extrême rigueur Schumann : « Mais peuh ! un pianiste ! Et tellement fantaisiste ! » Il n'avait jamais entendu une note de Debussy ou de Ravel, connaissait à peine César Franck. Comme Pierre tentait d'obtenir de lui la solution des tenaillantes énigmes sur la sonorité de la flûte à l'octave aiguë du hautbois, et l'emploi le plus judicieux de la clarinette basse, il n'avait obtenu que cette brutale réponse : « La vraie musique n'a pas besoin d'être habillée. »

---

[1] Dans l'ardeur très alsacienne de ses contradictions, M. Claingel devient injuste et inexact. Franz Stockhausen, Directeur du Conservatoire de Strasbourg de 1871 à 1907, était né à Guebwiller, et ce fut un excellent professeur. Mais peut-être l'organiste veut-il uniquement considérer que la famille Stockhausen était d'ascendance rhénane.

M. Claingel avait lu par hasard quelques pages de la *Salomé* de Richard Strauss. Le seul nom de cet auteur déclenchait une fureur qui pulvérisait les fragiles syllabes françaises et n'arrivait à se fatiguer un peu que dans l'allemand et le dialecte : « Lumperei ! Geh'schisse ! De Deifel noch e Môl ! »

La musique, pour M. Claingel, était un soleil fixe, ayant pour nom Jean-Sébastien Bach, laissant tout juste subsister quelques étoiles antérieures, Palestrina, Buxtehude, projetant deux ou trois brefs rayons, tel que Haendel, et possédant un satellite unique : Beethoven. Mais quand l'Alsacien jouait au piano, - c'était à l'ordinaire un pianiste très lourd - certaines confidences si mystérieusement poignantes du *Clavecin bien tempéré*, ou, à son orgue, le choral sur la Cantate *Wachet Auf*, on eût volontiers consenti que toutes les musiques venues ensuite étaient superflues, et acquiescé sans grand émoi à leur anéantissement.

Pierre était demeuré jusque-là assez rebelle aux fastes de l'orgue, à sa puissance facile, à ses couleurs si épaisses, comparées à la transparence de l'orchestre, quand c'était celui de Debussy, de Ravel, des Russes ou du prélude de *Parsifal*. Mais justement, M. Claingel méprisait les grands effets de crescendo, vitupérait les tonitruantes « sorties » du romantisme d'Eglise, « de l'Opéra pour curés », disait-il - car ce catholique strict et même dévot détestait les prêtres, et par-dessus tout le clergé français : « Ces cochons qui ont léché le terrière de la République, et qui se plaignent maintenant parce qu'ils ont de la merte sur la langue ! » Avec lui, la foule des grandes messes ne s'écoulait, les plus brillants cortèges nuptiaux ne se déroulaient que sur de lents et austères arias. Il était circonspect dans ses registrations, économe de ses sonorités, professait qu' « on ne joue pas de l'orgue pour faire du contrepoint une marmelade ». On devait bien convenir que sitôt installé à la tribune de sa cathédrale, cet ours des Basses-Vosges devenait un modèle de sobriété, de délicatesse, et pour tout dire de musicalité.

Pierre avait bientôt pris trois leçons par semaine, et de plus en plus longues. Il faisait le trajet par le train omnibus du matin ou avec le vieux vélo d'un domestique. Après les cinq louis de Mme Tarare, l'organiste n'avait plus voulu de cachets. Comme sa femme, ménagère solide et paisible, s'était avisée que le garçon repartait souvent pour le collège le ventre creux, à midi passé, il avait même le plus souvent son assiette à la table de famille. On n'y parlait que le dialecte, à cause de la mère de M. Claingel, une très vieille campagnarde de l'Alsace Tortue, qui ne comprenait rien d'autre, bien qu'elle habitât la France depuis plus de vingt ans. A l'issue du déjeuner, il restait volontiers seul au piano, fignolant ses devoirs, déchiffrant les Suites et les Inventions de Bach. Puis, il rejoignait à la cathédrale M. Claingel pour s'initier respectueusement aux jeux de l'orgue, aux cinq claviers, au pédalier, aux pédales d'accouplement. L'Alsacien ne tolérait à son élève que de brèves tentatives sur l'instrument sacré. En revanche, il l'avait gratifié à brûle-pourpoint de trois ou quatre mémorables démonstrations d'algèbre, parce qu'il n'admettait pas qu'un musicien fût ignare en mathématiques. Le bonhomme possédait peut-être une méthode personnelle, un talent particulier de la comparaison pédagogique. Dans tous les cas, Pierre, en le voyant aligner les lettres et les signes sur une vieille planche qui servait de tableau noir, s'était senti humilié d'avoir si longtemps buté devant ces simples évidences, et il avait rouvert ses livres dans sa soupente.

Le contrepoint offrait beaucoup d'agrément. Il faisait sa substance du moindre bout d'idée, vous permettait de porter ces cinq notes insignifiantes aux dimensions d'un vrai morceau. Cette solution aux fameux problèmes du développement, cette rallonge jetée sur les vides soudains de l'imagination troublait d'ailleurs Pierre par sa facilité même : « Est-ce que ce n'est pas l'art de faire de la musique avec rien ? » Art intransigeant, en tout cas, à en juger par les irrégularités

innombrables et monstrueuses que châtiait, dans les exercices du néophyte, le crayon coléreux de M. Claingel : « Un croisement de voix dans du contrepoint double ! Qu'est-ce que j'ai fait au Seigneur Tieu pour voir des choses pareilles ?... Quelle idée de vouloir apprendre la musique à un Parisien ! Tu devrais écrire tes cochonneries sur du papier de soie. Au moins, tu pourrais te torcher le terrière avec ! C'est tout ce qu'elles méritent. » L'organiste froissait et déchirait les feuillets coupables avec la même animosité que naguère M. Tarare, s'assouvissant sur le concerto de Schumann. Puis, le magister et le disciple se réconciliaient devant une page de Bach.

L'automne s'écoulait, les coups de crayon de M. Claingel s'espaçaient. Vers le début de décembre, après avoir entendu en grognant de manière plutôt encourageante une fugue de cinq pages, il proféra :

- C'est convenable. Je ne dis pas que tu connais le contrepoint. Mais tu en sais au moins aussi long que ton Wagner.

« Alors, j'aurai mis cinq mois pour l'apprendre, et Wagner six », se dit Pierre tout joyeux.

- A présent je peux espérer que si tu apprends l'orgue, ce ne sera pas pour jouer des saloperies. Donc, aujourd'hui, à la cathédrale, je te donnerai ta première vraie leçon.

Deux jours avant Noël, on appela Pierre au parloir du collège. Mme Tarare était là, le visage plus dolent, la voix plus plaintive que jamais. Pierre la dépassait maintenant d'une demi-tête. Elle eut d'abord une crise de larmes qui apitoya son fils.

- Papa t'a laissée venir ?

- Oui... Mon pauvre petit, j'ai de mauvaises nouvelles à te donner de ton père. Il a eu une crise d'angine de poitrine l'autre semaine. On lui a trouvé une lésion. C'est grave. Il m'a demandé d'aller te chercher pour les vacances du Jour de l'An. J'ai bien compris : il ne voudrait pas mourir subitement sans t'avoir revu. Mon Dieu ! Mon Dieu ! dire que nous pouvons peut-être le perdre d'un instant à l'autre... Il t'aime beaucoup plus que tu ne crois, tu sais. Il est prêt à te pardonner toutes tes sottises.

On doit dire que Pierre éprouva peu d'émotion, et qu'une de ses premières pensées fut même : « Chic, à Paris, je pourrai entendre des concerts! »

Il partit le lendemain avec sa mère. Le revoir du père et du fils fut dépourvu de tout pathétique. Ils s'embrassèrent sans chaleur et n'échangèrent pas vingt mots dans leur premier dialogue. La maladie n'avait guère marqué jusqu'ici l'aspect extérieur du chapelier. Il était toujours aussi corpulent, à peine un peu plus gris de moustache et de cheveux. Mais il se mouvait plus lentement, avec une économie nouvelle, précautionneuse, des gestes. On lisait sur son visage une inquiétude permanente, une sorte d'introversion qui n'était point faite pour égayer une physionomie très maussade de son naturel. Il ménageait manifestement sa voix, si prompte naguère aux grands éclats.

Pierre subissait avec un vif malaise l'atmosphère de la maison. Aucune tendresse, aucun repentir ne le remuaient. Mais il n'avait jamais vu de mort. Il pensait que le trépas soudain de son père serait un phénomène affreux, un drame intolérable. Ce bonhomme grognon, absorbé, parcourant d'un oeil atone son journal, il se le représentait s'effondrant brusquement et lourdement sur le plancher, livide peut-être, ou bien tout violacé. Plusieurs fois par jour, en le voyant se redresser, s'interrompre au milieu d'une phrase ou d'un geste, attentif à sa respiration ou à quelque sourde douleur, Pierre redoutait une crise brutale de suffocation, il restait suspendu au souffle du cardiaque. Il lui semblait bien que les chevilles du malade étaient plus épaisses qu'autrefois, enflées : « C'est l'oedème, un des symptômes des maladies de coeur à leur dernière période. Il est très touché. » Pierre avait lui-même consulté en secret l'encyclopédie médicale de la bibliothèque,

à une époque où de violentes palpitations nocturnes l'effrayaient, et rapporté de ses lectures les plus épouvantables tableaux cliniques de l'hypertrophie du coeur, de l'insuffisance mitrale et des ruptures d'anévrisme.

Le soir de Noël, Mme Tarare le prit à part :

- Ton père ne t'en parlera pas, mais moi je peux bien te le dire : il serait tellement heureux si tu passais ton bachot ! C'est la seule joie qu'il pourrait avoir encore. Si tu voulais, je suis sûre que tu réussirais. Le Directeur de ce collège nous a écrit des choses tellement élogieuses sur toi !

- Je ne dis pas non, fit Pierre négligemment. Je vais réfléchir. Peux-tu me donner vingt francs pour mes vacances ?

Tous les concerts chômaient pendant la trêve des confiseurs. Mais Pierre put entendre en matinée Pelléas à l'Opéra-Comique. C'était la première fois qu'il entrait dans un théâtre. Il se reprocha comme un enfantillage peu digne d'un artiste l'intérêt qu'il prenait à l'histoire de la petite princesse blonde et sauvage. La partie vocale, d'ailleurs, le déconcerta, mais l'orchestre le ravit, surtout dans les interludes. Pendant tout le dernier tableau il n'entendit plus que les instruments. Il s'imaginait la stupeur, l'horreur de M. Claingel devant ces fines et mouvantes harmonies. Il se rappelait les récits de M. Rosenfeld sur les premières batailles des pelléastres et anti-pelléastres. Il eût aimé que des insulteurs se dressassent, pour pouvoir lui-même déclarer très haut son parti. Mais dix années s'étaient écoulées depuis les âges héroïques. Le publie clairsemé s'ennuyait avec décence ou applaudissait pacifiquement.

La veille du départ de Pierre, le chapelier qui avait passé une mauvaise nuit, pleine d'angoisses, fit asseoir le garçon à côté de lui :

- Alors es-tu tout de même décidé à travailler un peu ?

La voix était bourrue, mais Pierre y devinait une ardente et naïve requête. Il se sentait enclin pour la première fois à une sorte d'indulgence apitoyée, à laquelle sa victoire n'était pas étrangère. Car il avait gagné sa partie contre ce vieil homme triste et traqué par la mort. Il savait que personne ne le séparerait plus jamais de la musique. C'était entre elle et lui que la prochaine bataille, loyalement, se livrerait. Et *l'Allegro fugato* qu'il venait de commencer à Soissons s'annonçait fameux, avec un « sujet » qui troublerait peut-être la digestion de M. Claingel, mais que l'auteur avait noté dans un grand frisson d'enthousiasme. Avec de telles assurances, on pouvait condescendre à sacrifier six mois pour que le père n'eût pas sur son lit de mort cette figure malheureuse et humiliée, si son coeur venait à se casser bientôt.

- Je me présenterai au bac en juillet.

- Tu te présenteras ? Mais comment te débrouilleras-tu en maths ?

- Oh ! ce ne sont pas les maths qui me font le plus peur. Je crois que j'ai pigé. C'est moins difficile que le contrepoint.

La face de M. Tarare, aux bouffissures malsaines, s'éclairait déjà d'une espèce de bonheur.

* * *

Pendant ces deux premiers trimestres de 1912, que le chapelier avait payés d'avance à M. Favereau, avec tous les suppléments imaginables pour les leçons particulières et la nourriture, Pierre, élève d'un collège-bagne, fut certainement l'apprenti bachelier le plus libre de France. Il assistait aux cours qui lui paraissaient plaisants ou profitables, pouvait potasser toute la nuit à la chandelle, dans sa soupente. M. Favereau protégeait cette indépendance. Il n'était pas sans savoir que M. Claingel, l'illustre et redoutable organiste, répétait dans Soissons à qui voulait l'entendre que les dons de son élève, Pierre Tarare, tenaient du miracle, que de mémoire de contrapunctiste,

on n’avait jamais vu un marmouset de tout juste seize ans deviner ainsi l'art suprême, devancer son maître. Une nature sans précédent chez ces sacrés anarchistes de Français, et que, par un bienheureux hasard la « discipline germanique » trempait pour une glorieuse destinée. Sans compter que le petit bougre apprenait l'orgue plus vite que d'autres l'accordéon. M. Favereau, en parlant de ce bizarre rhétoricien, disait volontiers : « Notre prodige ».

M. Claingel, pourvu sur les conseils de Pierre d'un chèque appréciable, qu'il avait du reste renvoyé aussitôt avec indignation, s'était chargé de pousser le futur Bach en algèbre et en géométrie, et de régulariser un peu l'étrange allemand qu'il s'était acquis avec les traités musicaux, quelques bribes de livrets wagnériens, et les jurons de son maître en fugues.

La musique conservait des droits mineurs. Pierre s'exerçait un peu à l’orgue, aussi séduisant pour l'interprète que décevant pour l'auditeur. Deux ou trois fois, à la nuit tombée, il se trouva seul dans la cathédrale. Il lui venait tout à coup une furieuse envie de faire tonner quelque chose de très rythmé, une mazurka de Chopin, en outrant sans respect le rubato, une valse de son improvisation, très creusée, très tourbillonnante, qu'il esquissait déjà pianissimo ; quelques gestes, et l'ouragan à trois temps bondirait, faisant tanguer la grande nef sombre. Mais les désastreux scandales qui avaient jalonné sa carrière l'incitaient à la prudence.

De même, chez M. Claingel, au piano, c'était toujours après s'être assuré du départ de son mentor, et une oreille aux aguets, qu'il effleurait le clavier des chers arpèges qui n'avaient cessé de murmurer en lui, qu'il suscitait les subtiles dissonances, pour déployer ensuite toutes leurs notes, comme un éventail chatoyant : « Faudra-t-il que je me cache toute ma vie, que je m'enferme dans des caves, dans des tunnels, pour me jouer ma musique ? » pensait-il en souriant, très fier du reste de pouvoir envisager un tel destin. Mais non, quelle idée ! Ces harmonies qui l'enchantaient devaient courir le vaste monde, le monde sauvagement et candidement ignoré par M. Claingel : « Debussy, par exemple, est allé bien plus loin que moi. » Hem ! Ce n'était pas si sûr. Il tâchait de se remémorer les plus délicates singularités de Pelléas : « Pas de doute, mon truc est plus culotté. » La musique était une conquérante infatigable. Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Schumann et Chopin, Wagner, et maintenant Debussy : à chaque homme, une marche nouvelle du temple, une fenêtre ouverte sur un horizon inconnu, des sons que personne n'avait jamais entendus. Or, Debussy avait cinquante ans et Pierre seize. Pourquoi la musique s'arrêterait-elle avec Debussy ? La musique de demain t'appartient déjà, Pierrot.

Du reste, il s'étonnait lui-même de ses tâtonnantes étapes, en reconstituant sur le piano ses compositions de l'époque du dortoir. Quelles couillonades ! Oui, mais suffisantes, rien qu'avec ces quintes augmentées - tout de même jolies ces quintes, trop wagnériennes sans doute – pour faire tomber d'apoplexie M. Claingel. Chut ! voilà son pas un peu inégal dans la cour. Rouvrons Bach, tiens, les petites *Suites Françaises,* pour les mioches, et cependant si fermes, si achevées dans leur simplicité. Admirable et réjouissant Bach. Pourquoi ne l'avait-il pas nommé tout à l'heure parmi les grands découvreurs de la musique ? A vrai dire, Bach était à lui seul tout un univers musical, se suffisant à soi-même. Peut-être la fin d'un cycle. Il semblait bien ne pas appartenir au cycle nouveau, celui qui s'était ouvert avec Haydn, encore que chacun des inventeurs de ce cycle se fût souvent retourné vers le vieux Cantor. Ce qui expliquerait que les contempteurs du présent, comme Claingel, ceux qui n'avaient point admis ou point perçu l'évolution harmonique, s'enfermassent dans Bach et y trouvassent leurs délices indéfiniment ; qu'au contraire, les curieux de l'inouï, tel le dénommé Souchon, l'ignorassent. On pouvait peut-être considérer Bach comme une base, une fondation inébranlable, sur laquelle les autres avaient élevé leur édifice. Et puis, qu'il fût du cycle ou non, Bach avait été un musicien splendide, un de ceux qui étaient remplis de chants. Mais ramener toute la musique au contrepoint, ça, jamais. Bach lui-même... Et

pourquoi, au XXe siècle, après Wagner, après Debussy, apprendre séparément le contrepoint et l'harmonie ? C'était idiot.

Plusieurs fois déjà depuis l'automne, Pierre avait vu dans la maison et à la table de son magister une grosse fille que l'on nommait Marthe. Il avait appris distraitement que cette demoiselle était une nièce de M. Claingel, mais Allemande du Wurtemberg, par son père, un M. Schwarzmuller, qu'elle avait perdu ses parents encore enfant, et que les Claingel la considéraient comme leur fille adoptive. Ils l'avaient fait venir en France depuis quelques mois. Elle était plus ou moins « Fraulein » de trois enfants chez un commandant d'artillerie, à Paris, et venait passer ses dimanches de liberté chez son oncle. Engoncée de noir, le visage rond et maussade, le chignon d'un blond indifférent, elle était presque aussi parfaitement hors du sexe, pour Pierre, que la brave matrone Claingel. Il s'était simplement dit qu'elle avait le nez plutôt camus, l'oeil sournois, alboche - il ne lui manquait en somme que des lunettes pour ressembler aux Berthas, dans les dessins de Charles Huard - qu'elle paraissait bougrement s'ennuyer dans la vie, et que pour une espèce d'institutrice, elle parlait un bien drôle de français.

Aux vacances de Pâques 1912, plusieurs phénomènes considérables se produisirent. Marthe avait dû décevoir les intentions linguistiques que le commandant formait pour sa progéniture. Elle était venue habiter chez son oncle en attendant mieux. Il faisait beau. Elle était descendue de sa chambre avec une blouse claire très échancrée sur la gorge et dans le dos, laissant les bras presque entièrement nus, une lingerie de mode germanique sans doute. Elle arrosait les massifs du jardin, elle se penchait fort en avant pour remplir son petit arrosoir, et Pierre se mit à rôder autour du bassin, pris d'un intérêt ardent et hypocrite pour le contenu soudain mieux que deviné de ce corsage nouveau. Il s'avisa du même coup que Marthe nattait maintenant ses cheveux en haute couronne, dans un style étranger, médiéval peut-être, ou wagnérien, que l'on pouvait dire encore princier, en tout cas troublant.

Pierre devait prendre ses repas chez M. Claingel, pendant deux semaines où le collège allait sommeiller. Le lendemain, il découvrit que Marthe tournait les yeux vers lui avec une insistance évidente. Peut-être était-elle simplement curieuse, avec une indéchiffrable ironie, des moeurs et de la physionomie d'un petit jeune homme français. Cependant, il se pouvait aussi que ce fût une touche. Pierre était chaste depuis quelque temps. Mais le soir, dans sa soupente, il ne fut nullement question de « s'en offrir une », malgré son excitation. L'hypothèse d'une touche avec cette demoiselle Marthe renversait toutes ses notions, tous ses rêves et désirs. L'amour et ses actes extraordinaires étaient liés pour lui, depuis Irène, à une adolescence du même âge que le sien, à un profil pur et brun. Que penser de cette Marthe insolite, avec son âge, vingt et un ans peut-être (elle en avait dix-neuf), son nez irrégulier, ses yeux alboches, gris bleuâtre ? Mais tandis qu'il se le demandait, il en pensait tout ce qu'on pense des filles quand on a seize ans et quatre mois et qu'on est vierge.

... Plus de doute, c'était une touche. Ou alors cette demoiselle Schwarzmuller se payait sa trombine avec une malice qui ne semblait guère lui appartenir. Elle entra dans le bureau pendant que Pierre se jouait son *Allegro Fugato,* vraiment trop capricieux pour être soumis à M. Claingel. Il prit sur sa timidité de jouer encore une vingtaine de mesures.

- Cette composition est à vous ?

Il répondit d'un signe très modeste. La conversation s'engageait difficilement.

- Il dit mon oncle, vous êtes de dons très grands. Je ne puis très bien juger. Ici, vous faites tous les deux, une, comment dit-on ? très sévère musique.

- Ça dépend. Pas toujours

Il se mit à esquisser gaiement la Grande Valse du *Rosenkavalier*, qu'il avait lue dans un supplément musical des « Annales », et ne détestait pas.

- Ach ! Strauss !

- Richard, nicht Johann.

Il ébaucha un autre thème de valse, celui qui le tentait à l'orgue, s'interrompit :

- Chut ! Si l'oncle entendait...

Marthe mit avec lui le doigt sur les lèvres, avec un air de mystère ravi :

- Oui ! Oui ! Chut !

Ils éclatèrent du même rire. Cette petite complicité les rapprochait. L'émouvant corsage était très proche lui aussi, les bras nus diablement appétissants, les yeux d'alboche devenaient fort tendres.

Après tout, il avait maintenant une vraie voix d'homme pour parler aux filles, un vrai faux-col et un joli complet gris, dû aux générosités multipliées de M. Tarare. Ils se promenèrent tous deux dans le jardin en attendant le dîner.

- Je ne m'intéresse pas seulement à la musique et à mon examen.

- Et votre autre intérêt, on peut savoir ?

- Oh ! c'est très difficile à dire.

Le lendemain soir, M. Claingel voulait faire entendre à son élève une nouvelle variation de son cru. Marthe s'invita.

- Est-ce que tu deviens musicienne ? Ça ne serait pas trop tôt.

Pierre et la jeune fille étaient restés assis dans le bas de la nef, pour mieux juger de l'effet. M. Claingel, là-haut, s'attardait, attaquait un nouveau morceau au clavier de récit. Il appelait cela faire sa prière. Pierre se tournait souvent vers Marthe. Leurs regards se rencontraient... Ils ne se quittaient plus... Si théorique que fût son expérience des filles, Pierre n'avait pas de peine à comprendre que les yeux de cette jeune Allemande étaient énamourés. Sortilège de la musique ? Il n'existait aucun sortilège pour Pierre, qui savait quels boutons M. Claingel avait pressés, et que ces sons séraphiques ne représentaient qu'un canon des plus banals. Il ignorait le ragoût d'un érotisme des lieux saints. Il n'y avait pas de lieux saints pour lui, il n'avait jamais cru au Petit Jésus, au Barbu Eternel, et ne songeait même pas, du reste, qu'il devait au moins cet avantage à son père. Mais l'éloquence des yeux, dans la pénombre, suffisait bien pour que son coeur battît la charge. Il se pencha vers Marthe aussitôt offerte, la serra assez gauchement contre lui, et ils s'embrassèrent à pleine bouche.

Le lendemain, Pierre savait que M. Claingel s'absenterait pour tout l'après-midi. Mme Claingel était peu dangereuse. Quant à la vieille mère, elle ne quittait guère sa chambre que pour les repas ou les offices. Le garçon trépignait depuis neuf heures du matin, scandaleusement distrait pendant sa leçon de mathématiques. Pas moyen d'aborder Marthe seule, de lui souffler un mot, alors que tout était à entreprendre. Il n'avait même pas, dans l'église, effleuré sa blouse, à peine sa jupe. A table, durant le déjeuner, en face d'elle, il ne se possédait plus. Elle était resplendissante, lumineuse, ses yeux étaient le chant le plus exaltant, sa noble couronne de cheveux brillait de féeriques reflets. Il n'en pouvait plus d'admirer ses bras, de voir se soulever sa poitrine. Et tout ce qui demeurait caché encore, pour des minutes, pour une heure interminable !

Sitôt M. Claingel parti, il dressa son plan. Marthe devait avoir aussi le sien. De la fenêtre du bureau, il la vit bientôt dans le jardin, tournant vers lui un sourire qui annonçait toutes les félicités, il voyait sa croupe bouger, se balancer doucement sous la jupe.

Ils se rejoignirent dans le corridor. Il l'étreignit dans un grand mouvement qu'il pensait être celui de la plus virile véhémence. Elle murmurait : « Mein Liebling ! » Il l'embrassa, trop furtivement. Il voulait recommencer aussitôt, ses mains fiévreuses autour de la taille.

- Non, pas là !

On entendait Mme Claingel manipuler des assiettes, des plats dans sa cuisine. Il était vraiment trop périlleux et par trop scandaleux de muer en boudoir le bureau de l'organiste, de toutes façons bien peu propice à un tel usage. Mais Marthe dit ces mots de feu :

- Viens avec, dans ma chambre, tu veux ?

Il se sentit électrisé, saisi dans un tourbillon. Le mystère allait s'accomplir. Il se jetait dans l'abîme avec autant de frénésie que de peur. Ils gravirent l'escalier à pas de loup, en s'embrassant à chaque marche. La clef tournée, debout, près du vieux petit lit paysan, après un instant de paralysie atroce devant le passionnant et adorable visage, il osa bravement porter les deux mains aux seins. Il pensa une seconde qu'il s’évanouissait. Puis tout fut aussitôt prodigieux, plus étrange et plus affolant que tout rêve, l'admirable jaillissement des seins nus, de leurs pointes, l'attaque sous le grand jupon festonné, dans la glissade du pantalon - dont il n'était pas responsable - une fraîcheur et une chaleur également ensorcelantes, la culbute sous ses mains et ses yeux de ce splendide poids de chair, l'éblouissement des blanches cuisses, la magnifique générosité des fesses, le ventre, son épaisse lisière dorée. Oh ! dieux ! que de trésors ! O ma merveilleuse, ma sublime reine ! Elle lui enjoignit : « Mets ta queue hors » avec une précision fort inattendue de langage : « Tu as déjà avec une femme fait ? - Oui. » Vanité irrésistible et sûrement bien inutile : « Quand une fois ta sperme vient, tu sors! » Mais pour sortir, diable, il fallait que ce fût entré. Elle s'activait elle-même déjà, avec deux doigts en haut de la touffe, de l'autre main guidait le myste. Tous ces mots, tous ces gestes étaient des piments incroyables. Ah ! ça entrait, dans le glissant, l’étroit et le tendre. « Sors pour chouir ! » Elle le déplanta vivement, recevant sur les doigts et les cuisses toute la décharge. Il eut un bref vertige dans le noir. Il revit Marthe. Elle s'était éteinte. Pourtant ses yeux brillaient plus fort encore, mais durs, d'acier, redevenus allemands tout à coup. Elle se frottait âprement le sexe contre lui encore rigide ; un vaste ventre, qui semblait un ballon mou, montait, redescendait entre les deux gros gigots blancs. Son nez réellement camus sifflait, elle geignait et tapait le lit de son postère, comme pour expulser d'elle quelque chose de difficile, de volumineux, d'assez peu ragoûtant ; un lourd fumet de sueur se répandait. Elle serra contre elle avec violence son vainqueur contracté, puis toute cette chair retomba, blanchâtre, dégonflée, digérante.

Après tout, ce plumet jaune, défrisé, humide, entre les jambons, était un peu ridicule. Un sein, avec ses bizarres veines bleues, c'était tout de même bien important, laiteux, une mamelle aussi, un pis. La chevelure dépeignée se hérissait de mèches filasse, les joues plus rouges paraissaient graissées ; le menton pointu sécrétait également un lubrifiant fâcheux.

- Mein Schatz... C'est vrai que tu avais déjà fait ?

- Non, ça n'est pas vrai. C'est la première fois.

- C'était pien pon ?

- Tu parles !

Il fallait se rajuster, redescendre. Une fois seul, Pierre se maltraita avec une espèce de désespoir : « Je suis un fumier, un sagouin. J'ai séduit la nièce de M. Claingel, sa fille adoptive. Je l'ai souillée sous son toit. » Il n'éprouvait plus que répulsion pour ce délire lubrique. Cependant, le soir même, le très mince public du collège en vacances, les éternels détenus, le Libanais, Gégène l'arsouille, et même le Vénézuélien, le sinistre petit Texoga, entendirent le récit le plus puissamment cochon qui eût jusque-là émoustillé leurs oreilles, et dont l'accent d'historicité tranchait sans

conteste avec les fabliaux fatigués de leur répertoire. On a oublié de dire que depuis la conquête de sa liberté, Pierre avait regagné dans l'établissement tout son prestige.

Et dès le lendemain - que de singularités ! - Marthe souriante, prometteuse, était redevenue objet de concupiscence, la robe de printemps cachait de nouveau un corps presque inconnu. Ils se donnaient un rendez-vous en forêt : « On prendra le même train, mais on se rejoindra devant la maison verte, à trois cents mètres de la gare. » Sous les arbres, l'amour furtif se poivrait, fête libertine du sexe étrangement cru parmi tant de lingeries. Puis Marthe, rejointe une nuit, à travers tous les périls, très tard, entièrement nue sur le drap, s'éteignait encore, blafarde et fade pour toujours. Mais l'envie de le lui faire plus longtemps, de regarder en le lui faisant, de confondre les deux geintes rallumerait autour d'elle des étincelles crépitantes, si agaçantes qu'eussent été, dans les jours de gris et de mou, ses chatteries, sa sentimentalité abondante, ou si épaisses ses paisibles obscénités. De telles bizarreries ne pouvaient avoir avec l'amour que de très misérables ressemblances. Pourtant, quand Marthe, à la mi-mai, regagna Paris, il y eut de part et d'autre des étreintes, des larmes, des promesses sincères, et Pierre, durant trois jours, se sentit comme coupé en deux.

* * *

Au bachot, pour lequel il avait malgré tout assez pioché pendant quatre mois, Pierre se tira tout juste du latin qu'il savait si bien avant le collège Favereau, plus honorablement des mathématiques. Le sujet de français proposait le parallèle le plus désespérant entre deux pages de Michelet et de l'abbé Delille sur l'Oiseau. Collé pour collé (« Et après tout, tant pis, je m'en tamponne, de leur diplôme »), Pierre déclara sans ambages que les deux textes lui paraissaient aussi insipides, faux et conventionnels l'un que l'autre, et qu'il n'apercevait aucune trace de l'art, de la force d'expression qu'on l'invitait à découvrir dans Michelet. Il avoua ne connaître aucun écrivain qui eût parlé des oiseaux comme Wagner dans les *Murmures de la Forêt*. Et en avant ! au fil de la plume, il tirait des portées, citait dix mesures : « Je sais vaguement que Michelet a été un historien illustre, qui a écrit aussi sur la nature des livres que je n'ai pas envie de lire. Je préférerais être interrogé sur les sonates de Beethoven ou les cantates de Bach, qui sont probablement des oeuvres d'art supérieures à la prose de Michelet. Je ne sais pas du tout qui est l'abbé Delille. Mais il me semble que mon professeur d'harmonie, pour un compositeur de la même espèce que ce poète, aurait dit que c'était un fameux pompier. Je suis un jeune musicien, depuis l'âge de sept ans j'essaie d'apprendre la musique, et j'y ai eu bien de la peine. J'ai appris à écrire des fugues plutôt que des dissertations françaises. Cependant, j'aimerais lire, je comprends qu'il n'est pas indispensable qu'un musicien soit un ignare. Mais les livres n'ont jamais été nombreux dans les endroits où j'ai vécu jusqu'ici, et quand j'avais un peu d'argent, c'était pour acheter des traités de musique. » Comme il lui restait beaucoup de temps, il se mit à parler des livres et des pièces qu'il avait tout de même lus, et qu'il aimait : *Macbeth* et *Don Quichotte,* deux ou trois comédies de Molière, celles de Beaumarchais, *Le Crime et le Châtiment, Le Père Goriot,* Baudelaire et Mallarmé, qui avaient été les seuls écrivains français à savoir reconnaître la bonne musique de la mauvaise, une petite anthologie des romantiques allemands dénichée chez M. Claingel, et encore *Poil de Carotte* de Jules Renard, qui lui plaisait fort. Quand on ramassa les copies, il avait couvert quinze pages, que les autres candidats considéraient avec stupéfaction. Un jeune professeur, qui venait de subir deux cents chétives apologies de Michelet, cota 35 sur 40 cette fantaisie, malgré quelques fautes d'orthographe.

A l'oral, l'examinateur d'allemand, natif de Molsheim, sursauta de joie lorsque, après quelques phrases dans un langage plus ou moins schillérien, ce petit Parisien lui dit avec le plus gras accent bas-rhinois : « Ich ret' aou é bisselé elsaessich Ditch... »[2] Ces petits triomphes compensèrent d'affreux séchages en histoire, en géographie et en chimie, matières pour lesquelles aucun truchement musical ne s'était révélé.

M. Tarare avait déjà trouvé un baume à ses maux et tristesses en confiant depuis six mois à tout son univers les tracas des pères dont les fils préparent « les grands examens », où si souvent ce sont les plus brillants sujets qui échouent. Il connut en juillet une des semaines les plus glorieuses de sa vie : « Vous savez, mon cadet vient de passer la première partie de son bachot. Ah ! il m'a donné du mal, au moment de l'âge ingrat. Mais heureusement, j'ai été ferme. Quand les garçons en valent la peine, il le faut, même quand ça vous fait mal de sévir. Enfin, maintenant, me voilà tranquille, il a doublé le cap. Il va préparer ses maths élems à Saint-Louis, c'est le meilleur lycée pour cette classe. Ensuite, je le pousse du côté de Pipo, plutôt que des Mines. Je sais bien que maintenant, avec les pétroles, ceux des Mines se font de jolies situations. Mais Pipo, c'est le titre qui ouvre les grandes portes. Et au point de vue scientifique, il n'y a pas de comparaison, voyons! »

L'ère du collège Favereau était close. Sur le quai de la gare, M. Claingel, lugubre depuis plusieurs jours, fit une crise contrastée de sanglots et de fureur

- Et tu t'en vas ! Tu t'en vas chez ces Parisiens, pour oublier tout ce que je t'ai appris, pour me traiter de vieille bête !

- Monsieur Claingel, comment vous imaginez-vous que je pourrais jamais oublier...

- Tais-toi, petit cochon ! je sais bien ce que je dis.

- Mais Paris n'est pas loin, je reviendrai vous voir. J'aurai encore si souvent besoin de vous !

- Tais-toi, sale petit Welsche ! Tu ne reviendras jamais me montrer ta musique. Tu aurais bien trop peur que je te foute mon pied au cul ! Et cependant, tu seras un grand musicien ! Voilà le train. Embrasse-moi. Fous le camp.

Pierre avait aussi les larmes aux yeux.

M. Tarare, rue de Richelieu, semblait réellement moins cardiaque. Il parla tout de suite avec rondeur d'un cadeau pour le demi bachelier, un voyage...

- Je te remercie, Papa. Mais rachète-moi simplement les partitions que tu m'as déchirées, et, s'il te plaît, fais remonter le piano dans le salon.

M. Tarare pouvait difficilement refuser. Mais il s'assombrit et se voûta aussitôt. Le malheureux piano, qui de la resserre avait déchu jusqu'à la cave, les feutres rongés, les cordes rouillées par l'humidité, l'ivoire décollé, n'était plus qu'un cadavre, et Pierre referma aussitôt le clavier comme un cercueil.

---

[2] Je parle aussi un peu le dialecte alsacien.

IV

Pierre aurait préféré retourner à Condorcet, mais puisque M. Tarare y tenait tant, il entrerait à Saint-Louis. Après deux mois de villégiature et de piano dans les salons des pensions de famille, le choix d'un lycée importait beaucoup moins que les programmes de la Société des Concerts, de Lamoureux et de Colonne. La boulimie de musique l'emportait sur l'instinct créateur.

Selon son nouveau statut de demi bachelier, Pierre disposait de trente francs d'argent de poche par mois. Cela représentait une infinité de « poulaillers » aux concerts dominicaux, puisque, honnêtement, il avait décidé de s'en tenir à un concert par semaine, un festin après l'immense jeûne de province. Mais le mois d'octobre n'était pas terminé qu'il avait eu déjà besoin d'un louis supplémentaire, « pour acheter quelques bouquins de physique un peu plus complets que ceux du programme ». La bourse de M. Tarare était large ouverte pour une aussi belle soif de science.

Pierre avait fondu de bonheur en réentendant un orchestre après deux ans et demi d'exil et de récitals dans la cathédrale. C'était, fort traditionnellement, l'ouverture de *Freischütz,* dont il n'avait pas oublié une note, pas un détail d'instrumentation. Ah ! les chers cors, la charmante musique... Si vivement et habilement peinte ! Oui, il écrirait pour le piano, peut-être même pour l'orgue, mais il lui faudrait d'abord triturer, mêler ces couleurs merveilleuses : « Ce n'est pas un badigeon qu'on applique sur la musique, une fanfreluche qu'on lui ajuste. Il y a des idées harmoniques indissolublement liées aux timbres qui leur donneront toute leur vie. »

Comme un voyageur en chambre, qui a longtemps trompé ses désirs dans les relations, les guides, les albums, et débarque un jour à Sorrente ou à Rio, Pierre était enfin devant maints chefs-d'oeuvre connus par ouï-dire, la *Neuvième,* la *Faust-Symphonie, Don Juan, Othello,* qui souvent ne ressemblaient que de fort loin à leurs descriptions par les manuels ou les critiques. Les concerts lui offraient aussi force symphonies, ouvertures ou poèmes nouveaux, dont il apprenait l'existence en même temps que celle de leurs auteurs, Gabriel Dupont, le nouvel astre de l'art français selon les critiques, Pierre de Bréville, Guy Ropartz, Max d'Ollone, Georges Hüe, Hillemacher, Paul Ladmirault, Henri Busser, Lili Boulanger, André Caplet... Il abordait avec respect et curiosité les ouvrages de ces défricheurs, qui représentaient sans doute le dernier état de la musique. Mais quand ils ne calquaient pas sur Wagner la démarche de leurs discours et jusqu'à leurs moindres combinaisons sonores, c'était à Debussy qu'ils se référaient. Il semblait tout à coup que la musique ne pût plus se mouvoir que dans l'une ou l'autre de ces colorations, discernables dès la cinquième mesure, et toujours obtenues par l'imitation de quelques-uns des tics les plus voyants des maîtres : « Ah ! zut pour la clarinette basse dans le lugubre, pour les séquences tétralogiques, zut pour les appogiatures « évanescentes »... Encore la harpe qui s'égoutte ! C'était joli la première fois. Maintenant, c'est la barbe ! »

Paris n'a jamais compté plus de trois mille mélomanes militants, qui se retrouvent à la porte de tous les concerts de quelque qualité. Pour ne point se lier, il faut qu'ils soient résolus à un solipsisme assez farouche. Pierre était très sociable, et un après-midi de novembre, en redescendant de la troisième galerie des Concerts Pasdeloup, il engagea volontiers, avec un long jeune homme affable et éveillé, une conversation que nourrissaient sans peine le programme et le talent de Weingartner, qui dirigeait ce jour-là du Schumann et une somptueuse symphonie, très rarement exécutée, de Bruckner. A la bouche du métro voisin, Pierre savait déjà que le long jeune homme

osseux, avec une pointe d'accent méridional, était violoncelliste, et avait lui-même décliné ses modestes titres : « Je m'appelle Tarare. - Et moi Coulomiès. » Ils se donnèrent rendez-vous pour le surlendemain soir, à la dernière galerie de l'Opéra, qui reprenait *L'Or du Rhin.*

Coulomiès avait vingt-trois ans et un prix de violoncelle, décerné par le Conservatoire de Bordeaux, sa ville natale. A l'heure des chopes de bière brune qui étanchent bien les pépies wagnériennes, il racontait philosophiquement ses tristesses.

- Je me suis cru compositeur, à votre âge. Je sais maintenant que je ne le deviendrai jamais ; ou bien je ferai de la musique de chef d'orchestre français, du pré-Chausson ou du post-Saint-Saëns, avec des petites plaisanteries modernes dans l'instrumentation. Ça ne vaut réellement pas la peine. Mais chef d'orchestre, ça, je pourrais l'être, je sens que j'ai ce métier-là dans les veines. Etre le monsieur par qui tout *Tristan* passe, qui recrée en somme *Tristan*, grâce à qui *Tristan* existera peut-être comme il n'a jamais existé... Mais il faudrait que je travaille encore, que je prenne d'autres titres, que je fréquente de grands chefs. C'est très joli de prétendre qu'on pourrait conduire aussi cent musiciens, qu'on serait plus respectueux de la pensée beethovénienne, qu'on mettrait mieux en relief ce dessin, qu'on prendrait l'allegretto dans un mouvement plus juste. Ça n'est pas pour ça qu'on vous passera le bâton ! Mon père est clerc de notaire depuis trente ans, il règle des successions d'un million, mais il touche deux cent vingt francs par mois. Il m'a payé quatre années d'études, jusqu'à mon prix. Je ne peux pas lui demander davantage. Il faut bien que je gagne ma vie. Mon diplôme n'est pas suffisant ici pour me permettre d'entrer dans un grand orchestre symphonique. Je gratte de mon violoncelle au Concert Rouge. C'est un peu mieux que de la brasserie, pas beaucoup plus. Je fabrique quelques arrangements, j'ai une ou deux petites leçons. Ça n'est pas très folichon, et ça peut s'éterniser. Mon père a quelques sous de côté, mais c'est mon héritage, « tu seras bien content de le trouver plus tard ». Comme si ça n'était pas maintenant que j'en ai le plus besoin ! Et mes oncles sont bureaucrates à la Préfecture, on retraités des douanes. Mon grand-père était déjà clerc de notaire. Tous payés par les autres, attendant dix ans une augmentation de douze francs par mois. Si seulement j'avais dans ma famille un type qui fabrique ou qui vende quelque chose, qui fasse de la galette par lui-même... Un père qui aurait une petite usine, de n'importe quoi, de tire-bouchons, de chevaux mécaniques, de pommes d'arrosoirs !

- Moi, dit Pierre, mon père vend des chapeaux, beaucoup de chapeaux, très beaux et très chers, il a un grand magasin, très bien achalandé. Mais ce n'est pas la chapellerie qui m'a aidé dans mes études... Je n'ai même plus de piano. Et si j'en louais un, en bazardant par exemple tous mes bouquins du bachot, je ne saurais même pas où le loger.

- Est-ce possible ? (Le visage de Coulomiès exprimait une vive compassion.) Il faut que vous veniez chez Vandremeule, je pourrais aussi bien dire chez nous, 10, rue des Volontaires, à l'angle de la rue Blomet. Vous y travaillerez à votre aise, et nous vous mettrons à contribution. Nous avons un piano, bien entendu, mais aucun de nous n'est vraiment pianiste. Rue des Volontaires, ce n'est guère un quartier de cénacles artistiques. Mais vous y rencontrerez quelques dingos bien curieux, par exemple notre ami Thouzin, employé à 150 francs par mois au Comptoir d'Escompte, et qui assiste à un concert ou à un opéra tous les soirs depuis vingt-cinq ans, et à quatre ou cinq concerts symphoniques à chaque fin de semaine, un homme qui est capable de s'envoyer la *Messe* de *Gran* en sortant de la *Neuvième* et de terminer sa journée avec Dukas. Vous ne pourrez plus faire connaissance avec le vieux petit toubib d'Ivry, celui qui a entendu la Tétralogie soixante fois, deux cent quarante soirées ! Nous sommes brouillés, Thouzin a failli le tuer, à propos du mouvement exact de la Bâtonnade des *Maîtres Chanteurs* ; il devenait d'ailleurs réellement fou. Mais vous verrez que nous aimons la musique d'un assez bel amour. Et si Sandy, notre

prince, n'est pas trop absorbé par les filles, par les dîners dans le monde et la métaphysique esthétique, vous entendrez même un violoniste assez extraordinaire.

Vandremeule, Flamand d'Hazebrouck, grand et creusé, à barbe noire, teint et profil castillans, gérait en second une succursale des librairies Flammarion. Il reçut Pierre avec une certaine solennité, très nouvelle pour le garçon, et qu'imitait, à côté de lui, un personnage également maigre et de taille élevée, et du même âge, trente-deux à trente-cinq ans, mais d'extérieur neutre, pourvu d'un binocle, Balp, qui plaçait des produits pharmaceutiques.

Pierre avait tout de suite glissé un regard vers le piano, un « crapaud » Gaveau très engageant. On escomptait la venue d'un quatrième intime, celui que l'on appelait Sandy, mais son inexactitude était, paraît-il, notoire, et sans l'attendre davantage, les trois échalas se mirent à exécuter, avec beaucoup de fidélité, un charmant trio de Haydn. Pierre devinait qu'un rituel donnait d'abord, dans ce lieu modeste, la parole à un grand maître. Vandremeule tenait la partie de violon, Balp celle d'alto. La sonorité de Coulomiès était magnifique. Il devait avoir quelque peine pour ne pas éclipser les deux amateurs.

Sandy arriva à la fin du trio. Celui-là, qui devait avoir un peu plus de vingt-cinq ans, était étranger, Roumain, comme Pierre l'apprit bientôt, très Italien d'aspect, celui des Italiens de l'espèce courte et grassouillette, qui n'est pas la moins expansive, très bleu de joues et de lèvre, bien que rasé de près. Il n'était pas tout à fait prince, mais apparenté réellement aux Cantacuzène et aux Ghyka. Il préparait, bien entendu, un doctorat en droit au Quartier Latin depuis un temps devenu immémorial au moins pour lui, publiait parfois un poème ou un bref essai dans une revue avancée, portait dix mille livres dans sa tête et les téléphones de toute la société parisienne dans son énorme carnet d'adresses, connaissait tous les musées et toutes les salles de concerts entre Lisbonne et Saint-Pétersbourg, rêvait beaucoup une application du Nombre d'Or à la musique d'après la tétractys pythagoricienne, mais défrichait aussi volontiers Engels et Karl Marx, et trouvait encore le temps d'être à ses heures, comme l'avait dit Coulomiès, un assez étonnant violoniste.

Un personnage l'accompagnait, beaucoup plus âgé que tous ces garçons, la quarantaine largement dépassée, et que Pierre avait déjà remarqué dans plusieurs poulaillers, pour ses yeux bleus, d'un fanatisme extravagant, tranchant sur une mise et une mine très banales de rond-de-cuir. C'était Thouzin, le mélomane aux sept mille concerts. Il manifestait une inquiétude assez douloureuse : il lui semblait que Lucienne Bréval, qu'il venait d'entendre dans *Alceste,* commençait à poitriner. Les autres accueillirent cette nouvelle avec des airs consternés et de graves commentaires. Car si Thouzin pouvait tout juste distinguer un ré d'un fa sur la portée de clé de sol, le jugement de ce pur aficionado, en matière d'interprétation, était d'une finesse infaillible. Son instinct, son immense mémoire lui permettaient de déceler les plus légères fautes de mesure, une de ses grandes préoccupations, du reste, le moindre retard dans l'attaque d'une trompette ou d'un cor.

Sandy, le Roumain, ne se sentait pas en forme suffisante pour prendre son violon. Vandremeule invita Pierre à s'emparer du piano. Le garçon éprouvait un peu de trac. Cinq paires d'oreilles critiques, probablement saturées, à en juger par la quantité des partitions réunies dans la pièce, étaient ouvertes derrière lui. Son premier auditoire. Il craignait d'avoir enflé, en pérorant avec Coulomiès, son mince bagage. Son *Allegro Fugato* lui apparaissait bien scolaire pour être soumis à de tels connaisseurs. Il l'attaqua pourtant. A la dernière note, il y eut des « meumm ! » favorables. Le Roumain avait un hochement de tête et des yeux ronds, appréciateurs. « Ma fugue n'a rien de croustilleux, mais elle est tout de même d'une écriture assez calée, pensa Pierre. Ils doivent se dire que je ne suis pas trop manche. » Il continua tout haut :

- Je vais vous jouer, si vous voulez bien, quelque chose d'un peu plus personnel. Enfin, c'est une façon de parler... Je m'excuse, ce sont des variations, une forme bien périmée. Des variations sur un thème de moi... Il m'a plu, mais je n'ai pas su où le fourrer. Je pensais que ce pourrait être le début d'une sonate. Mais je ne dois pas encore savoir m'y prendre, j'ai pataugé dans les développements, le second thème était, comment dire ? d'une nature trop étrangère au premier. Il doit exister des incompatibilités musicales. Alors, j'ai écrit ces douze variations...

Il entendit derrière lui : « Ffuitt ! Joli thème !... Du mordant... de l'imagination. Et puis, dites donc, ça a l'air d'un pianiste! » Les vingt-cinq minutes des variations lui parurent courtes.

- Et voilà !

Le visage faraud de Coulomiès disait clairement aux autres : « Eh bien, que pensez-vous de mon petit gars ? » Thouzin méditait, les prunelles exaltées. Le Roumain conférenciait déjà sur le sens, les tenants et aboutissants de l'oeuvre nouvelle, avec une voix aussi orientale qu'était latine sa figure, roulant très vite des mots que Pierre comprenait mal : « Syncrétisme... Polarisations tonales. Objectivation d'un subjectivisme harmonique dans les structures de l'humanisme musical. » « Hardiesse alliée à une belle vigueur », proférait sentencieusement Balp, qui brûlait d'abandonner la représentation des pilules et cachets pour la critique musicale, écrivait parfois dans *Le Ménestrel* des articules dont Sandy moquait la pâleur, et qui déguisait ses blessures et son horreur de sa propre médiocrité sous un air docte et fat dont il ne devait pas soupçonner la cuistrerie. (Balp avait encore l'infortune d'être, parmi ces célibataires, le seul marié à une femme sotte, rêche et vulgaire, qui n'existait pas pour les autres, mais terriblement pour lui.) Pierre, mis en train, enchanté d'avoir sous les mains un bon piano, et surtout pour entendre un motif qui lui était venu l'avant-veille en classe de physique, s'élança dans une improvisation pleine de fougue et de diamants, mais s'arrêta au bout de quelques minutes .

- Pardonnez-moi. Vous ne devez pas en pincer beaucoup pour les improvisations. Moi non plus. Les bonnes idées sur lesquelles on part se fatiguent vite, et tout compte fait, en chemin, on ne rencontre guère que des truismes... Je pense que la musique est une chose sérieuse.

Vandremeule lui saisit la main d'une façon très légèrement protectrice, qui s'accompagnait d'ailleurs d'un sourire excellent :

- Voilà une parole qui nous va au coeur à tous. Vous ne rencontrerez jamais ici de virtuoses ni de gens du monde.

Si Pierre avait davantage pratiqué Vandremeule, il aurait pu interpréter d'une manière d'ailleurs flatteuse pour lui la mine ravie de ce Flamand. Vandremeule, sorte de chef de rayon, pendant le jour, d'une marchandise plus noble que la quincaillerie ou la bonneterie, mais cependant marchandise, ambitionnait d'être dans sa seconde vie le centre, voire l'âme d'une chapelle musicale (il pensait plus volontiers : d'un groupe). Mais les talents réels d'interprétation de Coulomiès et de Sandy ne suffisaient pas pour constituer même un noyau. Il y fallait un créateur. C'est pourquoi l'apparition de ce jeune Tarare satisfaisait tellement l'hidalgo du Nord.

- Mais, reprit Pierre, c'est parce que la musique est une chose sérieuse que je voudrais, à la fin, l'apprendre sérieusement. Vous ririez si vous aviez seulement idée de tout ce que j'ignore.

- Nous ne ririons pas, répondit Vandremeule avec une pointe de pompe qui lui était familière. Je ne parle pas pour moi, qui ne suis guère qu'un méchant gratteur de boyaux. Mes amis Balp, Sandy et Coulomiès ont des dons brillants (c'était faux pour Balp, mais Vandremeule ménageait toujours la susceptibilité douloureuse de son premier compagnon). Cependant, nous ne sommes même pas des amateurs dans l'ordre de la création (il prononçait ces deux mots avec quelque volupté) et nous vous avons dès maintenant suffisamment entendu pour comprendre que vous, vous êtes un homme du métier, et qui possède déjà dans son métier une jolie force. Or, nous ne

sommes pas des romantiques, nous tenons qu'il n'y a pas de génie ni même de talent sans le métier. (Thouzin, analphabète mais devin, approuvait d'un menton énergique.) Ceci dit sans préjudice de toutes vos qualités propres, cette imagination, ce frémissement, cette élégance virile... Vous pouvez estimer notre louange à sa juste valeur ! nous avons entendu tout ce qu'on peut entendre. Et je vous garantis qu'il y a beaucoup de musiciens très huppés qui ne seraient jamais autorisés à franchir cette porte.

- Reynaldo Hahn ! blagua le Roumain, citant une des bêtes noires de Vandremeule, que lui-même saluait dans les salons des duchesses et applaudissait, en savourant cette trahison à l'évangile de la rue des Volontaires.

- Reynaldo Hahn et d'autres beaucoup plus considérables que cette tante des Tropiques, répliqua Vandremeule.

- Le Rachmaninov des concertos. Ah ! le salopard.

- Le Ravel des *Histoires Naturelles* proféra Thouzin, mélomane d'instinct mais privé de tout humour.

- Oui, mais il faudrait ouvrir à deux battants pour le Ravel de *Daphnis et Chloé.*

- Et alors, pour celui de *Ma Mère l'Oye,* on abattra le mur, cria joyeusement le Roumain.

- S'il vous plaît, réclama Vandremeule, priorité pour l'ordre du jour ! Il s'agit de notre jeune ami Tarare, dont vous connaissez les vicissitudes, et qui malgré ces vicissitudes a pu écrire ce que vous venez d'écouter. Nous lui offrons bien volontiers l'entière disposition de notre piano, à sa convenance. Je lui ferai faire demain une clef de l'appartement. Mais ce n'est pas tout. Evidemment, ce garçon qui n'a pas dix-sept ans a besoin, je ne dis pas d'un professeur, mais d'un maître, pour quelque temps au moins.

- Vous parlez ! dit le potache. Je sors des pattes d'un cher vieux maboul qui ne sait même pas que Debussy existe, qui m'aurait scalpé s'il avait entendu deux mesures de mes Variations. J'ai appris ce que je sais d'harmonie, c'est-à-dire à peu près rien, dans un bouquin allemand, en traduisant mot à mot avec un dictionnaire. Heureusement qu'en harmonie les mêmes termes reviennent souvent... J'en ai assez de tâtonner, de tourner des jours autour de trucs que le dernier élève du Conservatoire sait depuis sa première classe.

- Il ne peut pas être question de Conservatoire, trancha Vandremeule. Le garçon qui a écrit la variation en fa mineur n'a rien à faire dans une boutique où rôde encore l'odeur du père Théodore Dubois. Du reste, on ne vous admettrait pas, c'est trop tard, vous déclencheriez un scandale.

- Une baraque où les cours d'histoire de la musique sont facultatifs ! s'indigna Sandy. On peut être prix de Rome sans savoir qui était Guillaume de Machaut, qui est l'auteur du *Couronnement de Poppée*. Je connais un premier prix de piano qui n'a pas pu me citer un opéra de Weber ! Il faut envoyer ce garçon en Allemagne, chez Busoni. Celui-là sait tout.

- Oui ! Et tu obtiendras l'autorisation du père Tarare ! Et tu vas renoncer au poker pour payer à son fils le voyage, dix-huit mois de pension... Ce sont toujours tes mêmes chimères balkaniques !

- C'est toujours la même ignorance des Franzouses en géographie. Comme si la Roumanie appartenait aux Balkans ! D'ailleurs, je m'en fiche, je n'ai jamais eu que deux patries : la Calea Vietoriei et le boulevard Saint-Michel.

- Vous allez peut-être sursauter, dit Vandremeule en s'adressant à Pierre. Ne nous prenez pas pour des passéistes. Nous avons ici, par exemple, des oeuvres récentes d'un Hongrois, un nommé Bartok, que nous admirons, et qui dépassent tout en culot. Mais il n'y a en France qu'un seul enseignement qui puisse vous être profitable, qui soit digne de vous, sérieux, comme vous venez de le dire : c'est celui de la Schola.

Les notions éthiques que mêlaient à l'art les amis de la rue des Volontaires les conduisaient à reconnaître chez de ternes épigones de César Franck, personnages ennuyeux mais imbus d'une « haute » mission, une valeur musicale qu'ils déniaient aux génies légers. Ils étaient faits pour honorer la noblesse de Charles Tournemire et reléguer Rossini dans le cloaque où croupissaient indistinctement pour eux, à l'exception du Verdi de *Falstaff,* tous les musiciens italiens du XIXe siècle. Sandy, s'il avait le goût beaucoup plus libre, s'il se moquait des critères moraux, était à l'affût de toute espérance de paradoxe. Quant à Pierre, les petites histoires de la musique qu'il avait pu lire s'arrêtaient en fait à Bizet. Au delà, les auteurs de ces manuels distribuaient avec une méticuleuse équité leurs épithètes confites entre tous les contemporains. « Le charme convaincant de M. Xavier Leroux » allait de pair avec « les raffinements ingénieux de M. Maurice Ravel ». M. Vincent d'Indy avait droit à une page de fleurs tout comme M. Claude Debussy. Pierre ne connaissait pas une note de M. Vincent d'Indy. Mais il n'oubliait pas que les premiers sons d'orchestre qu'il eût entendus - un orchestre qui sentait d'ailleurs un peu beaucoup son organiste, avec ses doublements continus des parties - avaient été ceux de César Franck. La Schola était la maison de César Franck, et par-dessus le marché voisine du lycée Saint-Louis, ce qui limiterait tout de même les séchages de classes. Il s'inscrivit aussitôt au grand cours de composition, avec un superbe appétit de science.

* * *

Les locaux de la Schola Cantorum, rue Saint-Jacques, valaient pour la noirceur et la vétusté ceux du collège Favereau. Mais Pierre ne séparait plus de la pédagogie ces apparences carcérales. Vincent d'Indy, qui professait lui-même la composition, était un beau vieux monsieur en redingote grise d'autrefois, tout à fait noble, enfin une vraie tête de musicien, que l'on voyait très bien, photographiée sur la même page que celles de Liszt et de Wagner, qui l'avaient honoré de leur amitié.

Le premier jour, Pierre apprit de cet émouvant patriarche que la marche funèbre de l'*Eroïca* est construite en forme de *grand lied,* comprenant sept sections différentes, sur deux thèmes de trois périodes chacun. Au cours suivant, le maître tira ses exemples d'un de ses propres quatuors. Il démontra comment ce quatuor reposait tout entier sur un motif unique de quatre notes, utilisé de trois façons différentes, selon qu'il était lu de la dominante à la sensible, de la médiante à la dominante, ou, par mouvement contraire, de la médiante à la tonique. La première idée, au violoncelle, en mi majeur, sol la, do si, sol la do mi do si si, se subdivisait en trois éléments. Un *pont* rythmé en triolets la reliait au second thème, lui aussi de trois éléments, qui disparaissait peu à peu pour faire place au développement divisé en trois périodes. Mais l'élève, en écoutant l'exécution du quatuor après le cours, ne put s'interdire de penser que cet ouvrage si magistralement édifié était emmerdant à périr.

Pierre avait déjà rempli de notes tout un gros cahier qu'il relisait avec perplexité : « Beethoven a fixé définitivement avec *Léonore* n° 3 la forme en cinq sections de l'ouverture symphonique. Toute tentative ultérieure de condenser ces cinq sections en trois ou quatre, par exemple chez Weber, s'est révélée infructueuse. » Fichtre! Alors, on était fautif en aimant Weber, ses idées fraîches et chantantes, son ravissant orchestre. « Un pont mélodique peut, dans une ouverture, conduire sans modulation à la seconde idée. Mais c'est alors un pont d'ouverture, et non un pont de symphonie. » Bien chinois ! « Principes absolus pour toute composition : primo : les modulations doivent être obligatoirement orientées soit vers les quintes ascendantes soit vers les quintes

descendantes, c'est-à-dire vers un accroissement de clarté ou d'ombre, mais jamais dans deux directions contradictoires ; secundo : toute composition a besoin d'assises tonales, consistant en deux ou trois tonalités prépondérantes au cours des développements. » Dès lors, le jeune Pierre Tarare n'avait jamais écrit une page qui fût tolérable.

Ces inquiétudes le poursuivaient au concert. En somme, ses trois premiers professeurs auraient déjà résumé toutes les formes de l'immense musique : Souchon personnifiant les harmonistes absorbés dans leur amour de la couleur ; Claingel une race rigide de dessinateurs et d'architectes, déterminant avec le tire-ligne, le compas et le fil à plomb la place de la moindre note, la marche de la moindre phrase ; et Mlle Bressant - mais oui ! - la musique « qui n'a d'autre but que de plaire ».

Il reprenait pied chez ses nouveaux amis, auditeur ou exécutant, dans des séances de sonates et de quatuors, délectables d'intimité et de ferveur, surtout lorsque Sandy, qui savait ajouter une pointe tzigane à la lettre la plus respectueuse, avait consenti à revoir suffisamment l'ouvrage pour tenir le pupitre du premier violon. Mais ce Byzantin, qui affectionnait les déambulations et les cafés nocturnes après la musique, ne tardait pas à dérouter de nouveau l'apprenti. Sandy se plaisait, entre autres, à saisir les termes les plus familiers et les plus généraux, mélodie, contrepoint, harmonie, polyphonie, à les opposer, les brouiller ensemble, à en extraire la définition comme avec un presse-citron, jusqu'à ce qu'ils fussent vidés de tout sens, devenus interchangeables. Pierre acquérait toutefois à le suivre une agilité d'esprit dont il commençait à faire usage pour lui-même. En ouvrant de temps à autre ses bouquins de philosophie, il s'était plu à la gymnastique que lui imposaient certaines démonstrations, qui restaient fructueuses même quand elles aboutissaient à d'élémentaires évidences.

Il avait retrouvé Marthe, employée dans une agence de voyages, pour la perdre bientôt, avec la conviction d'avoir été plaqué comme un vieux cocu, la demoiselle n'ayant pas fait grand mystère des séductions beaucoup plus sérieuses qu'exerçait sur elle, outre toutes les assurances de « situation », un lieutenant des sapeurs-pompiers. Petite plaie vite cicatrisée : les métamorphoses de Marthe l'avaient laissée de plus en plus camuse, fadasse et filasse sur leurs derniers lits. Entre Saint-Louis, la Schola et le cénacle des Volontaires, Pierre menait d'ailleurs une vie suffisamment remplie pour être propice à la chasteté.

Rue Saint-Jacques, il avait ajouté au cours de composition quelques leçons d'instrumentation, riches de saveur et d'enseignements. Mais jusque dans ce domaine concret, que d'incertitudes ! On interdisait de doubler le basson par le cor anglais, qui devenait, assurait-on, trivial à ce contact, sans aucune utilité pour l'autre timbre. Pierre venait justement d'admirer avec Thouzin, la semaine précédente, quelle éloquente puissance Gustav Mahler communiquait, par ce moyen, à l'aigu du basson. Il n'arrivait pas à envier la sérénité du conférencier qui décrétait : « Nous vous indiquons ici la disposition de l'orchestre dans un ordre naturel, logique, qui est donc l'ordre nécessaire. D'autres dispositions, sans doute, sont possibles, que l'on peut essayer de temps à autre, par manière de jeu, mais ce ne seront jamais que des excentricités sonores, sans lendemain. » Sans aller jusqu'à traiter les timbres de colifichets parisiens, comme M. Claingel, le professeur ne dissimulait pas que toute cette matière était mineure, et rappelait l'exemple de Beethoven, empruntant tout bonnement l'orchestre de Mozart et de Haydn pour ses plus majestueuses constructions.

« Tout de même ! Encore Beethoven ! se disait Pierre, un peu effrayé de son impertinence. Je ne crois pas l'admirer cependant moins que ces messieurs. Mais est-ce une raison parce qu'il est à tant de titres admirable pour qu'on veuille ignorer ses lacunes, ou plutôt en tirer une doctrine ? Et si Beethoven avait tout simplement perdu, en devenant sourd, la sensibilité aux timbres ? Son

orchestre est pour ainsi dire celui de Haydn et de Mozart. Mais ce n'est pas qu'une affaire de matériel. Avec moins d'instruments encore que lui, Haydn et Mozart sonnent tellement mieux que le Beethoven de la maturité ! Et le Beethoven de la jeunesse sonnait mieux que celui de la *Messe en ré* et de la *Neuvième.* Le *Septuor* qu'il a écrit avant trente ans est d'une couleur épatante. Pourquoi le type ne nous en parle-t-il pas ? Parce que le *Septuor* n'a pas les dimensions de la *Neuvième* ? En voilà une raison ! Moi, je ne peux pas m'empêcher de trouver maintenant aux bois et aux cuivres de la *Neuvième* un certain primitivisme, comme dirait Sandy. Je ne voudrais surtout pas écrire des rentrées de cuivres qui sonneraient aussi gros. Je voudrais même d'abord qu'on m'apprît à éviter ça. On dirait, d'après ces messieurs, que tous les musiciens devraient se crever le tympan parce que Beethoven était devenu sourd ! »

Il poursuivait quelque temps plus tard ces réflexions devant Sandy et Coulemiès, devenus, de par leur âge, ses compagnons presque quotidiens. (Vandremeule et Balp s'isolaient davantage. Sandy bêchait beaucoup les idéologies humanitaires du Flamand et ses préoccupations politiques.)

- C'est très instructif, la Schola. On y rencontre des personnages très distingués, et des demoiselles dévotes qui se laissent paraît-il volontiers emmener dans les petits hôtels du Quartier. Mais enfin, ça me semble tout de même drôle qu'on y érige la Fantaisie en un genre particulier, avec toutes ses règles !... Et puis, ils ont décidé que personne n'avait dépassé et ne dépasserait Beethoven. Peut-être ont-ils raison, Beethoven, c'est quelqu'un, n'est-ce pas ? Mais ils ont décortiqué ses Symphonies, ils les ont examinées à la loupe, ils ont mesuré chaque phrase au décimètre, ils ont dressé d'après elles tout un code, et ils disent : « Voilà, c'est la loi définitive. » Là où ils ne reconnaissent pas les lignes et les matériaux de la *Cinquième* et de la *Neuvième,* c'est bien simple, pour eux, il n'y a pas de construction du tout. *La Mer* de Debussy, par exemple, n'est pas construite ! Pour juger une oeuvre, ils l'appliquent sur le fameux moule beethovénien. « Ah ! ah ! fâcheux. Ça ne coïncide pas. Cette modulation se permet de dépasser... Déplorable instabilité tonale. Comme on voit bien que Beethoven avait raison, en posant rigoureusement et tout de suite sa tonalité... » Et ils recalent Schumann et Brahms. Mon vieil organiste avait arrêté la musique à Bach. Ceux-là l'arrêtent à Beethoven, fixent à Beethoven la tradition. Il n'y a aucune raison pour que demain d'autres scholistes ne s'arrêtent pas à Debussy. Comment des hommes savants et considérés peuvent-ils être aussi bornés ? Et puis, ils parlent sans doute, de temps en temps, de la qualité d'un thème. Mais qu'est-ce que cela signifie pour eux ? Rien que l'aptitude de ce thème aux étirements, aux fragmentations, aux rajustages. Ils l’affirment, d'ailleurs : l'art tient dans la bonne mise en forme de certains éléments, beaucoup plus que dans la valeur de ces éléments. Et voilà Saint-Saëns très supérieur à Mozart. Bon Dieu ! moi aussi, je vois bien que certaines idées très excitantes ne sont pas utilisables, qu'elles ne prennent pas la mer ! C'est même un de mes grands tracas. Et je vois bien encore comment le métier aide à faire naviguer les idées. Mais tous ces constructeurs sur trois notes ne vous font-ils pas l'effet de constipés ? Ils dénient l'existence musicale aux symphonies de Schubert. Mais s'ils avaient comme Schubert une idée nouvelle toutes les dix mesures, éprouveraient-ils un tel besoin de malaxer et de retourner leur sol, la, do, si ? Et je suis bien de votre avis sur l'incongruité du charabia dont les hommes de lettres ont entortillé les symphonies de Beethoven. Mais n'est-ce pas un autre abus, aussi ridicule, que de placer toutes les beautés de la *Neuvième* dans ses assises tonales ? Je comprends qu'il doit être bien difficile de décrire la musique. Mais il me semble que Beethoven n'a pas seulement composé la *Neuvième* parce que les toniques de ré mineur, de si bémol et de fa forment un arpège harmonique... Ils finissent par être injustes et maladroits avec Beethoven lui-même. A force de souligner chez lui toutes les symétries, ils nous rappellent qu'elles sont un peu saoulantes, et d'un procédé somme

toutes assez lourd. La sève de la *Première Symphonie*, toute cette puissance encore comprimée qui fait craquer la forme du XVIIIe siècle, cela leur échappe, « parce qu'il n'y a pas de particularités de construction à y signaler », parce qu'il est entendu que le vrai Beethoven ne commence qu'avec l'*Héroïque.* Ils n'ont pas l'air de soupçonner que le génie de Beethoven est dans tout ce qu'il a écrit, que ses sonates, où il était plus libre, sont toujours en avance sur les symphonies, d'une bien autre richesse harmonique et rythmique. Ils négligent presque la *Septième* parce qu'elle est d'une structure relativement simple. Ils font de la complexité en soi un critérium, ce qui conduit à placer les *Noces de Figaro* tout au bas de l'échelle ! Je crois d'ailleurs que c'est leur avis. Ils tirent leurs gibus à Wagner, c'est la moindre des politesses, avec tout ce qu'ils lui empruntent dans leurs fabrications. Mais sur la révolution qu'a été le chromatisme de *Tristan,* ils sont plus que discrets. C'est qu'il faudrait reconnaître qu'on a pu tout de même écrire un chef-d'oeuvre dont les assises tonales ont été plutôt chahutées !

Sandy avait des sourires gourmands :

- Eh oui ! mon cher ami, toutes choses devraient être enseignées avec humilité. Vous êtes en train de le découvrir. Cela mérite bien qu'on s'ennuie un peu chez les franckistes. J'attendais certaines étincelles de votre contact avec ces honorables rétrogrades. Vous me comblez ! Vous nous faites la surprise d'être non seulement un vrai musicien, mais un musicien intelligent, qui a même l'air de pouvoir accéder aux idées générales. C'est un vrai miracle ! Car vos chers confrères sont bien inégalement dotés, en ce qui concerne l'encéphale. Pour nous en tenir aux plus grands, avec Mozart, Chopin, Bizet, et maintenant cet oisillon de Ravel, nous avons un joli échantillonnage de mentalités infantiles. Sitôt décollés de leur papier réglé, des cervelles de onze ans. Bégayant des rudiments de maîtresse de solfège, dès qu'ils tentent de s'expliquer sur leur art. Et Beethoven lui-même, la pensée beethovénienne ! Démocrate et déiste, le crâne d'un cocher jacobin, qui ne pouvait d'ailleurs vivre que dans les jupons des archiduchesses! Ce que les musiciens contemporains pardonnent le moins à Wagner, c'est sa culture, si mal digérée qu'elle soit. C'est une singularité inadmissible... Et voilà qui est encore plus extraordinaire : vous êtes compositeur, et pourtant il semble que vous aimiez la musique ! la musique d'autrui, je m'entends... C'est bien agréable. On peut au moins vous dire, à vous, qu'en effet les belles analyses des architectures tonales, les travaux au microscope sur les cellules thématiques ne sont pas forcément des jeux inutiles, mais qu'ils laissent toujours échapper l'essentiel, l'imperceptible inflexion de Mozart qui transforme un pont-neuf en un chant surnaturel... Mais je vous plains. L'avenir ne va pas vous être commode. Car vous ne le savez peut-être pas encore, mais la musique s'engage dans des temps difficiles. Des quantités de brutes ne s'en apercevront pas, et croiront toujours monter vers le progrès, avec leurs dissonances bon marché, et à coups de triangle. Vous, vous aurez conscience de votre situation, et ce ne sera pas un avantage, au contraire. On peut être ligoté irrémédiablement par sa lucidité.

Pierre devait sans doute aux propos du Roumain une assurance nouvelle. La timidité et le respect ne lui cachaient plus le ridicule de tant de musiques - certainement « cette musique que c'est pas la peine » dont parlait déjà Chabrier - les *Rondes d'hamadryades,* les *Choeurs des Ames de la Forêt,* les *Cortèges d'Eros* fricotés avec des rogatons de tout le monde et des pincées d'assaisonnements debussystes par de petits bibliothécaires pelés, à têtes de lapins binoclards, comptant sur leur prochain « poème symphonique » pour décrocher une légion d'honneur ou un strapontin de critique au Petit Parisien. Chacun aurait vite compris d'ailleurs que l'inspiration de ces « maîtres » en chemin pour l'Institut était celle des calendriers-réclame et des vieilles demoiselles aquarellistes, s'ils n'avaient usé d'un langage dont l'ordinaire des mortels possédait mal la clé. Il n'était plus

tolérable que le même mot sacré, Musique, servît pour Tristan, pour Don Juan, pour les *Variations Goldberg* et pour la pacotille des boutiquiers en pizzicati et en triolets, mariés à des professeuses de gammes aux nez pointus, aux mamelles effondrées, sentant le Czerny et le bouillon gras.

Le garçon s'étonnait de l'indigence, chez la plupart des contemporains, de l'invention rythmique, plus ou moins dissimulée sous les pâtes molles des adagios, mais flagrante dès que les mouvements s'accéléraient. Quoi ! pas moyen, parmi tant d' « artistes », d'échapper aux maigrelettes gymnastiques en trois temps, ou aux minables formules binaires qui muaient toute manifestation de légèreté et d'allégresse en un pouf-pouf, pouf-pouf de tortillard ! On eût dit que la musique, après avoir, pendant un siècle, fait danser splendidement la mer et les flammes, tous les lutins des légendes, toute l'Espagne, tous les peuples de la steppe, n'en pouvait plus. Pierre s'était ouvert de sa surprise aux messieurs de la Schola. Mais ces apôtres de la spiritualité tenaient le rythme pour un élément inférieur, suspect, matériel.

Il lui venait une confiance inconnue dans ses propres sentiments, jusque-là si souvent étouffés sous les dénégations, les affirmations, les démonstrations contradictoires et enchevêtrées d'autrui. Il révisait les majestueux interdits des Volontaires, qui précipitaient hors de la musique tant d'oeuvres, maints compositeurs en bloc : « Pourquoi se refuser des plaisirs charmants parce que d'autres, qui ne vous valent pas, sont capables de les goûter aussi ? Pourquoi ne pas reconnaître que *Le Printemps* de Gounod est une mélodie exquise, que les premières mesures du prélude de Faust sont admirables, d'une ampleur sombre qui ne doit rien à personne ; et qu'ils sont ravissants, ces ballets de Tchaïkovski, où les contrebasses marquent avec tant de persuasion les temps de la danse, pendant que les violons gambadent en plein lyrisme ? » Les échos des promenoirs et des revues musicales lui apprenaient d'ailleurs que de jeunes compositeurs extrêmement « avancés » proclamaient la réhabilitation de Gounod, mais pour grimacer de dégoût aux seuls noms de Wagner ou de Richard Strauss, comme devant une des platées de choux rouges dont se régalait M. Claingel, barbare candide. C'était à croire que deux sensations ne pouvaient plus cohabiter dans les cervelles et les estomacs rétrécis des hommes du nouveau siècle.

Il chassait les fantômes des bacchantes académiques - l'académisme au goût du jour, le pire - en replongeant dans ses chères et inépuisables sonates de Beethoven. (« L'adagio de l'Aurore, si ça ne l'est pas, ça, la mélodie qui naît de l'harmonie ! Et une harmonie si mobile, si souple, et pourtant si naturelle... ») Il n'osait pas encore confesser à ses amis des Volontaires ses faiblesses à l'endroit de Gounod, mais menait une campagne victorieuse en faveur de Mozart et de Schubert, presque entièrement oubliés des mélomanes depuis les premières batailles wagnériennes : « Schubert, un musicien mineur ? Mais écoutez-le ! C'est un type formidable. Il y a tout un Schubert tragique, puissant. C'est un moderne. Il avait semé Beethoven, il allait au-devant de Chopin. » Il déroulait le trésor des *Moments Musicaux*, il déployait la gigantesque *Wanderer-Phantasie* avec une sonorité et un style qui tiraient des gémissements à Sandy :

- Ah ! Pierre ! Pierre ! Quel dommage ! Si tu n'étais pas compositeur, quel pianiste tu ferais ! Tu mettrais dans ta poche tous les Ski et tous les Zoff !

En fait de composition, Pierre se limitait cet hiver-là à une série de petites pièces pour piano, qu'il esquissait le plus souvent le matin, au cours d'une classe de physique ou d'histoire naturelle, et dont chacune représentait une recherche de sonorités, de dessins rythmiques, de liaisons harmoniques. Il appelait cela les « Frühstücke ». Les amis de la rue des Volontaires s'émerveillaient de l'aisance avec laquelle ces brimborions légers mais robustes, et si savoureux, naissaient sous la main du lycéen. Coulomiès pianotait le « Frühstück » de la veille, qu'avait abandonné sur une table Pierre, obligé ce soir-là à une réunion familiale :

- Mais écoutez-moi cette modulation ! Et tout de suite après, celle-ci ! Ce que ça peut être joli, et cependant logique !

- Et neuf ! renchérissait Vandremeule. J'estime que nous faisons notre devoir en ne lui tournant pas la tête, en le traitant même un peu rondement, comme notre benjamin. Mais puisqu'il n'est pas là, je m'autorise à prononcer un mot : génie.

- Hé ! hé ! disait Sandy, pourtant spécialisé dans l'humeur critique. Il faut avouer ! Devant une telle cascade de trouvailles, c'est presque le mot propre. Mais je prophétise que nous ne sommes qu'au début de nos étonnements. Nous en reparlerons quand notre garçon tiendra ses structures à lui, sa forme d'ensemble, et que tous ces surprenants détails s'y inséreront. C'est vous dire du reste ce que j'attends de lui, puisque ni Ravel, ni Strauss, ni Florent Schmitt n'y sont parvenus, et Debussy à peine, épisodiquement, pourrait-on dire. Oui, mes exigences iront très loin avec lui. Mais quand on pense que le petit bonhomme qui écrit ça sur un genou, avec cette rouerie et ce naturel, vient d'avoir dix-sept ans ! Il a déjà devant lui, rien qu'en se laissant aller à ses dons, la carrière d'un Liszt, oui mon vieux Thouzin ! d'un Liszt aussi brillant et aussi fécond que le premier, et qui ne versera jamais dans les facilités à brandebourgs hongrois et les paraphrases hugolesques. Mais il ne s'en contentera pas, il a en lui des virtualités qui le pousseront, à mesure qu'il en prendra conscience. Il devra descendre très loin en lui-même pour commencer à se sentir satisfait. Et ce sera là son vrai génie, dont nous ignorons encore tout. J'espère cependant que nous saurons le reconnaître...

- Nom de foutre, s'écriait Coulomiès, si ce n'est pas moi qui dirige sa première symphonie, je défonce le violoncelle et j'entre croquemort chez Borniol !

- Si tu ne diriges pas celle-là, tu dirigeras les autres. En tout cas, le soir de la première audition de Pierrot, on casse la vitrine du chapelier, c'est juré!

Les cinq amis laissaient flotter leurs regards et leurs pensées, impatients et assurés de cet avenir, tous un peu fous, un peu envoûtés par leur belle manie, mais généreux, prêts à consacrer leurs vies a cette oeuvre qu'ils sentaient naître au milieu d'eux, à n'avoir pour eux d'autre ambition que son service, et persuadés que le hasard leur faisait là un don inespéré. Balp lui-même se détendait et se réchauffait, acceptant sa pharmacie, s'acceptant, s'oubliant dans l'amitié, l'admiration et les espoirs qui les réunissaient là.

Dans le courant de mars, tout le cénacle des Volontaires se transporta au Châtelet, métamorphosé en théâtre à la mode par le passage des Ballets Russes de Diaghilew, qui donnaient deux ou trois soirées de leur répertoire avant leur saison de printemps : « Tu vas enfin entendre le *Pétrouchka* de Stravinsky, jeune Tarare ! Ouvre tes oreilles, et prends-en de la graine. Ça, c'est orchestré ! » Pierre n'avait encore jamais vu de ballets. Il prit d'abord grand plaisir à l'éclatant spectacle, sur les musiques de Borodine et de Rimsky-Korsakoff qui, elles, s'étaient un peu décolorées, depuis le ravissement de leur découverte. Mais dès les premières mesures de *Pétrouchka*, la scène fut abolie pour lui. Il se claquait les cuisses, se mordait les poings, s'immobilisait soudain, tout déjeté, comme foudroyé. Il n'était plus auditeur, il devenait cette musique. Dans le même temps, un sentiment tout à fait inconnu le transperçait : le désespoir, la rage que ce *Pétrouchka* ne fût pas à lui, de lui. Jusqu'à la dernière note, cette torture ne connut pour ainsi dire point de rémission.

Les camarades se réjouissaient : « Spectacle épatant ! Ce que Karsavina peut avoir du chien, même dans ce rôle de la Poupée qui ne la sert pas ! » Pierre les dévisageait avec courroux, sans comprendre. Qui avait vu une poupée, des marionnettes ? Les fantoches coloriés du plateau

avaient-ils le moindre lien avec cette musique, pouvaient-ils prétendre à faire vivre la multitude bondissante que, toute seule, était cette musique ?

Sandy frayait à la bande le chemin des coulisses, en se précipitant, à droite et à gauche, sur des mains de grandes dames de tous les pays d'Europe - Sandy avait naturellement ses entrées aux Ballets Russes. Pierre fut plongé dans un brouhaha de syllabes roulantes, d'exclamations criées en français d'Orient-Express, une cohue de smokings, de chandails, de dos nus, de gringalettes barbouillées de rouge et de blanc, encore en costumes de scène, marchant en canard : c'étaient les danseuses. Il vit, adossé au mur, étreignant celui-ci, se dégageant de celle-là, un colosse ventru, joufflu, jeune, avec une moustache de banquier, hilare, et qui s'épongeait le cou entre deux accolades : « Diaghilev ». Un autre colosse, athlétique, dans un costume beige à gros poils, la tête la plus russe de toutes les Russies, blond, l'oeil bleu étincelant, rugissant avec un accent qui semblait une charge des calembours inintelligibles : c'était Chaliapine, le sublime Boris : « Et tiens, voilà Stravinsky, Igor Féodorovitch, le tout petit jeune homme. » Presque aussi petit que Maurice Ravel, tout menu, pour ainsi dire minuscule à côté des deux géants, des cheveux plats déjà rares, un museau de renard avec un lorgnon vif et méfiant, méticuleusement bien mis, prodigieusement sérieux et même sévère au milieu de cette foire. Diaghilev embrassa une belle dame germanique, d'une nudité splendide jusqu'au creux des reins, bruissante de diamants, puis, les deux bras ouverts, offrit son large plastron à Thouzin, qui jamais n'avait eu davantage l'air de surgir, hébété, avec son veston moisi, d'une armoire d'archives centenaires :

- Voilà notre cher Thouzin ! Comme il me plaît ! Cher Thouzin, j'ai envie de vous emmener avec nous ! Que pouvez-vous faire dans notre troupe ?

- Il tiendra vos comptes, parbleu ! cria Sandy. Ce ne sera pas trop tôt !

- Mais voilà qui est admirable ! Alors, quand venez-vous, cher Thouzin ?

- Quand il aura abjuré sa ferblanterie wagnérienne, proféra Stravinsky sans sourire.

- Alors, jamais ! bégaya fièrement Thouzin. De ses yeux fanatiques et vacillants il bravait à la ronde la foule, comme un héros tombé sans armes au sein d'une horde d'ennemis.

- Mon cher maître, fit Sandy en s'adressant au musicien, si vous permettez... Je vous présente un jeune compositeur de notre bande, Pierre Tarare. Vous entendrez parler de lui.

- Très honoré, dit Stravinsky. Il poursuivit aussitôt pour les autres : « Comment peut-on encore, en 1913, entendre Wagner pendant plus de dix minutes ? Le « Gesamintkunstwerk » n'a été qu'une idée de parvenu. Je donnerais maintenant toutes les vociférations tétralogiques pour l'air de la *Donna e mobile.* » La voix profonde de ce petit homme si redoutablement partial était celle d'une vraie basse russe. Avec une voix de fausset, de ténorino, Stravinsky n'aurait jamais été l'auteur de *Petrouchka. Il* n'y avait plus rien d'autre à apprendre dans ce lieu. Une volée de caillettes, conduites par un pédéraste effervescent, achevait l'envahissement du réduit. Sandy restait, il venait de se faire inviter à souper.

Dans la rue, le quatuor des amis s'étonna du mutisme et de la physionomie crispée de Pierre. Ils raffolaient du pittoresque et du tourbillonnement de *Petrouchka.* Mais de là à en recevoir le knock-out ! Tout considéré, ce n'était encore que la fantaisie très réussie d'un débutant, fameusement doué pour les timbres, certes.

- Quelle instrumentation, n'est-ce pas, Pierre ? Ça a un autre ragoût que les recettes du papa d'Indy !

- Si ce n'était que l'instrumentation ! grognait le garçon.

- Il ne faudrait peut-être pas, insinuait Vandremeule, t'exagérer la portée... Un homme qui déteste Wagner à ce point... Et c'est tout de même une musique qui parle argot.

Et si le langage noble est trop rétréci ? protestait Pierre. Si l'on s'aperçoit enfin qu'il y a des circonstances musicales où l'argot seul est juste ? Vous préféreriez un succédané, genre opérette bien écrite ?

- Mais nous aimons énormément *Petrouchka.* C'est la troisième fois que nous l'entendons.

Pierre commençait à pouvoir s'expliquer un peu, par bribes :

- Comprenez-moi. Ce type apporte sa solution à tant de problèmes !... Les passages, les transitions, fini, il s'en fout. Vous avez pigé ces virages sur place, on dirait sur n'importe quel accord ? On dirait... Parce que oh ! là là ! c'est drôlement ajusté ! Rien au hasard... C'est autrement solide et bâti que toutes leurs symphonies à ponts et à cycles. Il a enlevé toute la bourre des développements : voilà !... Je sens maintenant que j'attendais cette musique depuis des années... L'impressionnisme, c'était exquis, poétique. Mais ça finissait par effilocher des reflets. Les perspectives sonores n'existaient plus. Celui-là, il rend à la musique ses volumes. Ravel a commencé, mais il n'a pas le même coffre. Il ne fera jamais tout à fait le poids... Ce Russe haut comme trois pommes, c'est un grand mâle... Une musique qui épouse la vie... Oui, c'est bien ça.

Les bons mélomanes écoutaient, respectueux. Le gamin voyait d'autres choses qu'eux, utiles sans doute pour lui seul. Sandy leur avait prédit ces surprises. Le choc de *Petrouchka* en était une. Eux recevaient leurs chocs d'oeuvres plus grandioses, mais dont les créateurs n'avaient peut-être aucun besoin. Vaguement, ils se prenaient à craindre le jour où ils ne pourraient plus suivre le gosse habité du grand don, où ils s'effareraient, ne distingueraient plus rien, juste à l'instant où l'autre accoucherait de l'inouï, de l'immortelle trouvaille.

- Bon Dieu ! rugit Pierre tout rouge. Dire que depuis deux ans je vais de birbe en birbe ! que je me les casse à fabriquer du contrepoint à l'écrevisse ! que je m'emmerde à chipoter du César Franck, avec les empaillés de la Schola Cantorum !

Là, Vandremeule se jugeait en devoir d'intervenir :

- Tu sais très bien que tu n'as pas perdu ton temps, que tu ne dois rien regretter. Tu nous l'as dit, et c'est une des raisons de notre estime pour toi, de notre foi en toi : tu as la religion du métier. Tu viens d'admirer la sûreté de Stravinsky. Il a turbiné lui aussi, sous la coupe de Rimsky, qui était très pion, très scolastique dans sa chaire. Sandy pourra t'en parler mieux que moi. Ne va pas t'imaginer...

- Je ne m'imagine rien. Ce que tu dis est juste, bien sûr.

Il regagnait seul sa chambre de la rue de Richelieu, où sournoisement, irrésistiblement, les partitions s'insinuaient de nouveau parmi les dictionnaires et les cahiers de sciences. Il remâchait l’essentiel, qu'il n'avait ni osé ni pu dire tout haut : cette soudaine et vrillante jalousie. Il se sentait frustré par le triomphe du petit Russe de cette symphonie populaire, parisienne, qu'il avait souvent rêvée, sans savoir lui donner nom ni forme. Les souvenirs des limonaires de manèges, des trombones des cours, des vieux orgues de Barbarie doux et poussifs, voilà comment ils auraient pu se décanter, se lier, ce qu'ils auraient fait vivre : la mélancolie et la verdeur citadines propres à tous les grands faubourgs du monde.

Adèle,
Modèle
Des personnes en pla-cement...

Avec une clarinette, un basson et une flûte, ça aurait bien fait la pige à la « Jambe de bois » du Russkof.

Il était trop tard maintenant. A cause du paternel, de Souchon, de Claingelhofer, des copains, de lui-même : « Je me suis laissé mener comme un nourrisson. » Il s'accusait d'infidélité à sa vocation. Il aurait déjà dû, à son âge, être totalement soi, comme Mozart, comme Rossini, Schubert, Mendelssohn, Bizet et tant d'autres.

En tout cas, il ne pouvait être question d'imiter Stravinsky. Mieux eût valu renoncer à la musique.

Mais *Petrouchka* ne bouchait peut-être pas la route à toute la musique populaire. Les honorables messieurs de la Schola, sur ce point précis, méritaient d'être consultés. Ils se préoccupaient beaucoup du folklore français, leurs meilleures inspirations venaient de cette source. La *Symphonie Cévenole* du père d'Indy avait du jus et de l'allure. Le maître fournit volontiers sur son oeuvre les lumières que sollicitait le jeune Tarare : elle .était typiquement et strictement cyclique, le thème essentiel fournissait telle et telle cellule...

- Et *Petrouchka,* Maître ?

M. Vincent d'Indy connaissait *Petrouchka* (on eût d'ailleurs cherché longtemps les musiques qu'il ignorait). Oeuvre colorée, ingénieuse, où l'on ne percevait évidemment aucune « composition », et qui péchait par la déplorable brièveté thématique ordinaire aux Russes. L'auteur de la belle *Cévenole* ne voyait d'ailleurs pas le rapport de *Petrouchka* avec le folklore,

- Mais la « Jambe de bois », Maître ?

- Je ne comprends pas de quoi vous parlez, mon jeune ami.

Pour que la musique populaire eût droit d'asile à la Schola, il fallait qu'on eût cessé de la chanter depuis cent cinquante ans au moins.

L'expérience avait suffisamment duré : « A la gare, à la gare les crabes ! »

Il ne remettrait plus les pieds rue Saint-Jacques. « On fait seul sa musique à soi. Mais auparavant, on se prouve que si on fout en l'air leurs règles et leur grammaire, ce n'est pas parce qu'on les ignore ! »

Après quatre semaines de retraite dans un méthodique et austère labeur, Pierre apporta rue des Volontaires une sonate pour piano et violon, corsetée dans le plus rigoureux classicisme, avec thème générateur, « conduits », assises tonales aussi délimitées qu'une coupe géologique. Les sonates de Saint-Saëns étaient auprès de celle-ci des rapsodies de futuriste éthylique.

- Maintenant, expliqua-t-il, je les cambronnise. C'est de la musique à lire, en hauteur, en largeur, à rebrousse-notes. Il n'y a rien à écouter là-dedans.

Le Roumain prêta cependant son archet à l'audition du théorème. Coulomiès, après la dernière cadence, s'écria :

- Eh bien, malgré tout, ça n'est pas ennuyeux. Tu as beau vouloir chasser la musique, elle te colle aux doigts. Je ne te parle pas du métier, tu dépasses maintenant de trop loin notre petite compétence.

Mais Sandy ne dissimulait pas son inquiétude devant une telle faculté de métamorphose, qu'il qualifiait de « tendance protéenne », à quoi l'art contemporain lui paraissait de plus en plus, et dangereusement, incliné. A multiplier les recherches dans des sens si divers, ne risquait-on pas de se perdre ? Si surprenantes qu'eussent été les évolutions de Wagner, de Titien - parti de Bellini pour annoncer Rembrandt dans sa vieillesse - elles n'avaient jamais été contradictoires. En pliant l'art à des vouloirs trop intellectuels, on risquait de tarir sa sève, qui fait son développement naturel, comme celui d'un arbre... Peut-être Sandy n'essayait-il que d'amorcer un beau combat de langue. Mais Pierre restait blagueur :

- Quel jaspinage, à propos d'un banal exercice ! J'ai simplement voulu vous montrer que je commence à pouvoir faire ce que je veux, et par exemple de la musique sur mesures, pour le cas

où on dirait que je n'en suis pas capable. A présent, j'aime autant vous dire que j'en ai soupé de jouer avec un thème à cache-tampon, aux quatre coins ou au furet qui court. A présent, c'est ma musique que je veux faire. Alors, rendez-vous dans six ou huit mois... J'annonce demain à M. des Chapeaux qu'il n'a plus à compter sur moi pour son bac.

- Aïe donc ! Il va falloir préparer de la digitaline !

- Non. M. Tarare ménage ses coronaires. Leur état le préoccupe beaucoup plus que ma « situation ». Et puis, c'est sa faute. S'il n'avait pas eu cette marotte des maths, avec tout ce que Sandy m'a raconté sur Hegel et sur Bergson, j'aurais très bien pu passer le bachot de philo. Mais m'envoyer huit semaines de trigonométrie et de chimie organique, c'est trop, et je n'ai plus le temps. Je risquerais de claquer d'une symphonie rentrée !

Les amis s'étaient donné rendez-vous, la semaine suivante, au théâtre tout neuf des Champs-Elysées, où l'on allait créer le nouveau ballet de Stravinsky, *Le Sacre du Printemps.* Diaghilev leur avait envoyé des fauteuils d'orchestre : « Je préfère vous savoir en première ligne. La soirée risque d'être rude. »

Ce fut une bataille. Jamais on n'avait assisté à une telle pulvérisation de toute musique connue. A la sauvage étrangeté des sons produits par les instruments de l'apparence la plus familière, certains auditeurs étaient saisis d'une espèce d'épouvante, comme devant la matérialisation soudaine d'un cauchemar de Wells, une insurrection des machines, l'irruption d'une armée sidérale. La plupart des habitués élégants, qui avaient fait le triomphe des ballets russes du premier style, chatoyant et féerique, s'indignaient comme d'une escroquerie grossière, d'une atteinte à leur rang et leur goût. La barbarie systématique de la chorégraphie et des costumes mettait le comble à l'offense. Les partisans révolutionnaires, possédés par ce tam-tam scythe, avaient tout de suite brûlé de la fièvre des barricades. Personne n'ayant pu entendre le quart de l'ouvrage, toutes les conditions d'une superbe émeute étaient réunies. Les dames à diamants, soudain divisées dans leurs snobismes et leurs atavismes, se crêpaient le chignon comme des chiffonnières ivres. La jeunesse dévalait en escadrons les escaliers des galeries pour charger la réaction du parterre. On voyait les cercleux les plus distingués, le monocle voltigeant, le plastron béant sur des poitrines velues, brandir le poing, s'apostropher : « Monsieur, vous êtes un con ! - Monsieur, vous êtes un merdeux ! » Thouzin avait enlevé d'assaut une loge ennemie, renversant le diadème d'une douairière, culbutant deux petits crevés en habit. Ses amis respiraient avec félicité tous les fumets du carnage : les pugilats des premiers temps de *Pelléas* étaient surpassés. Quelle vie habitait la divine musique, puisque l'on s'éborgnait pour elle avec cette fureur ! Et cette fois, Stravinsky avait bien apporté tous les gages à leur appétit de grandeur.

La bagarre se prolongea dehors, chez Francis, sous les arbres de l'avenue Montaigne. Sandy, de ses petits bras gras, recomposait frénétiquement la géométrie, réinventait les furieuses pulsations de la symphonie inouïe. Sa gorge éraillée n'avait plus assez de mots ni de salive : « L'Orphisme nouveau ! Le réveil d'un génie chtonien ! » A bout de souffle, il lança pour conclure : « Le, XXe siècle a commencé ce soir ! » Puis, le « criticisme » de la vieille Byzance reprenant ses droits : « Parti de ce train, pourvu qu'il ne fiacre pas en route... »

Pierre, qui avait hurlé et applaudi de façon très convenable dans la salle, affectait maintenant un certain détachement, un petit sourire sifflotant au-dessus de sa cigarette.

- Alors, Pierrot ? Décidément, Stravinsky te porte au mutisme !

- Tout va très bien. C'est une très belle oeuvre. Le gars n'a pas pris la même direction que moi.

Les amis se regardaient, l'haleine un peu coupée par un tel égocentrisme. Cependant, Sandy clignait d'un oeil averti et dressait un index sibyllin.

V

Pierre avait assez exactement prévu la réaction du chapelier. Le gros homme, malgré un afflux de sang à la face, avait freiné aussitôt sa colère devenue périlleuse.

- Je m'en doutais bien, avait-il proféré sans gonfler sa voix assourdie. Tu as profité de ce que je n'ai plus la santé et la force... Tu ne feras jamais rien de bon. Tant pis pour toi. Quand tu crèveras de faim, tu sauras que c'est par ta faute. Je ne vais pas me rendre encore plus malade que je le suis pour un malotru de ton espèce. Mais je te rappelle qu'à quinze ans je gagnais déjà ma vie. Tu en auras dix-huit à la fin de l'année. Ce que je pourrais te donner encore, je l'enlèverais à ton frère, qui attend son quatrième enfant. Puisque tu as décidé de n'en faire qu'à ta tête, débrouille-toi tout seul. Ce que je te dis là, c'est probablement le dernier service que je puisse te rendre. Tu ne veux pas travailler au magasin, naturellement ? D'ailleurs, je te préviens que jusqu'à ton service militaire je ne te verserais pas un sou. Un employé de ton courage !... Donc, bonne chance, mon garçon. Mais à partir du mois prochain, si tu veux continuer à loger et manger ici, tu paieras une pension à ta mère. C'est moi qui l'encaisserai.

A cette nouvelle, la rue des Volontaires avait parlé de cotisation avec un ensemble très honnête. « A nous cinq, nous arriverons bien à te faire cinq louis par mois. Tu coucheras chez Vandremeule, sur le divan du salon, à la russe, comme les pauvres de Borodine ! » Mais Pierre refusait d'obérer des budgets déjà bancals - le pire était celui de Sandy qui recevait sa pension chaque trimestre, vivait quinze jours dans un faste indien, puis courait la thune interminablement. Il éprouvait surtout le désir très sérieux d'une solitude et d'un silence irréalisables dans le campement musical de ses amis, et avec leur curiosité bienveillante, mais qui devenait intempestive.

- Je ne demande que du travail.

Le travail avait été assez vite découvert : un lot d'opérettes d'avant-dernier ordre à réduire pour piano. L'éditeur offrait cent trente francs par mois et acceptait de prêter un Pleyel décent. Le gîte avait soulevé des problèmes. Les vieilles dames logeuses du VIIe et du XVe arrondissements rejetaient le visiteur dans l'escalier au mot de musique. Balp avait mis la main sur une veuve septuagénaire d'une surdité encourageante, mais il se révéla que les sons du piano étaient les seuls qu'elle perçût, avec une cruauté insupportable. Finalement, Pierre avait emménagé dans une assez grande chambre non meublée, à l'entresol, rue de la Croix-Nivert. Thouzin avait fourni un vieux sommier et un matelas. Vandremeule un fauteuil, Coulomiès quelques portraits de musiciens illustres.

... L'été s'était écoulé. Coulomiès venait d'entrer aux Concerts Lamoureux en qualité de timbalier, exécutant dont les profanes méconnaissent le rôle mais les initiés savent que c'est là une fonction qui conduit souvent au pupitre du chef. Déjà le brave Coulomiès, dominant toute l'estrade, s'affairant entre ses grands gobelets de cuivre, avec sa bonne balle de Méridional blond, sa

longue tignasse, l'oeil rond et radieux, semblait, face au chef d'orchestre, le maître Camille Chevillard, entraîner lui aussi les cent instruments vers les sommets symphoniques.

On ne voyait plus beaucoup Pierre au concert. Il venait prendre le café, le soir, une fois par semaine, rue des Volontaires.

- Alors, Piotr Victorovitch, ce ménage ?

- Ça gaze. Je commence à me défendre pour la cuisine. Je ne sors pas encore beaucoup de la côtelette et des oeufs. Mais j'aime mieux ça que la gargote de la mère Philibert.

- Et le boulot ?

- Ça mijote. C'est plus difficile qu'une sonate d'indyste... Je n'avance pas très vite, je dois employer trois jours par semaine aux opérettes. Dites donc, je voudrais bien organiser une douche dans ma cuisine. Vous voyez ça possible ?

Il éludait ainsi longtemps le questionnaire musical. Puis, quelquefois, à minuit, sur un mot technique de l'un ou de l'autre, sur quelques accords frappés au clavier, il livrait des confidences décousues :

- Le boulot ? Peuh ! je ne sais pas comment ça se décrit... Cet après-midi, je ne décollais pas d'une saloperie de sol majeur, que je ne sens pas du tout, qui ne veut rien dire... Il faut lutter sans cesse contre les basculages et les enfilades automatiques d'harmonies. La musique est pleine de notes qui ont l'air d'être sorties du bonhomme mécaniquement. On dirait d'ailleurs que c'est l'idéal du système qui a été fabriqué depuis... depuis Grégoire le Grand ! ... Il y a de ces accords qui ont une tendance à s'accrocher les uns aux autres comme des wagons ! Et c'est ce qu'on apprend chez les professeurs : à composer des trains ! Alors, il faut maintenant décrocher tout ça, sitôt qu'on sent que ces espèces de blocs fabriqués d'avance ne peuvent pas exprimer ce qu'on a à dire... J'aimerais ne plus écrire une note que je n'eusse voulue... oh ! pas seulement voulue avec la tête, mais... je ne sais pas comment dire ; avec tout ce que je suis. Il aurait fallu que je continue la philo, pour pouvoir vous expliquer ça. Mais tant pis, on ne peut pas tout faire dans la vie. Il vaut mieux que je ne m'explique pas, et que je tâche de réaliser.

- Et que réalises-tu ?

- Je mets en musique quelques poèmes allemands, de Hölderlin, d'Eichendorff, ceux que j'ai appris chez Claingel, et puis l'*Hymne à la Nuit* de Nietzsche : « Nacht ist es : nun reden lauter springenden Brunnen. Und auch meine Seele ist ein springender Brunnen... »

- Un Français qui met de l'allemand en musique ! s'écriait le Roumain. Tu veux déclencher une nouvelle guerre des Bouffons !

- Oh ! je n'ai aucune intention polémique je suis persuadé que l'on peut écrire d'aussi belles choses sur des vers français que sur des vers allemands. Mais j'aime beaucoup ces poèmes, je les ai connus à une époque où je n'avais pas grand'chose à lire ; ils se sont imprimés dans ma tête. Pour l'*Hymne à la Nuit,* cette prose est tellement musicale qu'il semble que l'on n'a plus qu'à souligner les accents... je travaille surtout à des trucs pour orchestre, assez considérables. Ça va être terriblement agité. La musique française tend de plus en plus à se mouvoir et à raffiner dans un espace restreint. Je crois que la mienne a besoin de marcher davantage... Ce doit être la Schola qui m'a dégoûté d'écrire des symphonies. J'aurais assez d'éléments pour en tartiner une demi-douzaine. Mais il faudrait que je me livre à des amplifications. Je ne me le pardonnerais plus, Stravinsky m'a appris l'ellipse. Alors, ce que je compose, ce sont des Etudes, deux *Etudes Symphoniques*. J'ai mis d'aplomb hier une longue phrase ascendante qui plaira bien à Thouzin. Je ne vois rien d'autre à vous dire. Au fond, il n'y a rien à dire. On sait ce qu'on veut faire. Et pourtant, ce qui sera fait ne ressemblera jamais absolument à ce qu'on voulait... Les analyses des oeu-

vres après coup sont une jolie blague ! Il faudrait que l'auteur pût les faire lui-même. Mais il serait obligé de penser à cela continuellement, en écrivant ! Quelle partie de trapèze volant !

Les amis, en se levant, lui demandèrent :

- Viens-tu chez Lamoureux dimanche ? Il y une nouvelle chose de Florent Schmitt, et Kreisler joue le Concerto de Brahms. Servi bien chaud, ça n'est pas négligeable.

- Non. Je n'ai pas envie d'entendre de la musique en ce moment. Les derniers concerts, ça n'était plus ça du tout. Je n'arrive plus à trouver le même intérêt à la musique des autres qu'à la mienne... Il me semble qu'à part *Tristan,* naturellement, et les *Maîtres,* j'aurais bien de la peine à réentendre un opéra de Wagner de bout en bout... Je sais que mes dissonances sont à faire tomber du haut mal tout l'Institut. Mais dans la plupart des premières auditions, les dissonances des autres me crispent, elles ont l'air tellement superflues... Je me jouais l'autre jour quelques préludes de Debussy. J'y découvre une quantité de chatteries, de fignolages, inutiles, eux aussi... Je deviens un bien mauvais mélomane. J'espère que ça me passera !

- Ce serait dommage, faisait Sandy. Tout va pour le mieux

* * *

Les amis du cénacle n'avaient plus vu Pierre depuis près d'un mois, et obéi scrupuleusement à la consigne de ne point frapper chez lui, quand il réapparut, vers le milieu de décembre, avec ses poèmes allemands pour mezzo et orchestre et ses deux *Etudes Symphoniques* ; les partitions et leurs réductions pour piano faisaient un assez fier paquet.

Bien que l'auteur-interprète fût dépourvu de tout moyen vocal, le lyrisme de ses mélodies, dont les audaces restaient liées aux plus beaux lieder germaniques, s'ouvrit aussitôt ces cinq coeurs mélomanes. Mais Pierre dut jouer et rejouer pendant plusieurs soirées ses Etudes, d'abord pour les rendre intelligibles, ensuite pour que les auditeurs se rassasiassent des beautés qu'ils avaient conquises. L'unanimité s'était faite, dans un hourvari de commentaires, sur la certitude d'un étonnant chef-d'oeuvre. Thouzin dévorait des yeux, comme un illettré tenant dans ses mains le poème dont la récitation vient de le bouleverser, ces pages surchargées de signes magnifiques, insupportablement muets pour lui. Il n'osait pas redemander encore à Pierre ou à Vandremeule le lent crescendo si émouvant de la seconde étude ; puis, toute vergogne dévorée, il tapotait lui-même les dramatiques accords de la main droite, avec de laborieuses pauses, pour identifier tant bien que mal les grappes de notes sur la portée.

Coulomiès promettait le concours, immédiat, pour chanter les mélodies, d'une Suissesse, élève du Conservatoire, qui devait savoir assez bien l'allemand : « On lui fera entrer tes lieder dans le gosier à coups de bâton s'il le faut. Mais l'orchestre, nom de foutre, l'orchestre pour entendre ça tout de suite ! » Le bon timbalier s'égratignait rageusement la peau du crâne : « Je pourrais bien parler à Chevillard. Mais jamais, jamais il n'osera diriger ça ! Il pigerait peut-être. Mais il levait les bras au ciel l'autre jour, quand je le conjurais de mettre *Le Sacre* à son programme. Alors, vous pensez !... D'ailleurs, les instrumentistes refuseraient en gueulant comme des veaux ! Non, rien à faire de ce côté. »

Mais Pierre riait :

- Sandy va bien nous tirer de là

En effet, Sandy annonça bientôt que Georges Enesco était curieux d'entendre le nouveau compositeur. Comme il habitait l'hôtel pour l'instant, il viendrait sans façon rue des Volontaires. « C'est un type d'une bonhomie merveilleuse. » Sandy était parvenu à mobiliser aussi Mme Hartmann-Walter, l'épouse d'un formidable maître de forges luxembourgeois, qui organisait chaque

hiver des concerts copurchics et même des récitals d'orgue dans son hôtel du boulevard Maillot, avait financé des sociétés de musique ancienne assez ennuyeuses, et se sentait disposée maintenant à préférer l'avant-garde.

Le soir dit, dans la seconde semaine de janvier, Pierre, arrivé le premier, blaguait Vandremeule :

- Pour une maison où jamais un virtuose ni une femme du monde ne devaient pénétrer !

Mais Vandremeule, en veston bordé et pantalon rayé, haussait les épaules, surtout soucieux de ce qu'il pouvait être convenable d'offrir à la femme d'un multimillionnaire après le dîner. Dans le doute, il avait préparé ruineusement punch froid, champagne, orangeade, whisky et thé. Il s'interrogea cependant un instant. Mais Enesco, voyons ! était bien plus qu'un virtuose, déjà un magnifique compositeur, un artiste complet.

Mme Hartmann-Walter arriva presque à l'heure. Elle amenait les deux Roumains, le jeune maître et Sandy, qui avaient dîné chez elle. Dans sa jaquette d'astrakan et sa robe entravée, elle était trop élégante - aux yeux du cénacle du moins - pour qu'il ne fût pas malséant de la trouver aussi vraiment trop maigre et pas mal fanée. Elle promena son regard sur le modeste mobilier, les rayons de musique en bois blanc, et dit à Enesco : « Comme c'est déjà émouvant, n'est-ce pas ? » Pierre appréciait qu'elle n'affectât pas une myopie clignotante, comme les dames demi-nues des loges, aux Ballets Russes. Elle fut tout de suite très affable, charmante, buvant d'un air d'attention ravie les quelques propos du maître de maison, qu'elle jugeait fort correct et point sot, pour un commis de librairie. Elle avait bien supposé du reste qu'elle ne tomberait pas chez des gens impossibles, puisqu'un homme du monde comme Sandy les fréquentait.

Enesco était fort sympathique, presque aussi mal ficelé que Thouzin, ses bras mal emmanchés pendaient, comme inutiles sans leur violon. Il avait les longs cheveux plats, les lèvres arrondies et le regard un peu absent de Schumann. Mais avec ce profil romantique, il bavardait très joyeusement, d'une voix très forte, dont l'accent, dans son pays, devait être sans doute campagnard.

Balp souffrait de sa jaquette, celle de son mariage, dans laquelle il avait cru séant de se saucissonner, et dont il éprouvait tout à coup la burlesque incongruité. Pierre, dès qu'il fut au piano, souffrit de la Suissesse, une grosse laitière brune à petite moustache, affublée d'une inadmissible robe de soie grenat, assez bonne lectrice, au timbre assez sensuel, mais musicienne comme une table de nuit. Prise de trac, elle meuglait encore plus platement que durant les trop courtes répétitions. A la dérobée, dans une glace, Pierre apercevait Enesco qui, par bonheur, lisait la version orchestrée, ébauchait de la main des contours mélodiques. Pierre n'avait aucun doute sur la qualité de sa musique, mais tolérait mal que par la faute d'une vachère elle ne pût prendre son vol, dont il avait si bien calculé la puissance. Il se débrouilla pour éliminer la demoiselle sans trop de grossièreté et interpréta seul l'*Hymne à la* Nuit. S'il n'avait pas de voix, du moins suggérait-il toutes les nuances.

Mme Hartmann-Walter donna le signal des applaudissements qui, n'étant pas dans les rites du cénacle, furent maigrelets. Pierre ne quitta pas son tabouret :

- Je m'excuse pour l'indignité du chanteur. Je m'excuse aussi de ne pouvoir vous fournir aucun schéma des deux pièces d'orchestre dont je vais essayer de vous donner une idée. Elles n'expriment aucun sentiment, aucun en tout cas que je puisse définir, elles ne racontent aucune histoire, aucun paysage... Si vous voulez bien, je commence. « Que le marqueur soit prêt ! »

Les amis réentendaient avec une joie qui ne se fatiguait point le prodigieux début de la première étude, qui s'ouvrait, ex abrupto, par un galop étrangement syncopé, un rythme aussi neuf et aussi âpre que ceux du Sacre, en ne leur devant rien. Le premier thème tournoyait, emprisonné entre les herses de hautaines et implacables septièmes, il se dressait comme un hippogriffe,

s'échappait, mais pour se heurter à un second thème dur et plein de menaces. Jusqu'au bout, cette oeuvre, qui avait les dimensions des dernières symphonies de Mozart, demeurerait dans le même caractère sombre et tourmenté, sans qu'apparût la moindre monotonie.

Vandremeule, déjà épanoui par son succès de gentleman, s'abandonnait à une jouissance sans pli. Durant les derniers mois, l'assurance grandissante, l'égotisme de Pierre, son guillotinage des chefs-d'oeuvre l'avaient offusqué dans ses cultes, ses images de la modestie pensive des grands artistes, comme ce cher Enesco si simple, à côté de lui (Enesco dans le cénacle, c'était tout de même un fameux soir !). Mais il existait une autre race de génies, conquérants, souverainement conscients de leur puissance, des devoirs du monde à leur endroit. Wagner avait été tel, et Vandremeule l'avait toujours défendu contre les censeurs. Et Debussy aujourd'hui, si dur disait-on, sous une enveloppe câline. Le petit était de leur étoffe. Même s'il devait être injuste et cruel, ses premiers fidèles seraient payés de tout par ce reflet de sa royauté qu'ils porteraient un peu, les uns et les autres. Quel sens de la grandeur tragique chez ce petit Parigot ! Qu'il jouait donc bien ! Il se surpassait. Ineffable soirée. Le punch glacé amuserait certainement, par son imprévu, cette exquise Mme Hartmann-Walter.

Balp souffrait beaucoup moins de sa jaquette. Il saluerait cette admirable musique par un article qui, cette fois, ne ferait plus rire Sandy : « Rythmes impérieux, qui vont prendre leur place auprès des plus illustres chevauchées de Wagner, de Liszt et de Chopin... Fougue magistralement disciplinée... Prestiges altiers ... Palette sonore... Non : sonorité d'une palette ... Ah ! cette sorte d'explosion du second thème ! »

Thouzin bravait un océan démonté, il gravissait, d'une foulée victorieuse, des cimes étincelantes, embouchait une trompette surhumaine, qui proclamait ses ordres aux multitudes infinies, prosternées dans une poussière d'or. Coulomiès se penchait indécemment sur la partition d'orchestre que tenait Enesco, crispait ses mains aux barreaux de sa chaise, la musique lui tétanisait les mollets : « Aïe donc ! Nom de sort ! la rentrée des trombones ! Allez, allez ! rinforzando. Sol, fa, sol les contrebasses ! Pianissimo. Pia-nis-si-mo ! Plus rien, plus rien... Houp là, en avant ! Tiens ! la petite trompette en ré ! Sacré Pedro ! Ah ! mon gars ! Ah ! mon petit fumier ! » Il avait les yeux pleins de larmes ravies.

Sandy pensait : « Chaque accord est illuminé par l'intérieur, comme phosphorescent. L'extraordinaire nouveauté de cette musique est d'abord dans son harmonie. D'ailleurs, c'est le cas de toute musique neuve. Il n'existe pas un « verticaliste » contemporain qui atteigne à cette subtilité et cette densité dans l'inouï. Et quand il y aura l'orchestre là-dessus ! Cet orchestre qu'il arrive à nous faire deviner... Mais cette musique devrait se dissoudre, s'éparpiller en une pluie de dissonances. Ou se figer comme presque toute la musique verticale. Pourtant, elle a une cohésion, une unicité, cette puissante mobilité... Qu'elle doit à cette structure rythmique ? Non, c'est trop restrictif... Qui tient à un dynamisme foncier, un élan originel, entretenu durant tout ce labeur patient. C'est cela, le souffle... Le voilà bien, le *Leitton* [3]... Pourquoi suis-je si paresseux ! Je ne serais pas incapable d'écrire de la musique, moi aussi. Mais je n'aurai jamais le souffle. Et je le sais. Et je ne sais pas ce que j'aime le mieux, de la musique, de la peinture, de la philosophie, de la poésie, ou de l'économie politique ! »

Enesco tournait les pages de la partition. C'était passionnant. Qu'avait donc pu souffrir déjà cet adolescent au visage lisse pour qu'une musique aussi farouche sortît de lui ? Une musique d'une telle ampleur, d'une telle virilité d'accent : on ne l'attendait plus des Français. C'étaient de

---

[3] Sandy fait allusion aux théories allemandes distinguant entre le *Leitton,* son conducteur d'énergie musicale (conception dynamique), et le *Grundton,* son fondamental tonal (conception statique).

jeunes Allemands qui auraient dû l'écrire, retrouver ce secret si germanique de l'accord de détente, suivant l'accord de tension. Mais jamais un Allemand d'aujourd'hui n'eût atteint à cette concision, ce refus du pathos, cette retenue dans l'émotion, réalisé cette orchestration sans un seul empâtement, dont les couleurs devaient être si vibrantes. Les bases tonales étaient pratiquement abolies. Cependant, nulle trace d'anarchie. A peine, ici et là, quelques notes d'une « cruauté » qui sentait un peu la bravade au bourgeois, combien pardonnable à cet âge. Certes, hardiesses surprenantes de l'écriture, et magistralement imposées à l'auditeur. Mais il était beaucoup plus surprenant encore que dans une musique à ce point complexe et agressive, on entendît battre une telle émotion, le coeur d'un poète ardent et profond. La seconde étude, également dramatique, mais dans une coloration assourdie, un mouvement plus grave, serait plus accessible à un auditoire de concert. Tant mieux, elle éclairerait et ferait « passer » la première, sans doute plus importante. Quel pianiste que ce gamin ! Enesco aurait aimé jouer avec lui ; ils s'entendraient bien. Bah ! rien de plus facile bientôt. Avant un an, avec le coup d'épaule qu'on allait lui donner, ce petit Tarare serait célèbre.

Mme Hartmann-Walter s'était composé sa physionomie la plus profonde : « C'est encore de la musique à entendre les pieds dans la moutarde. Il n'y aura donc pas un de ces jeunes génies qui nous fera quelque chose de neuf, bien sûr, mais d'agréable, je ne sais pas, moi, un nouveau *Lohengrin*... Du moins, si celui-là est aussi incapable que les autres d'écrire à la suite quatre notes qui chantent, il a de la vie. Et ça, il joue du piano ! Enesco a l'air d'être captivé au plus haut point... Est-ce que ça vaut tout de même que je donne une soirée ? Peut-être, mais alors du second rayon, en veston, tout à fait artistique, quelques critiques présentables, trois ou quatre jeunes ménages très dans le train, des Juifs propres, Misia, les petits Noailles, le petit Cocteau, le petit Morand... Il faudra inviter le libraire. Oh ! pourquoi pas ? Il est très décent... Je pourrais demander à ce gamin de nous jouer ensuite autre chose que ses productions, un peu de Chopin. Mais il doit détester Chopin, naturellement... Tout de même, quel pianiste ! Quels dons ! Il réussira sûrement. Il n'est pas mal, pour un musicien, même joli garçon dans son genre, grand, bien tourné, le profil assez racé, pas plus mal habillé que d'autres tellement snobs, et qui ont toujours des gilets qui bâillent... Il faut même qu'il possède une certaine branche, pour ne pas avoir l'air d'un cabot, avec cette nouvelle mode de moustache rasée. Car, bien entendu, un jeune homme aussi « avant-garde » doit raser les quatre poils qu'il a sous le nez... Pour faire cette musique sauvage, il doit avoir un tempérament ! J'espère qu'il ne couche pas avec cette horrible Suissesse. Comment peut-il me trouver ? Mais suis-je seulement encore une femme, pour un gosse de cet âge ? (Mme Hartmann-Walter se posait ces questions par principe, car elle était en général bonne épouse, moins par vertu que par tiédeur)... Oh ! sa seconde étude est beaucoup plus belle que la première. Oh ! cette belle phrase de la basse... Pourquoi l'interrompt-il déjà ?... Mais tout cela est noble. Oh ! c'est prenant. Je pourrais organiser une très grande soirée, très habillée. »

La Suissesse était assommée par ce torrent de notes, toutes pareilles. Elle aurait voulu se déchausser, ses pieds gonflaient dans ses souliers vernis ; elle avait envie d'aller aux cabinets. Elle craignait d'avoir abîmé son aigu pour plusieurs semaines à chanter ces airs impossibles. Elle frôlait volontiers depuis quelque temps Coulomiès, que l'illustre Chevillard protégeait. Maintenant, elle se sentait vaguement amoureuse de ce Pierre Tarare, aux jolies mains, à la jolie bouche, qui venait de la martyriser, de la traiter de génisse et de citrouille pendant quinze jours. Mais n'allait-il pas finir bientôt avec son abrutissante musique ?

La seconde étude s'achevait par le fameux crescendo, qui faisait trembler Thouzin, et la longue et lente phrase, mezzo-voce, des dernières mesures. Toute cette conclusion était assise dans

une tonalité subitement soutenue d'ut mineur, qui, après l'incessant chromatisme, répandait une lumière magnifiquement insolite, toujours grave, mais presque sereine.

Un beau silence de près d'une minute suivit le dernier accord. Pierre lui-même ne se retournait pas, le visage baissé le dos un peu las, les doigts écartés sur le rebord du clavier. Ce fut Mme Hartmann-Walter qui dit la première :

- C'est écrasant !

(« Tiens, pensa Sandy, elle n'est pas si bête... Son adjectif est presque tombé juste. Sans doute parce que ce n'est pas une vraie Parisienne. »)

Pour un Roumain, Enesco n'avait guère le don du laïus esthétique. Mais des yeux, du chef, de quelques mots, il exprimait très suffisamment son plaisir, et sans doute son émotion. Coulomiès flamboyait :

- Eh bien, monsieur Enesco, à quand la grande première audition, avec les cent exécutants ?

- Quatre-vingt-cinq, rectifiait Pierre, pas de doublages inutiles.

- Mais je ne sais pas, mes amis, dit Enesco. Je ne suis qu'un violoneux, un peu compositeur, chef d'orchestre par hasard, encore un débutant, somme toute. Il faut s'adresser à un patriarche. Il y en a un qui me semble tout désigné, et qu'un musicien a d'ailleurs toujours intérêt à consulter, mon maître affectionné, Gabriel Fauré.

- Bravo ! fit Thouzin que l'on avait à peine entendu jusqu'ici.

- Tiens, Thonzin, plaisanta Pierre, Fauré n'est plus un Massenet pour snobinettes ? (Il ne voulait pas dire « pour femmes du monde », à cause de Mme Hartmann-Walter.)

- Non. Brrmm... Une idiotie. Fallait réentendre souvent. C't'un musicien difficile, pas d'épate, tout dans la finesse. Très mal joué, les trois quarts du temps.

- Votre ami a beaucoup de jugement, dit Enesco. J'ai pensé à Fauré parce que c'est, depuis la mort de Liszt, le grand musicien le plus généreusement intelligent, le plus ouvert aux formes neuves, même les plus éloignées de son art.

- Et toi, Pierre, qu'en penses-tu ?

- Je suis bien éloigné, évidemment. La musique de Fauré est un peu peloteuse.

- S'il ne pelotait que ça !

- Je ne veux pas entendre ces horribles médisances ! criait Enesco en se bouchant gaiement les oreilles.

- Mais *Soir,* les *Impromptus,* ça a un air assez immortel. C'est d'une qualité harmonique très belle, très personnelle. J'ai une sincère vénération, conclut Pierre.

Pour l'instant, comme il avait tenu le clavier pendant plus d'une heure et demie, et qu'il était depuis huit mois au régime des pommes vapeur et des oeufs coque, il s'empiffrait surtout de petits pains au foie gras et de tartelettes.

Mme Hartmann-Walter (désastre ! elle ne buvait le soir que du tilleul, Balp avait dû descendre jusqu'à la loge, réveiller la concierge), voulait que l'on prît date pour la prochaine audition chez elle, « très simplement, en smoking, ». (« Comme ça, j'élimine les plus marmiteux de cette bande, le type à la jaquette... ») Mais Pierre se gourmait :

- Je suis très honoré, Madame. Mais je ne saurais renouveler devant un plus vaste auditoire une séance de travail. Ma musique est écrite pour l'orchestre, je désire qu'on l'entende à l'orchestre.

- Mais en tout petit comité, quelques fragments...

- Je regrette... Je ne peux pas fragmenter mes Etudes.

- Quel petit coquet ! Et pour moi, vous ne joueriez pas... autre chose, un peu de Chopin, par exemple, si vous ne détestez pas Chopin ?

- Chopin est une de mes plus grandes admirations, depuis l'âge de sept ans, et même, oui ! la seule qui reste immuable. Mais je suis tout à fait confus... Je ne suis pas un pianiste, je joue Chopin misérablement.

- Mais vous acceptez que je parle à Fauré ? dit Enesco. J'emporte le colis des chefs-d'oeuvre, je le lui remettrai demain.

Quand les « étrangers » furent partis, Sandy attaqua Pierre :

- Pourquoi as-tu refusé avec cette férocité l'invitation de la belle dame ?

- Mon vieux, je n'ai pas envie de m'escrimer devant des daims. Et puis, je n'ai ni smoking ni habit.

- En voilà une raison ! Tu crois que je ne peux pas te dégotter un tailleur qui le fera crédit ? Et à la rigueur, le « Cor de Chasse » n'est pas pour les caniches ! Dis-moi plutôt que tu veux te faire mousser.

- Par exemple !

- Oh ! tu es déjà assez vicieux pour ça. En tout cas, tu as réussi un coup magistral. La mère Hartmann, pendant quinze jours, ne va plus penser qu'à t'avoir. Mais à son premier carton, pas de blagues ! tu t'exécutes, en redingote ou en caleçon. Te voilà chargé de ta gloire. Il y a des choses avec lesquelles on ne plaisante pas, dans ton métier.

* * *

Fauré, une semaine plus tard, conviait Pierre dans son bureau directorial du Conservatoire, fort peu imposant, et même presque miteux. Le jeune garçon avait déjà aperçu cette belle tête blanche et ces moustaches débonnaires. La voix avait un peu le timbre de certaines voix de sourds, et Pierre sentait sa gorge se nouer de compassion en voyant que ce glorieux musicien devait souvent tendre l'oreille à ses réponses. Le beau vieillard était conquis, presque aussi vibrant que le pauvre papa Claingel, sur le quai de la gare, le jour des adieux :

- Mon petit, vous pouvez vous vanter de m'avoir eu ! Je ne vais pas vous dire que je n'ai jamais rien lu de pareil ? Non, n'est-ce pas ? nous aimons trop fervemment la musique, vous et moi. Mais ce que vous nous apportez est sûrement d'une grande importance. Je vois notre art brûler dangereusement les étapes, tout essayer sans en tirer les conséquences, courir tout droit à une impasse. Je pense souvent, et je ne suis pas le seul, que tout est fichu, que toutes les agrégations possibles ont été employées, qu'il n'y a plus d'avenir que pour la fausse note systématique ou le contrepoint détérioré, un triste avenir ! Mais voilà vos partitions. Et je me dis que je ne suis qu'une vieille bête, qu'il y a encore des forces magnifiques, pour secouer les barreaux, trouver la grande issue, qu'il y en a toujours eu, qu'il y en aura toujours. Vous êtes certainement un orchestrateur étincelant, je vous le dis de confiance, ce n'est pas ma partie. Le quatuor, quelques touches de bois, il ne faut pas me demander davantage. Vous avez mis en musique des poèmes allemands, c'est une étrange idée, quand il y a tant de beaux vers français...

- Maître, est-ce qu'on peut toucher après vous à Verlaine, à...

- Taisez-vous, petit malandrin !

- Mais je le pense, et c'est vrai.

- C'est qu'il est têtu, par-dessus le marché ! Silence ! Respectez ma croix de commandeur ! Vous avez eu une idée saugrenue avec votre Hölderlin et votre Nietzsche, on va avoir un mal de chien pour vous faire chanter ça. Mais vos mélodies sont admirables. Vous n'allez tout de même pas me dire que je n'y connais rien ?

- Maître...

Le charmant bonhomme ! Pierre, presque sanglotant, aurait voulu oser dire que la nature lui avait infligé comme père un Tarare, mais que la musique lui donnait le plus délicieux aïeul.

- Je réprouve quelques férocités dans vos Etudes, je vous les indiquerai, je crois que vous avez intérêt à les arrondir, déjà elles ne sont plus dignes de vous. Mais ce sont des détails infimes. Je suis prêt à soutenir contre toutes les Académies d'Europe que ce sont les chambardeurs comme vous qui sauvent la musique, et non pas seulement parce que vous êtes un chambardeur, mais parce que vous êtes un artiste. Et croyez-moi, ils sont assez rares parmi les musiciens, et même les excellents ! Je ne pense pas qu'il soit utile de vous prémunir contre la facilité, il est trop évident que vous la méprisez, avec excès peut-être... Vous ne tarderez pas à être poussé vers le théâtre, le mouvement de vos lieder l'indique assez.

- Oui, Maître. J'ai déjà pensé à une certaine sorte de récitatif et à une reprise des vieilles formes par « numéros », les airs, les ensembles. Wagner a cru les détruire, et c'est ce qu'il y a de plus beau chez lui.

- *Tristan* excepté, *Tristan* toujours excepté... C'est dans ce domaine qu'il vous faudra être le plus exigeant... Ce ne sont pas seulement des promesses que vous m'avez apporté. C'est le prélude d'une carrière qui doit être magnifique... Je ne vous parle pas, bien entendu, d'entrer ici, de briguer un prix de Rome, ce serait vous faire marcher à reculons. Mais vous viendrez me voir, nous voir, aussi souvent que vous le voudrez. Nous ne sommes pas tous des momies, et vous aurez encore besoin du conseil des vieux. Vous avez travaillé presque seul, m'a dit Enesco ?

- Oui, mais aussi avec un vieil organiste, qui n'est jamais sorti de Bach, un Alsacien, M. Klingelhofer. Je lui ai maintenant beaucoup de reconnaissance.

- C'est bien. Il ne faut jamais se moquer des vieux bonshommes qui vous ont appris à renverser les accords et à mettre d'aplomb une fugue.

- J'ai été aussi quelque temps chez M. d'Indy.

Les moustaches de Fauré souriaient malicieusement au nom de son rigide ennemi :

- Il ne s'en vantera pas. Ou bien, ce sera pour mieux vous anathématiser.

Fauré tendait à Pierre sa blague à tabac. Il roulait lui-même ses cigarettes de caporal. Malgré sa tête de vieux seigneur oriental, il les tenait entre l'index et le pouce, le feu vers le creux de la paume, comme un tonnelier chenu qui a posé son maillet pour en griller une à petits coups.

- Et les Etudes sont votre première oeuvre d'orchestre ?

- Oui, Maître.

- C'est prodigieux. Mais sans ces prodiges, il ne se passerait jamais rien... Rappelez-vous qu'à votre âge, Schubert avait déjà écrit deux cent cinquante lieder.

- Maître, j'aimerais bien, maintenant, pouvoir entendre ma musique, convenablement exécutée.

- Moi aussi, figurez-vous ! dit Fauré.

Il exposa tous les obstacles qu'allait rencontrer ce désir. Sa S. M. I. [4] n'organisait cette année que des concerts de musique de chambre, Pierre Monteux pérégrinait en Amérique, Rhené Bâton, le chef de Pasdeloup, devenait négligent, les autres étaient pusillanimes. Les répétitions seraient très longues. Pour les lieder, il s'agirait de mettre la main sur une cantatrice allemande de talent - il y en avait beaucoup - mais qui ne fût pas trop réactionnaire : c'était fort rare. En tout cas, Fauré promettait que les Etudes seraient jouées avant six mois, et dans de bonnes conditions.

---

[4] La Société Musicale Indépendante, présidée par Gabriel Fauré, et qui, au début du siècle, joua un rôle important dans la diffusion des meilleures oeuvres françaises.

- Alors, Maître, je vais vous demander... je désire prendre un nom qui ne soit pas... Sur les programmes, je m'appellerai Courneuve. C'est le nom de ma mère.

- A votre guise... Ne vous levez pas encore. Il paraît que vous devez arranger des opérettes de je ne sais qui pour vivre. Ce n'est plus guère tolérable. Je suis turlupiné en ce moment par une dame canadienne, une Canadienne anglaise, riche à faire peur, qui prétend chanter, et chanter ma *Bonne Chanson*, ce qui est regrettable. Elle ne trouve aucun accompagnateur à son goût, qui est terrible. Mais peu importe. Je vais vous recommander, allez-y, la place est excellente, en attendant mieux ; vous aurez une heure de travail par jour. Et vous me ferez bien l'amitié de détourner cette dame de mes mélodies, par n'importe quel moyen. Je vous autorise à me traiter de vieille flanelle.

Ricardo Viñès, le célèbre pianiste espagnol, entra dans le bureau de Fauré comme Pierre venait d'en sortir.

- Viñès, lui dit Fauré, vous savez que j'ai eu dans ma classe Ravel, Schmitt, Enesco, et pas mal d'autres assez bons. Eh bien, je pense que j'ai raté le plus grand musicien français des cinquante prochaines années : sans doute ce gamin en costume bleu que vous avez croisé dans le couloir.

La Canadienne possédait dans son pays des usines de machines agricoles encore plus fabuleuses, disait-on, que les forges de M. Hartmann-Walter. Elle s'appelait Virginie, et Mac-Mahon, du nom d'un très vieux mari américain qui soignait ses différents catarrhes en Floride ou en Egypte, toujours aussi loin d'elle que possible. Au physique, c'était une Brünnhilde du plus grand format, approchant de la quarantaine. Quant à la voix, elle venait de changer pour la troisième fois de registre, et se disait soprano léger. Elle « travaillait » dans des déshabillés laissant nues des cuisses colossales, et consterné le jeune accompagnateur, à l’idée des services spéciaux que la « place » allait sûrement comporter. Il eut un soupir béat en apprenant de la dame qu'elle ne copulait plus (ainsi s'exprimait-elle, avec une constante liberté) depuis qu'elle avait observé que cet acte voilait son organe, c'est-à-dire depuis deux ans.

Elle préparait un récital, pour la salle Gaveau, mais auparavant tenait à recevoir les conseils d'un professeur italien et inégalable, qu'elle alla bientôt chercher à Edimbourg, pour s'apercevoir, à peine arrivée, qu'il était retourné à Milan et l’y suivre le soir même. Le professeur se révéla une base qui jugeait la voix de Mrs. Mac-Mahon scandaleusement déplacée. En revanche, la cantatrice apprit à Milan le nom d'un autre Italien, le spécialiste mondial des sopranos légers, qui opérait pour l'heure des miracles à New-York. Pierre avait été arraché pour ce voyage à sa petite table, où il noircissait déjà de nouveaux papiers. Il se voyait avec terreur entraîné à la surface du globe entier derrière cette géante folle, et rebouclait sa valise, déterminé, à fuir dans l'instant s'il entendait parler de bateau. Mais les traversées altéraient l'organe de Mrs. Mac-Mahon plus gravement encore que le coït. Au surplus, elle venait de découvrir que le jeu de son nouvel accompagnateur encourageait à merveille son émission, aussi bien dans le grave que l'aigu. Ils regagnèrent donc Paris, où Pierre reçut la récompense de son zèle en voyant ses gages fantastiquement portés à cinq cents francs par mois. Mrs. Mac-Mahon n'émettait pas une note durant ses menstrues, qu'elle avait durables. D'autre part, une semaine sur deux, des phénomènes laryngés l'incitaient à un mutisme total : elle ne communiquait plus avec ses semblables que par gestes ou par billets. La sinécure de son pianiste était donc magnifique, du moins dans les périodes de stabilité.

Vers la fin de février, Fauré convoqua de nouveau Pierre, chez lui cette fois.

- Avez-vous une opinion sur la musique de Gabriel Pierné ?

- Elle m'est tout à fait indifférente, Maître.

- Je m'en doutais. Naturellement, vous avez tort... Et Pierné chef d'orchestre, qu'en pensez--vous ?

- Il est excellent, très intelligent. Il dirige fort bien la musique contemporaine, un peu trop rarement... Est-ce qu'il accepterait de diriger mes Etudes ?

- Oui, il les inscrit ferme pour le début de sa prochaine saison chez Colonne, un des premiers dimanches d'octobre. Il ne peut vous jouer en fin de cette saison-ci, avant Pâques, à cause de son cahier de charges, et parce qu'il voudrait de nombreuses répétitions. Il est à la fois terrifié de son audace et emballé. Il m'a dit : « On ne racontera plus qu'il ne se passe jamais rien de neuf aux concerts du dimanche ! »

De son côté, un jeune chef d'orchestre suisse, Ernest Ansermet, tout à fait d'avant-garde celui-là, retenait d'enthousiasme les oeuvres de Pierre pour deux concerts qu'il allait diriger à Lausanne, vers le 15 août, au cours d'un festival international de musique. On exécuterait les *Etudes* et au moins trois mélodies, chantées par le meilleur mezzo de l'Opéra de Vienne.

Sandy distillait le suc de ces nouvelles

- Le bébé se présente bien. J'ai tous les tuyaux sur Ansermet, par Diaghilev, à qui j'ai écrit. Trente ans. A d'abord été professeur de maths. Adepte résolu de l'esprit nouveau, mais absolument rien du puffisme. Connaissance de son métier dans les coins. Précision horlogère, mais sans préjudice d'une musicalité remarquable, comme dirait Balp. Chaudement recommandé par Stravinsky. Barbu. Ça ne te gêne pas, je pense ? Situation mondaine déjà considérable ! Va jouer avec ce festival une partie encore plus grosse que toi. Le festival est également très sérieux, manifestation de première grandeur. Présence certaine de vingt nations. Oeuvres inédites ou récentes de Bartok, Kodaly, Falla, Malipiero, Ravel, Mahler, Stravinsky lui-même, et de quelques jeunes espoirs très sélectionnés, comme tu as pu t'en rendre compte... Bref, un des plus importants raouts de musique moderne que l'on ait organisé à ce jour. Le gratin de la Mitropa va rappliquer à pleines Mercédès. Tous les « Schweizerhof » et « Park Hôtel » se videront pendant huit jours au profit du lac Léman. On t'offre un début eu-ro-péen ! Tu baiseras la main des grandes juives de Francfort et des comtesses hongroises. Tu seras jugé par les Doktors berlinois, qui n'écrivent jamais moins de cinq colonnes à propos d'une mélodie de trente mesures, et par les esthéticiens italiens qui citeront trois cents noms de philosophes, de rhéteurs, d'humanistes, de fresquistes, d'architectes et de sociologues pour mieux cerner la physionomie de ton art. Le Tout-Paris enverra naturellement des délégations de choix. Mme Hartmann-Walter a déjà retenu une loge pour toute la durée du gala. Diaghilev viendra aussi, il tient surtout à entendre les oeuvres des poussins. Je parierais bien un kilo de caviar de Vâlkov qu'il y aura à la clé une jolie commande de ballet pour un agréable jeune homme de ma connaissance.

- Fais toujours venir le caviar ! Depuis le temps que tu l'annonces, hé, purée !... je me représente assez mal ce raout qui t'excite tant. Je vois surtout que ce sera archi-plastronnant et froufroutant, et que j'aurai l'air d'un très petit con. Je pense davantage à l'audition chez Colonne, après les vacances.

- Magnifique aussi ! Après les délicates chinoiseries du salon cosmopolite, le grand verdict du forum !

- Un peu trop grand et un peu trop forum, justement... Je suis content de savoir que ça se passera dans ce vieux Châtelet à tout faire, où j'ai entendu tant de musique, surtout avec l'infâme Souchon. Mais ce sera tout de même le Châtelet du dimanche, avec un tas de trombines dont on

se demande si elles ne sont pas venues par erreur, pour entendre la matinée de *Michel Strogoff.* Et la dernière fois que je suis allé chez Colonne, le publie sérieux m'a paru de plus en plus Romain Rolland : on regarde tout du haut de la *Neuvième* et de la *Fantastique.*

- Mais quoi ! c'est tout de même une salle chaude, c'est le concert du Quartier Latin. Il y a là-dedans des tas de petits provinciaux, qui frétillent de leurs snobismes lillois ou nancéiens, qui sont prêts à faire crouler les cintres pour tout ce qui est un peu escarpé ! J'ai aussi des relations dans les petits bistrots de Montparnasse, c'est un quartier qui devient artiste. Je ferai descendre une équipe de peintres qui chantent beaucoup plus souvent *Sous les ponts de Paris* que les lieder d'Hugo Wolf. Mais il suffira de leur expliquer que tu es en somme un musicien cubiste pour qu'ils usent généreusement de leurs battoirs. Et ce sont des gars vigoureux !

- Tu feras bien de ne pas trop confier ce projet à Vandremeule. Il s'indignerait d'une telle tricherie, il nous rappellerait à la probité de l'art.

- Mais Pierre, est-ce que tu crois que je raconte toutes mes entreprises à notre Caton des Flandres ?

Pierre essayait sur ses lèvres un petit dessin rythmique, presque indiscernable. Il suivait manifestement d'autres pensées.

- Vois-tu, reprit-il, je ne tiendrais pas tellement à ce qu'il y eût un vacarme excessif autour de mes premières auditions, à Paris comme à Lausanne. Laisse-moi te dire... Je ne crois pas que les *Etudes* et même les lieder, qui sont probablement plus réussis, aient pour moi toute l'importance que vous avez l'air de leur attribuer. Je suis très impatient de les entendre, et même de les diriger un peu, car j'ai l'intention de surveiller d'assez près ces messieurs chefs d'orchestre. J'espère que j'aurai plus de plaisirs que de déceptions. J'attends beaucoup d'enseignements de ces séances. Mais j'ai eu raison d'appeler mes études... *Etudes.* Je vois maintenant tout ce que j'ai appris en les écrivant - la première, dans l'ordre d'audition, qui est plus mûre et plus pleine que l'autre, a été terminée la dernière. - Sois tranquille, je ne les raturerai pas. On ne corrige d'ailleurs pas le style d'une oeuvre après coup. J'ai supprimé deux vacheries sans utilité que Fauré m'avait signalées, je m'en tiens là. Ma musique est cohérente, tu sais ! Pour modifier un seul groupe d'accords, il me faudrait peut-être bouleverser deux pages... Mais je sais que je peux mieux et plus que ces Etudes et ces lieder. Je ne dis pas cela par fausse modestie, pour te faire te récrier, ou bien par esthétisme. Je ne suis pas modeste, je ne suis pas un esthète. Je pense qu'on doit me reconnaître un chromatisme très personnel, une certaine imagination rythmique ! Pour un petit jeune homme qui est né douze ans après la mort de Wagner, cinq ans après celle de Franck, deux ou trois ans, je ne sais plus au juste, après le *Faune* de Debussy, et qui est le cadet de M. Ravel et de M. Stravinsky, ça n'est pas trop mal débuter, j'en suis convaincu ! Mais je vois toutes les servitudes que mes dernières pièces traînent encore, des servitudes qui ne sont plus seulement scolaires, ou alors dans un sens qui concerne des quantités de musiques d'aujourd'hui et d'hier, probablement supérieures à la mienne.

Pierre s'engagea dans une analyse fort technique de certains fragments des *Etudes.* Puis :

- Tu comprends, il s'agit de modulations, de courbes harmoniques qui viennent *de la plume,* rien que de la plume. Ce sont quelquefois les « instants » qui touchent le plus l'auditeur (Sandy reconnaissait en effet dans les citations de Pierre plusieurs passages qui avaient fasciné le cénacle), il s'y « retrouve ». Mais dans ces instants-là, le compositeur s'éloigne sans aucun doute de ce qu'il est, lui, de ce qu'il doit être.

- Tout le monde sait que je suis un cérébral décadent. Mais l'instinct, Pierre ! Tu m'obliges à plaider pour l'instinct !

- L'instinct est plus profond. N'est-ce pas lui, justement, qui est trahi par ces démarches encore mécaniques ? Les classiques, jusqu'à Wagner, n'avaient pas ces soucis ? Nous le disons !... C'est sûrement faux pour Beethoven, et sans doute pour beaucoup d'autres. Il y a loin de Bach à la Sonate op. 111 et aux derniers quatuors de Beethoven ! On n'a certainement pas accompli cette route en fredonnant gaiement les airs que le Bon Dieu vous envoyait.

- Mais les classiques avaient plus de champ que vous, n'est-ce pas ? Même quand ils faisaient des bonds prodigieux, ils s'avançaient encore en pays connu, balisé, cadastré. Maintenant, vous touchez les frontières : ce n'est pas d'aujourd'hui que je le pense.

- Bien dit, vieux. Oui, c'est ça. Et c'est en somme l'opinion de Fauré. Il se peut bien d'ailleurs que nous nous fassions une extraordinaire montagne de nos difficultés parce que nous avons le nez dessus, que nous ne possédons plus les jarrets des anciens, et que l'on s'étonne, dans cinquante ans, de tout le mal que nous nous serons donné au cours de notre escapade. Bach et Mozart nous paraissent bien presque voisins aujourd'hui, et pourtant...

- Bref, selon toi, aucun doute : la musique a suivi une courbe de progrès continu. C'est aussi mon sentiment. Mais il y a des historiens du dernier cri, des puits de science qui tendent à le nier.

- Je me demande comment ils s'y prennent ! Ce qui est un peu gênant, évidemment, puisqu'il y a progrès, c'est qu'entre Monteverdi et Debussy, par exemple, nous ne puissions établir aucune différence... Aide-moi...

- Aucune différence intrinsèque, aucune échelle de valeurs. Mais bien entendu ! Chacun s'est exprimé entièrement, dans les limites d'une certaine forme...

- Oui. Et il s'est donné cette forme, ou plutôt ce langage parce qu'il en avait besoin. Monteverdi ne connaissait pas le chromatisme, les fameux artifices d'harmonie de *Tristan.* Nous entendons cependant le cri d'une passion dans son *Orfeo.* Mais pour pousser ce cri, Monteverdi avait découvert l'emploi de la septième de dominante. Tous les grands musiciens, tous ceux qui ont eu vraiment quelque chose à dire, pour le dire, ont créé leur langue.

- C'est aussi vrai des écrivains, des poètes...

- Peut-être. Mais il est plus difficile d'apporter un accord nouveau. L'oreille humaine, ce n'est jamais que l'oreille humaine, moins fine que celle d'un chat. Pourtant, les vrais musiciens doivent périodiquement déconcerter, violenter cette oreille. On a pu écrire des merveilles dans la langue de Voltaire longtemps après sa mort. On ne pouvait pas écrire des oeuvres admirables, durant cent ans, dans la langue de Rameau. Ce sont les vrais créateurs, les conquérants qui subsistent. Les épigones musicaux s'effacent rapidement. De tout l'opéra mozartien après Mozart, on ne peut plus réentendre entièrement que *Le Barbier de Séville.*

- Oui. L'appropriation parfaite d'une forme donnée à un tempérament, à une verve, à une race.

- Et tu verras, en 1930, ce qui restera du debussysme. Et en 1945 du stravinskysme ! L'école de Wagner ? Elle tient en trois noms : Bruckner, Strauss, Mahler. C'est peu pour une pareille foule d'élèves, avoués ou non, pour ces torrents de musique. Ce qui restera de Chabrier, que j'aime bien, c'est ce qui a échappé au wagnérisme, ce sont les inventions harmoniques de cet Auvergnat.

- Donc, il existe un phénomène d'usure. En d'autres termes, on approcherait du moment où le cercle de notre système harmonique va se fermer... Ce qui nous ramène à la frontière.

- Ou à la barrière. Alors, je vais prononcer des paroles que tu trouveras un peu hautes pour moi. Mais tant pis. Moi, cette barrière ne me fait pas peur. Je te dirai même qu'elle m'excite... Je te dirai encore que je ne suis pas si présomptueux La barrière n'est peut-être pas tellement solide Si elle a cette apparence, n'est-ce pas plus ou moins la faute des musiciens ? Il y a un paradoxe de la musique : elle bouge sans cesse, et on te l'enseigne toujours comme un dogme inamovible. Et

comme il faut un certain temps pour l'apprendre, comme on crie au prodige quand un gosse de quatorze ans réalise convenablement une basse, tout le fameux système prend un air un peu sacré. A l'origine de bien des timidités musicales, il y a les maîtresses de piano qui ont inculqué à coups de règle les gammes aux futurs prix de Rome. On serait sans doute plus indépendant à l'instant du travail sérieux, si certaines chinoiseries des rudiments étaient simplifiées, et elles pourraient l'être. On tend à conserver ce qu'on s'est assimilé avec quelque peine. C'est peut-être parce que Liszt n'avait pas peiné qu'il aspirait, en 1875, à la suppression de la tonalité. Le père d'Indy, qui l'avait entendu de la bouche même de Liszt, en suffoquait toujours, l'année dernière. La barre de mesure n'est-elle pas souvent un artifice qui n'a d'autre effet que de brider la vitalité du rythme ? J'ai écrit un brimborion, la semaine dernière - mettons que c'est un Divertissement - sans armature à la clé, sans barre de mesure, pour voir où j'irais. Je ne suis pas allé très loin, puisque je ne faisais qu'un essai, mais je ne me suis pas non plus cassé la gueule, et j'ose prétendre que ce Divertissement est très musical...

Sandy, qui n'avait cessé, durant cette tirade, de rouler les yeux, de remuer au bout de ses mains d'invisibles marionnettes, l'interrompit :

- Mais, cher ami, puisque tu en es déjà là, il serait grand temps de t'enquérir un peu du Dr Arnold Schoenberg, cet estimable juif viennois, dont tu n'as pas voulu lire les *Gurrelieder*, l'été dernier, parce que la première page sentait encore la marmelade wagnérienne. J'ai entendu, assez mal, deux ou trois pièces pour piano de lui, cet hiver, chez les Godebski, il y avait une petite personne blonde qui me distrayait beaucoup, ce soir-là... J'ai l'impression, tout d'un coup, que ces cruautés vont te passionner.

- J'ai parcouru il y a quelque temps un article sur Schoenberg, tellement philosophicard que l'auteur ne citait même pas une oeuvre. Je n'ai pas du tout compris à quoi ce pavé de plomb correspondait.

- Je t'assure qu'à Munich et à Berlin, dans les milieux renseignés, on parle déjà du rôle historique de Schoenberg. Curieux citoyen d'ailleurs, pour Vienne, la capitale la plus conservatrice du monde, où l'on daignera entendre un peu Debussy vers 1960 !

- Où achète-t-on les partitions de ce Schoenberg ?

- Je l'ignore, mais nous le saurons demain chez Eschig... Dis-moi, cher Pierre : as-tu quelque idée de ce qu'éprouveront tes auditeurs, si ton Divertissement doit faire beaucoup de petits ?

- Je ne peux pas me préoccuper de mes auditeurs. Il ne s'agit pas de leur musique, mais de la mienne. Si elle est vraiment mienne, si je suis vraiment musicien, ils se l'approprieront, tôt ou tard.

* * *

Il avait fallu plus de deux semaines pour faire venir d'Allemagne et d'Autriche les oeuvres complètes de Schoenberg. Pierre, pendant ce temps, n'avait pas écrit une note. Il gratifiait la rue des Volontaires d'admirables récitals : Bach, Chopin, les dernières sonates de Beethoven. Il suivait au piano, avec la docilité d'un ânon algérien qui porte son Bédouin, Mrs. Mac-Mahon dans ses conceptions imprévisibles de la mesure, infligeait à la *Belle Meunière* et aux *Ariettes oubliées* des coups de freins et des sautillements éhontés, poussait même la bassesse jusqu'à suggérer des points d'orgue, qui lui valaient des baisers émerveillés, mais purement artistiques, de la dame. Il s'employait aussi à écarter sans fracas Géraldine, sa petite amie, une vendeuse des Trois-Quartiers assez pétillante, qui avait fait deux mois et demi de chichis avant de se laisser caramboler, apportait à la chose beaucoup moins de verve que de précautions et ensuite de hâtes hygiéni-

ques, mais venait de se convertir un peu trop vite à une fougue et une langueur également téméraires depuis la nouvelle fortune du musicien.

Pierre s'enferma trois semaines avec les partitions et le *Traité d'Harmonie* de Schoenberg. Il rejaillit, remarquablement dispos et gai, de cette profonde étude :

- Eh bien, mes chers amis, je viens de faire la connaissance d'un confrère d'envergure ! Voilà un homme qui met en pratique les plus beaux préceptes des Volontaires sur le refus des satisfactions faciles et la persévérance dans le labeur... On sent chez ce Schoenberg du nerf, du tourment, de la passion. Une autre nature que nos spécialistes de l'écriture finement ouvrée, qui ont une fesse chez Manon et l'autre chez Pelléas. Mais dites-moi, regardons un peu ensemble cette *Symphonie de chambre,* cette *Verklaerte Nacht*. Peut-il se donner assez de mal pour ne pas ressembler à Wagner - pas au très bon Wagner - lui aussi ! Mais pour être Schoenberg ? Heu ! n'est-ce pas ?... Mais Wagner, lui, se donnait du mal pour être Wagner, et rien d'autre, et s'il lui arrivait d'emprunter un peu à Liszt ou à Rossini, ce n'était pas du pillage, c'était une adoption princière ! Ecoutez-moi cette phrase de la *Verklaerte Nacht,* et celle-ci. Qu'est-ce que ça vous rappelle ? Le maestro Mascagni ! Je ne vous l'envoie pas dire ! Ça peut-il être assez rondouillard et vulgaire ? Quand on a des idées de cette qualité, je comprends qu'on leur torde vite le cou, qu'on les débite en morceaux et qu'on les noie pour finir ! Je me demande si le point de départ de M. Schoenberg, ce n'a pas été sa trivialité naturelle. Pour ne pas faire *Paillasse*, il en est venu au *Pierrot Lunaire*. Mieux vaut un *Pierrot Lunaire*, plein de courage, qui défriche, qui chauffe nos cervelles, que cent *Paillasse,* je suis bien de votre avis. Mais que serait le *Pierrot Lunaire* s'il procédait d'une imagination, d'une nature un peu moins bâtardes ? Le *Pierrot Lunaire* de Wagner, le Wagner de *Tristan*, parvenu à ce même point d'évolution de la technique et du langage ! Comment n'y penserait-on pas, puisque tout ici descend de lui !... Oui, les débuts de Schoenberg me gâtent assez ses ouvrages suivants... Oh ! j'apprécie beaucoup sa volonté d'évasion. Le *Pierrot,* les *Cinq pièces pour orchestre,* les autres pièces pour piano : le voeu de Liszt est accompli, nous voilà vraiment sortis du cachot tonal. Qu'allons-nous voir dehors ? Ne trouvez-vous pas que le paysage reste bien morne ? Et que l'évadé ne se sent guère chez lui ? C'est un fugitif. On jurerait, ma foi ! que c'est lui-même qu'il fuit... Vous connaissez ma phobie, ma hantise des engrenages mécaniques. Je rends justice à cet Autrichien : dès que deux notes ont tendance à se nouer d'une façon plus ou moins naturelle, crac ! il les décroche. Je pense qu'il était nécessaire, indispensable qu'un homme fît cela. Je ne lui ménagerai pas ma gratitude. Mais son travail reste négatif. C'est peut-être ce que Sandy entend par « caractère talmudique » de cette musique, avec un léger haut-le-coeur ? Je ne sais pas très bien ce que c'est que le Talmud, il faudra que Sandy me l'apprenne. Je dirai tout bonnement que cette musique s'émiette, et qu'il s'élève d'elle une sorte de poussière monotone. Le chromatisme continu aboutit au gris, comme dans la vieille expérience du prisme qu'on fait tourner très vite. Nous voilà, ce n'est pas contestable, en pleine atonalité. Eh bien, ne vous semble-t-il pas que nous rôdons sans cesse dans une espèce d'ut majeur louche, inavoué ? Ah ! Vandremeule parle Ecoutons la voix de notre conscience...

- Cherubini n'arrivait pas à distinguer la tonalité des Ouvertures de *Léonore* !

- Nous sommes donc encore trop grossiers, trop routiniers, nous nous délecterons un jour des « rapports » sonores de Schoenberg, si émouvants, si troublants, en rougissant de n'avoir pas su les saisir tout de suite ? Peut-être, peut-être... Mais nous sommes tout de même un peu plus qualifiés que Cherubini, nos tympans ont eu le temps et toutes les occasions de s'affiner. Les vieux académiciens ne voyaient que des effets du hasard et de l'ignorance dans les musiques trop neuves pour eux. Nous admirons au contraire la science et la sorcellerie calculatrice de Schoenberg.

Voyez ces détails, à chaque instant : cet homme sait tout. Mais ce qu'il nous offre, avec tout ce savoir, c'est un répertoire, un dictionnaire, plutôt même un syllabaire. Tous les éléments d'une langue nouvelle sont réunis. Mais Schoenberg semble se refuser à les articuler... J'avoue que ce qui me rend très circonspect à son endroit, c'est sa propre analyse de son art, ou bien l'idéal théorique qu'il a l'air de professer. Sandy me parlait tout à l'heure du penchant tenace des musiciens allemands pour un académisme abstrait, dans lequel ils retombent dès qu'ils ne sont plus secoués par des énergumènes en somme exceptionnels, Beethoven, Schubert ou Wagner. Chez nous, la musique de seconde zone, c'est le théâtre tempéré, ou le chromo symphonique. Chez eux, ce serait la composition de tableau noir. Sandy assure que les trois bases de la musique allemande sont le choral, le lied et le pionnicat. En ouvrant *Pierrot Lunaire,* je croyais bien faire la connaissance d'un magnifique énergumène. Mais en grattant l'énergumène, je crains qu'on ne trouve le pion... Savez-vous à qui Schoenberg me fait penser ? Aux redingotes de la Schola, à ces « jansénistes du contrepoint paroissial », comme dit si bien Emile Vuillermoz. A M. Vincent d'Indy ! C'est le même formalisme, la même façon de ne considérer les notes qu'en fonction de la place qu'elles doivent occuper dans leur algèbre musicale. Pour un homme qui avait entrepris une telle révolution, voilà un curieux aboutissement... je vois que Sandy meurt de se taire !

- J'en souffre, c'est suffisant ! C'est ma faute, si tu es devenu un tel bavard, tu as été à trop bonne école. Mon opinion à moi, sur ton Schoenberg, est moins exhaustive. Je te répète que c'est un compositeur rabbinique. Je vois d'ici ses papillotes. Sois sûr qu'il les porte toujours... moralement. C'est le Karl Marx de la musique. On ne l'écoutera pas plus qu'on ne peut lire *Le Capital* - je ne parle pas pour moi, qui ai bon estomac - mais il s'insinuera partout, il désagrégera toutes les cellules.

- Je ne saisis pas ta comparaison, je sais tout juste que Karl Marx était un barbe à poux, très respecté par M. des Gibus, dans les temps anciens. Si tu veux dire que Schoenberg est en train de tout flanquer par terre, pour ne nous apporter à la place qu'un système qui a l'air effroyablement clos, je suis assez de ton avis. Mais je n'arrive pas à m'affliger des saccages que cet Autrichien commet. Au contraire, il me réjouit, il m'excite, ce monsieur. J'avais besoin de cette chiquenaude. J'ai idée qu'elle va m'envoyer promener assez loin.

VI

Mrs. Mac-Mahon donnait quelques jours plus tard son récital de chant, préparé depuis une douzaine d'années. Dans une robe de velours tango, avec ses énormes bras nus, elle n'avait jamais paru plus colossale. Pierre se ratatinait derrière cette masse, médiocrement fier d'inaugurer en de telles circonstances son premier frac. Repris d'une vergogne d'adolescent, qui devait beaucoup au frac, il avait persuadé la Canadienne de se produire sous son nom de « jeune fille » - curieux terme, en l'occurrence - Mrs. Parker, et s'appelait lui-même sur l'affiche, en très modestes caractères P. Avis, souvenir des sobriquets du collège. L'assistance, installée à l'orchestre et dans les loges, paraissait essentiellement anglo-saxonne. Toutes les conditions d'une rassurante clandesti-

nité étaient donc réunies. Mais Pierre ne tarda pas à reconnaître, dans les ombres du promenoir, unique et familière, la silhouette de Thouzin, seul auditeur payant de la soirée, fatalement attiré par les mélodies de Schubert, de Duparc, les *Ariettes oubliées* de Debussy, qu'il avait bien entendues cent fois, et qui figuraient, hélas ! au programme.

Pierre trempait de sueur le clavier du magnifique Steinway, tenaillé entre la honte d'injurier par ses burlesques tempos les oreilles du mélomane des mélomanes, et la frousse de perdre sa miraculeuse sinécure. Il subissait comme un affront l'accent à la Footitt de l' « interprète », qui, cependant, était surtout cruel pour les vers de Verlaine. Il attendait après chaque note l'irruption sur le plateau du Thouzin des grands soirs, ou un flot de jurons de la virago abstinente mais verte, qui l'appelait « pétite pine » dans ses moments d'humeur. Mrs. Parker Mac-Mahon se surpassait. Elle déraillait avec une sérénité qui devenait étourdissante pour son pianiste. Il y avait au moins un espoir pour que Thouzin, pris lui aussi de vertige, doutant de ses sens, disparût dans une fuite panique. La fin du récital fut une sorte de cross-country où la dame, bien qu'égosillée, menait nettement devant le garçon.

Les bravos n'en furent pas moins confortables, sans pouvoir toutefois couvrir le sifflet intrépide de Thouzin. Mrs. Mac-Mahon, se référant aux moeurs du continent natal, croyait à l'enthousiasme de quelque Yankee. On l'informa. Transportée, elle voulait tout de suite convier au champagne l'héroïque protestataire, qui, dans son opinion, la consacrait. Mais Thouzin avait déguerpi, hésitant malgré tout devant la houle des visons, des hermines, des habits, et pressé d'apporter au cénacle la pharamineuse nouvelle des sacrilèges que leur génie perpétrait chez les Barbares.

Pierre fut accueilli rue des Volontaires avec une véhémence polyphonique : « Salopard ! Gommeux ! Qui fait ses cochonneries en cachette ! Ça doit avoir bonne mine en habit ! ! C'est papa qui a fourni le claque ? Tu lui broutes le minou, à Virginie ? Petite tante ! pour une fois qu'on rigolait à l'oeil, tu ne pouvais pas nous envoyer des billets ? Tu vas la jouer, la *Barcarolle*, tout de suite, comme tu la joues pour ta Peau-Rouge. Exécution ! ou on te passe au cirage ! »

Mais le criminel était accompagné de trois bouteilles d'excellent whisky. Il jura qu'au prochain gala de sa mignonnette, toute la bande serait introduite, pourvue d'un assortiment d'ocarinas, de crécelles, de trompettes de rémouleurs, de cornes de brume. Il déplorait d'ailleurs de ne pas avoir songé plus tôt à cette instrumentation : « Telle que je la connais maintenant, Virginie me doublait mes cachets ! » Il avait aussi à épancher de joyeuses et solennelles confidences :

- Vous ne savez pas ce que je vais écrire ? Une cantate ! Vous ne vous attendiez pas à celle-là ! Une cantate, avec soli, choeurs, interludes symphoniques, comme un doux jeune homme de la villa Médicis. Mais... faites-moi confiance ! ... Ce qui m'a donné cette idée, c'est le petit poème épatant que Sandy avait commencé, sur la musique. Sandy, tu vas te mettre au boulot, continuer ce poème, il me faut un texte développé, un petit livret ! Je te dirai les endroits où j'ai besoin d'octosyllabiques, de décasyllabiques. Pour le reste, à ta guise, prose rythmée, ce que tu voudras, je m'y soumettrai... Ce sera une *Ode à la Musique.* Pas très original ! Mais vous verrez le contenu... Et puis, j'ai envie de célébrer la musique. Je n'ai rien eu d'autre qu'elle, jusqu'ici, dans ma vie, elle, et votre amitié... Tu devrais parler aussi de l'amitié, Sandy, l'amitié par la musique ; toi, tu es capable de le dire sans pompiérisme. Et même si ta poésie est pompière, je m'en fous, je te garantis que ma musique ne le sera pas !

- As-tu aussi le dessein, disait Sandy légèrement piqué que l'on pût formuler l'hypothèse de son académisme, de chanter ton aimable évolution, du contrepoint obscurantiste au *Pierrot Lunaire* ? Dans le genre pot-pourri, ça promettrait d'être assez coquet !

- Mais oui, pourquoi n'écrirais-je pas deux ou trois pages d'à la manière de... Est-ce que la musique interdit qu'on s'amuse avec elle ? Mozart, Wagner, Stravinsky se le sont bien permis... Mais ce ne sera qu'un épisode. Je veux que ma cantate soit sincère, lyrique, et même qu'elle aille jusqu'au grandiose ! Ça ne me fait pas peur... Ah ! j'entends déjà un de mes choeurs. Vous verrez comment j'écris les choeurs... Par exemple, pour trouver des choristes parisiens capables de les chanter, je pourrai me lever matin. Mais ça n'a aucune importance, on en fera venir de province, de Belgique, de Hollande, de Suisse, des antipodes ! On les éduquera, mesure par mesure. On a toujours fini par jouer les musiques injouables. Et je ne demanderai rien d'impossible aux voix, ça non ! c'est trop facile... Je me trotte, je vais bosser ! Je n'ai jamais été plus heureux de ma vie !

* * *

Depuis quelques semaines, Pierre habitait près du Champ de Mars, à un troisième étage, une assez jolie chambre indépendante, pour ainsi dire une garçonnière, qui convenait mieux à sa nouvelle fortune. Le début de mai était très doux. En respirant un peu l'air du soir à sa fenêtre, Pierre avait remarqué en face, un étage au-dessous du sien, le manège assez singulier et suggestif de deux femmes, une grande brune mince, une châtain-blond, un peu plus petite, toutes deux jeunes et bien faites, qui allaient et venaient longuement autour d'un vaste lit, à peine vêtues d'un jupon, d'une courte chemise, devant la croisée grande ouverte, sous une forte lumière. Il avait prêté un peu plus d'attention à celte fenêtre, les soirs suivants, vu la grande brune, qui semblait la plus belle, s'allonger sur le lit, attendant nonchalamment l'autre, qui entrait au bout d'un moment, déjà presque nue, pour se pavaner, défaire ses cheveux, apporter à sa compagne un parfum ou un bonbon, l'embrasser sur le visage, sur les épaules, puis se coucher auprès d'elle. L'obscurité ne tardait pas alors à se faire. L'apparition par deux fois d'une grosse vieille fardée, à forte tignasse blond-roux, en peignoir fleuri, qui détenait visiblement un rôle d'autorité, ajoutait à la curieuse impudeur du tableau une couleur tout à fait singulière de proxénétisme indéchiffrable, de claustration érotique. En jetant un coup d'oeil, beaucoup plus tard, l'indiscret - mais pourquoi ne fermaient-elles pas au moins leurs rideaux ? - avait surpris, à la lueur de quelque petite lampe mauve, le bondissement rapide d'une brillante nudité, hors du lit où s'agitait une seconde forme. Puis, de nouveau, les ténèbres.

- Dis donc, Jean (c'était le prénom de Coulomiès), je crois bien qu'il y a un ménage de gousses, juste en face de chez moi. Elles n'arrivent que le soir, elles ne ferment jamais leur fenêtre. Elles ont l'air de vivre avec une vieille rombière, à dégaine de mère maquerelle. C'est assez énigmatique. Mais leurs fesses, l'autre nuit, ne l'étaient pas ! Drôle de spectacle, pour une rue honorable !

- Ohé ! je veux aller voir ça, moi ! Tiens, demain. D'autant plus que je n'ai pas encore mis les pieds dans ton nouveau palace.

Ils avaient dîné assez tôt dans une petite brasserie, puis ils étaient montés dans la jolie chambre, pour relire un peu les malices de Schoenberg, laborieuses ou magistrales, et les trouvailles de Ravel. Coulomiès riait à la vie, Chevillard le faisait travailler magnifiquement, et parlait de lui confier la direction de quelques concerts, durant la saison d'été. Pierre montrait au piano comment il voulait écrire les choeurs, « qui ont si souvent une physionomie cléricale ; à moins que ce ne soient les *Ah ! ah ! ah* ! des Sirènes de Debussy, qu'on a beaucoup trop entendues ».

- Oh ! Bon Dieu ! Nous avons oublié les gougnottes ! D'ici qu'elles aient déjà éteint !

Mais la chambre impudique était fort bien éclairée. Les deux femmes la remplissaient sereinement de leurs gestes d'alcôve. La grande brune, une fille superbe, décidément, ôtait ses bas, son

jupon, demeurait en brève chemise. Les deux garçons suivaient la scène, chacun soulevant son coin de rideau, un peu gênés par leur posture, et par l'idée de l'effet précis que le spectacle avait sans doute sur l'autre.

- Pierre, il y en a tout de même une pour toi, une pour moi ! Je te laisse la brune, elle est plus belle, mais je les aime mieux plus petites. Allez ! on les appelle ?

- J'ai l'impression que ça n'aura aucun succès. Attends un peu, en tout cas. Regarde, ça se corse ! Je n'ai encore jamais vu ça !

- Oh ! pardon ! quelle langue fourrée ! Holà ! elle lui met la main à la chatte, sur la chemise ! Pas de doute, elles en sont. Chasse réservée. Nous n'avons rien d'autre à faire que de prendre nos jetons de voyeurs... Et la vieille rouquine ? Où est-elle ?

- Je n'en sais rien. Pourtant, elle a vraiment l'air d'être la patronne. Nous serions bien volés, si elle rappliquait avec un gode au ras du ventre !

- Mais moi, ça ne me gênerait pas du tout, de voir les jolies se faire mettre... Elles se caressent les nénés ! Elles sont tout de même culottées, ces poules, elles doivent bien savoir qu'on les regarde.

Et comment ! C'est le premier soir où je me cache un peu. Ça doit les exciter.

- Quelles vicieuses ! « Voyez un peu, nos belles miches ! Mais mettez-vous la tringle ! » Ça mériterait une fameuse raclée !... Les voilà toutes les deux sur le lit. Oh ! les belles cuisses ! Allons, Mesdames, du charme, de la passion ! C'est l'instant... Ah ! zut alors ! voilà la vieille ! Dis donc, elle est à poils sous le peignoir !

Mais les ténèbres engloutirent cette Lesbos triangulaire qui, d'ailleurs, n'était peut-être pas une Lesbos : Coulomiès affirmait qu'il avait distingué une silhouette masculine derrière la vieille rousse. Il se retira bientôt, peut-être mis en goût d'aller rejoindre quelque copine facile. Il était tard pour retourner au papier à musique. Pierre n'avait pas allumé sa lampe. Il rêvassait, niché sur le rebord de la fenêtre, l'épaule appuyée contre l'accoudoir. Il avait encore passé la soirée du dimanche précédent avec Géraldine, contre son intention ; mais le plaisir avait été bien médiocre. La mystérieuse luxure qui se cachait tout près, derrière cette façade, possédait un bien autre piment que le chiqué d'un trottin peu doué.

« Ce sont pourtant mes voisines, il doit y avoir un moyen de lier connaissance, de savoir au moins qui est l'a vieille rousse par les boutiquiers du quartier. »

Il attendait vaguement, en jetant de temps à autre un coup d'oeil vers le trou de la fenêtre noire. Il était un peu mécontent de sa paresse. L'excuse de l'heure trop tardive pour ouvrir le piano ne tenait guère ; il aurait fort bien pu se passer de piano, et reprendre à sa table cette esquisse pour le prélude de sa cantate, qui lui résistait sournoisement depuis deux jours. Mais aucune musique ne bougeait vraiment en lui ce soir. Le dernier quart avant minuit sonnait, sans doute à Saint-Pierre-du-Gros-Caillou. Derrière les persiennes de la rue, il n'y avait plus aucune lumière. Seul, un réverbère invisible laissait deviner sa lueur pauvre, en bas... Tiens, qu'était-ce donc que cette tache blanche, à un quatrième étage, trois maisons plus loin que celle des gouines ? Cela paraissait vivant, à l'angle d'une fenêtre. La journée n'avait pourtant pas été à ce point étouffante que la bourgeoisie assez cadenassée du coin éprouvât encore le besoin de prendre le frais, à cette heure.

Une lumière apparaissait, diffuse, chez les trois femmes. Intéressant, cela. Mais la lampe devait être allumée dans une pièce voisine, un cabinet de toilette, peut-être. De la chambre, on ne discernait rien. La lampe s'éteignit. Minuit et quart. La petite tache, là-bas, à gauche, dans l'embrasure de la fenêtre, n'avait pas bougé de place, si solitaire sur la façade sombre. Un peu engourdi par sa posture de tailleur, Pierre s'était remis sur ses jambes. Intrigué, il scrutait l'ombre, ses

yeux qui s'y habituaient croyaient bien distinguer que cette petite forme pâle, avec celle, au-dessus, plus imaginaire que visible, d'un visage, se tournait de son côté. Ce devait être un corsage, une femme, là aussi. Elle pouvait également le voir, dans son veston d'été, mieux même qu'elle n'était vue, puisque le réverbère l'éclairait un peu...

Il n'y avait plus beaucoup à douter qu'elle regardait vers lui. Un long quart d'heure encore s'était écoulé. Il se décida brusquement à faire du bras un grand geste. Aussitôt, de la fenêtre, un bras blanc se détacha, répondant avec véhémence, disparut un instant, reparut en agitant triomphalement un mouchoir. Pierre, à son tour, déploya le sien, se penchant de tout le buste. Ce télégraphe optique, très enivrant, dura plusieurs minutes. Puis une voix, naturellement féminine, cria quelque chose. Mais quoi ?

- J'entends mal !

- Je m'appelle Claire.

- Et moi, Pierre !

Joli nom, ma foi, Claire, pour cette petite blancheur vibrante au milieu de la nuit. Une bonniche ? A cet étage, dans ce quartier-ci, c'était peu probable. Cependant, on ne savait jamais...

- Il y a déjà plusieurs soirs que j'attendais votre signe !

Peste ! une sorte d'amoureuse ? Sa voix paraissait pure, très vive.

- Qui êtes-vous ? demandait-elle.

- Je suis un jeune musicien.

- Je pensais : un étudiant.

- Je ne le suis plus. J'écris de la musique !

- Ne criez pas si fort !

Elle se retournait, on la devinait inquiète, attentive au moindre bruit suspect, dans l'appartement derrière elle.

- Et vous, qui êtes-vous ?

- Je suis une petite jeune fille... sans importance.

- Mais encore ?

- C'est tout ! Ne criez plus.

Ils demeurèrent un long moment silencieux, dans une sorte de contemplation abstraite.

- Je vais attendre le matin avec beaucoup d'impatience, pour vous voir, lança Pierre entre ses mains en porte-voix.

- Vous ne verrez pas grand'chose... Mais moi, je vous connais déjà. Vous êtes brun, plutôt grand, sans moustache, vous avez ce soir un veston gris à carreaux, un gilet crème. Votre ami qui est venu après le dîner était très grand, et plutôt laid.

Et moi plutôt beau. Fichtre !

Encore un silence, curieusement peuplé.

- Je dois vous paraître idiot ! Je ne sais pas comment parler à une jeune fille que je n'ai pas encore vue !

Soudaine agitation, grands gestes muets. Elle voulait faire comprendre qu'il y avait du danger, qu'elle entendait des bruits. Elle se pencha beaucoup, pour dire, aussi bas que possible :

- A demain !

- Mais non, pas demain ! A tout à l'heure. A ce matin !

Il la devinait, mimant des « chut ! » désespérés. Il traça, de tout son bras, de grands envois de baisers. Elle n'y répondit pas, mais fit voler, très amplement, son mouchoir. Puis, elle s’immobilisa encore. Il était plus d'une heure et demie quand elle disparut enfin, avec un dernier geste blanc.

Eh bien, pour une touche, c'était une touche. Mais avec qui ? Avec une grosse poupée rouge et niaise, avec une grande dinde plate, un pot à tabac dont la poitrine tombait déjà, une boutonneuse, une anémique extasiée, une nabote maigre au nez de polichinelle ? Selon le spectacle quotidien des trottoirs, il y avait dix-neuf chances sur vingt pour que la « petite jeune fille » ne méritât pas deux regards. Pourtant, Pierre se retournait dans son lit, le sang et l'imagination brassés. Si par hasard elle était possible, mieux que possible, pareille à telle ou telle autre, sans nom, admirée un instant, parfois durant tout un entr'acte de concert, puis reprise par la foule pour jamais, aux traits oubliés, mais dont on se rappelait bien, cependant, qu'ils étaient adorables ; si elle avait ces seins, ces cheveux, cette taille, ces longues jambes devinées sous la jupe... Aucune des trois bonnes amies de Pierre n'avait eu ces jambes rêvées, il s'en fallait même de beaucoup... Et ce devait être une pucelle. Il n'y avait qu'une pucelle pour contempler durant des heures de nuit, à l'angle d'une fenêtre, un fantôme de garçon. Inquiétant mais attirant inconnu... Au fait, il y avait pucelle et pucelle. Celle-ci était peut-être déjà canonique, un laissé pour compte, la race même des belles âmes, éprises de la nuit et des ombres de jolis garçons.

Il fut à son poste de guet dès sept heures du matin, ayant à peine fermé l'oeil. A dix heures, pas encore de Claire. Si c'était une demoiselle des ténèbres, une princesse de la plus haute tour, jouant les invisibles jusqu'au crépuscule, tant pis pour elle, elle tombait mal. Pierre se sentait furieusement « réalisateur », en amour comme en musique.

Vers dix heures et demie, surgit une frimousse dont, à cette distance, on ne pouvait pas savoir grand'chose, sinon qu'elle était jeune, accompagnant un corsage rose, des bras dont Pierre reconnut les gestes. Cette apparence se dépensait en signaux destinés à exprimer une désolation confuse, une irritation plus nette contre les barbifiants génies qui l'opprimaient. Pierre, très platement, cria : « Avez-vous bien dormi ? » On lui répondit à la fois par une consigne impérieuse de silence et une dénégation scandalisée. Avoir pu dormir ! La main traçait avec énergie de grands zéros. On obligea vivement le musicien, plusieurs fois, à s'escamoter, mais il parvint à comprendre que l'après-midi serait plus favorable.

Il devait aller rendre visite à Gabriel Fauré, et s'en faisait, la veille encore, beaucoup de joie. Mais il s'excusa par un petit bleu. Mlle Claire se montra de nouveau vers quatre heures. Il avait confectionné un alphabet avec un bouchon brûlé et de grandes belles feuilles de papier à musique. Il amorçait une conversation lettre par lettre avec ces pancartes, sans se comparer pour autant à Fabrice del Dongo, car il ignorait *La Chartreuse de Parme* ; mais on lui désigna aussitôt avec épouvante les visages curieux qui se montraient derrière plusieurs vitres. Cependant, avant le dîner, un long baiser lui fut lancé.

La nuit venue, jusqu'à onze heures, on lui défendit de parler. Cela devenait niais et ennuyeux.

Enfin, on lui demanda s'il comprenait l'anglais. Hélas ! non, et les jeunes filles n'apprenaient pas l'allemand. Mais la rue était parfaitement silencieuse et obscure. La voix s'enhardit. Mlle Claire racontait que durant plus de deux semaines, elle avait guetté le jeune homme brun et indifférent. Il s'était tout de même aperçu qu'elle existait, il était venu à la fenêtre, bien qu'il feignît constamment de tourner la tête d'un autre côté... Elle savait qu'il travaillait tard la nuit, qu'il ne se levait pas trop tôt.

- J'ai dix-huit ans et demi, dit Pierre.

Il espérait qu'elle allait répondre par son âge. Mais non :

- Je vous croyais moins jeune que ça.

Elle semblait un peu déçue.

- Demain, je veux absolument vous voir, reprit Pierre, sortir un instant avec vous.

- Non, non, n'y comptez pas !

- Mais ne sortez-vous donc jamais ? J'ai surveillé toute la journée la porte de votre maison. Il me semble que je vous aurais reconnue. Avez-vous donc fait un voeu ? Etes-vous prisonnière ?

La voix riait avec une jolie gaîté :

- Et pourquoi pas paralysée des deux jambes ? (Ma foi, il l'avait un peu craint.) Ce n'est pas vrai que vous écrivez de la musique, vous devez être romancier... C'est beaucoup plus simple : ma grand'mère est propriétaire de ce pâté de maisons. Notre appartement fait le tour de l'étage. Nous sortons par la porte qui donne sur l'avenue.

- Je vais vous attendre devant cette porte, sur un pliant, avec une boîte pleine de lacets, comme un aveugle !

- Je ne sais pas encore si je peux vous le permettre... Je pense que je vous aime (elle disait cela avec une tranquille conviction). Mais peut-être, si je vous vois de près, je ne vous aimerai plus, et je serai très triste. Et vous, peut-être, vous vous mettrez à m'aimer. Ce sera encore plus triste.

Pierre était pantois, assez ému, d'ailleurs. Il fut dispensé d'une réponse. Soit qu'elle eût décelé un danger, soit qu'elle fût embarrassée par ses propres paroles, elle s'éclipsa. Mais elle reparut en hâte, trois fois, pour échanger avec le garçon d'emphatiques baisers.

... Pierre trépignait. Il avait laissé Sandy carillonner dix minutes à sa porte sans lui ouvrir. Depuis bientôt deux jours, il était vissé à cette fenêtre. Cela devenait absurde. Le corsage rose le contemplait fidèlement, sans un mot, depuis près de deux heures. Il fit signe qu'il voulait écrire et faire parvenir cet écrit sur-le-champ. On l'invita à lancer le billet dans la rue, on irait l'y prendre. Il griffonna : « Dans un quart d'heure, je monte chez vous. Barrez-moi le chemin si vous ne voulez pas me recevoir. Au moins, je vous verrai. » Il plia, lesta d'un sou, lança. Bizarre inversion des classiques de la galanterie ! Mais elle allait lui permettre de juger la tournure de la jeune personne. Il la vit presque aussitôt, apparaissant à l'angle de la rue. Ah ! mais c'était une gosse ! Pourtant ce ne pouvait être qu'elle. D'ailleurs, elle allait droit au billet. Une gosse ! Sa jupe sans doute descendait presque aux chevilles, mais elle portait encore une grande queue de cheveux bruns dans le dos ! Seize ans au plus : « Quelle idiotie ! Qu'est-ce que je peux faire de cette môme ? » Et vue à la verticale, ce n'était qu'un paquet d'étoffes.

Cependant, elle avait déjà regagné sa fenêtre. Le style du billet ne semblait pas l'avoir choquée. Elle acceptait. Elle faisait simplement comprendre : « Maintenant, impossible. A cinq heures et demie : oui. »

Ah ! il ne manquait plus que ça ! Voilà qu'apparaissaient à la fenêtre une autre fille, et deux autres encore ; la dernière, d'après la taille, devait avoir douze ans. Claire était au milieu du bouquet. Ça riait, se trémoussait, ça disait bonjour au jeune homme brun, à l'amoureux.

- Est-ce qu'elle veut m'inviter à manger la crème au chocolat avec ses petites amies ?

Il n'y avait plus qu'à fermer la fenêtre, oublier cette ridicule intrusion dans un pensionnat, téléphoner tout de suite à Sandy, qui peut-être était venu apporter son poème, se battre jusqu'à la victoire, assurée d'avance, avec l'esquisse coriace du prélude. Mais le corsage rose était de nouveau seul à sa fenêtre. Cinq heures et demie : « Comment lui dire que je n'ai plus envie de venir ? Et si elle a de la peine ? Je veux tout de même la voir réellement une fois. »

Il descendit sans chapeau, franchit une minute après la porte sur l'avenue. L'escalier était très cossu, ascenseur, tapis épais, glaces, torchères. Elle l'attendait entre le premier et le second étage. Ah ! diable, c'était une très jolie enfant ! Délicieusement et délicatement dessinée ! Cette ravissante matité du teint, qu'il n'avait jamais retrouvée depuis Irène, la petite Grecque… Et si noble, si limpide, folle, riante, résolue. Et grâce aux dieux, point petite, la taille des filles qui ont sûrement sous leur jupe les jambes rêvées. Il n'eut guère à se courber pour prendre sa bouche, qu'elle

ne savait pas offrir, mais qu'elle lui abandonna aussitôt. Deux, trois, quatre baisers immenses, dans ce bel escalier presque solennel. Il sentait que le même tremblement les unissait. Et déjà il ne pouvait plus douter que dans ce tremblement, dans la chaleur et l'odeur si charnelle mais si juvénile de ce corps, son instinct « réalisateur » se manifestait d'une façon très catégorique.

- Je monte chez vous ?

- Mais c'est absolument impossible ! Demain matin, à sept heures, venez me rejoindre, sous la Tour Eiffel. Nous ne nous manquerons pas ! Partez vite !

Encore un enlacement. Mais que se passait-il ? Il leva la tête. Les trois petites amies, nattes, noeuds dans les cheveux, penchées sur la rampe, se tordaient de rire.

Bien entendu, il était au rendez-vous du lendemain matin. Elle l'avait devancé.

- Ce n'est pas facile d'échapper à ma grand'mère ! Elle a des idées de l'autre siècle. Je suis perdue si je vais porter une lettre à la poste toute seule. Chez mes parents, je suis joliment plus tranquille. Heureusement, Grand'Mère a je ne sais quelle messe ce matin, sa messe de Notre-Dame-des-Victoires. Mais il faut que je sois rentrée à huit heures et demie. Mon âge ? Vous me donnez seize ans ? Vous tombez juste ! Je les ai eus il y a huit jours. Ce jour-là, il avait plu, vous portiez votre veston bleu marine, je préfère celui-ci. Vous avez à peine jeté un coup d'oeil par la fenêtre. J'aurais pourtant bien aimé, si vous m'aviez fait votre premier signe le jour de mon anniversaire... Si j'aime la musique ? Je ne sais pas, je ne crois pas. Le piano, c'est horriblement ennuyeux ; heureusement, on ne m'oblige plus à en faire.

Il apprenait tout ce qu’il voulait. Elle babillait sans répit sur le gravier des allées, entre les pelouses encore brillantes de rosée. Elle s'appelait Claire Pradel. Il devait connaître le nom : Etienne Pradel, c'était Papa, un grand homme d'affaires. Il possédait beaucoup d'argent, un hôtel à la Plaine Monceau. Mais comme Papa et Maman avaient passé trois mois en Egypte, à cause de tous les intérêts que Papa avait là-bas, Claire était venue habiter chez sa grand'mère maternelle pendant ce temps. Papa et Maman rentraient dans quelques jours. Elle allait retourner chez eux.

- Vous vous êtes décidé à temps, Monsieur le musicien !

- Si j'avais encore attendu, vous ne vous seriez pas décidée la première ?

- Jamais ! Ça ne se fait pas.

Il pensait « Et ça se fait, de se laisser embrasser dans les escaliers, par un garçon excité comme un possédé ? » Mais elle corrigeait :

- Ah ! je ne sais pas... Le dernier soir, je n'aurais pas pu m'en aller comme ça, j'aurais été trop malheureuse.

Pierre pataugeait dans une grande complexité de sentiments. Ravi, car il la trouvait exquise, si fraîche, si nette, discrètement pimpante - en la voyant, on découvrait qu'il existait une toilette convenant à une promenade galante dans le Champ de Mars, à sept heures et demie du matin, celle qu'elle avait choisie ; quelle belle chose que la richesse ! - car elle possédait déjà sa forme et sa taille de femme. Mais tracassé, presque honteux, à cause de ces cheveux, de ce visage qui appartenaient encore, si complètement, à l'enfance. Irène, à quatorze ans et demi, avec ses grands yeux noirs, paraissait, ah ! comment dire ? plus faite, plus mûre... quels adjectifs affreux ! Pierre aurait été bien en peine de décider entre les sombres yeux d'Irène, et les si jolis yeux gris de Claire. Mais la limpidité de ces yeux gris juvénilisait encore cette charmante figure.

- J'ai déjà un prétendant, Sam Cahen. Je sais que c'est à cause des fortunes. Ça me serait bien égal s'il me plaisait. Mais il a beau passer pour très chic, il a l'air d'un bélier, sa peau est grasse. Il ne compte absolument pas. Mais ne croyez pas que vous êtes mon premier amoureux. J'en ai déjà

eu au moins trois. Seulement, je peux vous dire que maintenant ils ne comptent plus du tout. Jusqu'à présent, il n'y a vraiment que mon frère que j'aie aimé autant que vous.

Cependant, après ces propos de nursery que Pierre, les oreilles toutes rouges, tâchait d'entendre le moins possible, la petite bouche aux lèvres rondes et pleines avait un tout autre goût et déjà une toute autre vie que celle de Géraldine dans ses meilleures démonstrations.

Sandy, l'homme-bottin, encore que moins expert sur ce chapitre que pour reconstituer la carrière de Felia Litvinne ou les alliances des Tour et Taxis, avait suffisamment complété la présentation sociale des Pradel. Pas encore des gens du monde, mais ils finiraient par obtenir leur visa d'entrée. Le grand-père Pradel avait assis le nom dans la finance ferroviaire, en travaillant pour les grands juifs de l'époque Louis-Philippe et des débuts du Second Empire. Le père avait choisi la finance du gaz. Le fils et petit-fils, Etienne Pradel (Papa), s'était porté vers la finance de l'électricité. Sa femme, plus distinguée que lui, très snob, devait venir de la grande bourgeoisie du Nord. Fortune d'agioteurs, mais d'un joli volume. Etienne, le premier de la famille, paraissait plus enclin à en jouir qu'à l'étendre ; cependant, il lui faudrait beaucoup de temps et de fantaisie pour y faire de vraies brèches.

- Il a une collection d'impressionnistes qui est en train de valoir celle de Camondo. Il avait prêté à la dernière exposition chez Georges Petit une tête de fillette par Renoir, oh ! le bijou de tableau ! Mais je ne savais pas du tout qu'on pouvait l'intéresser à la musique.

Pierre regrettait un peu que le grand-père et le père Tarare n'eussent pas eu du progrès scientifique la même conception que les Pradel. Dans ce cas-là, il aurait sûrement dirigé à quinze ans, et dans un grand concert, sa première symphonie. Mais Claire semblait avoir peu de goût et encore moins de considération pour son père, qui ne faisait rien d'autre que s'asseoir de temps en temps une heure ou deux, à côté d'autres hommes riches, autour d'une grande table verte comme un billard, ou s'enfermer un moment, après le dîner, pour fumer dans son bureau un cigare avec un vieux monsieur, président de ceci ou ministre de cela. Elle parlait de sa mère sans plus de flamme. Toute son admiration allait à son frère Daniel, qui accomplissait son service comme sous-lieutenant d'artillerie, après être sorti second de Normale Sciences : « Il ne va jamais au théâtre, je ne l'ai jamais vu à une soirée de la maison, depuis l'âge de quatorze ans il vit devant son tableau noir. Papa s'est toujours moqué de ses études, il dit que Daniel, avec tous ses calculs, ne saurait pas passer un ordre de Bourse, qu'un professeur ne peut pas réussir dans les affaires. Mais Daniel a raison, il veut travailler avec des savants, enseigner, avoir des élèves, un laboratoire. C'est la physique qu'il étudie surtout. Je suis sûre qu'il fera de grandes découvertes, qu'il deviendra célèbre bien autrement que Papa. Il a des idées très sérieuses et très vraies sur les gens qui ne font que brasser de l'argent, qui ne connaissent que l'argent. Il dit qu'il se sentirait coupable, s'il ne profitait pas de ce que nous sommes riches pour apprendre tout ce qu'il y a à apprendre, et pour se rendre utile à la société. »

Claire parlait de ces choses dans une allée du Bois. Mais il était déjà entendu que Pierre viendrait bientôt à l'hôtel du Pare Monceau. Claire y donnait deux goûters par mois pour ses amies et ses amis : « Il y en a toujours des quantités, parce que nous avons beaucoup d'obligations. J'ai quelques amies très gentilles et très chic, mais les garçons sont presque tous bêtes, et j'espère qu'ils vous déplairont à vous aussi. Je veux surtout vous montrer ma maison, pour que vous puissiez venir ensuite aussi souvent que vous voudrez. Je n'aurai qu'à dire à Maman que je vous ai rencontré dans un autre goûter, que vous êtes un bon camarade de mon amie Liette - j'arrangerai ça avec Liette qui est un peu boiteuse, mais épatante - et puis encore que vous êtes reçu chez Mme HartmannWalter, Maman grille d'envie de la connaître. D'ailleurs, Maman est si distraite

qu'au bout d'un quart d'heure, elle vous confondra avec mon cousin Raphaël ou avec quelqu'un d'autre. »

L'allée devenait déserte et touffue, propice aux baisers que Claire recevait avec une ravissante dévotion. Depuis l'apparition d'Irène au seuil de son adolescence, Pierre n'avait jamais éprouvé une plus délicieuse angoisse, décuplée maintenant par les appels constants de l'instinct « réalisateur ». On est obligé de dire que le rang de sa jeune amie, l'hôtel du Pare Monceau contribuaient notablement à son émotion. Pierre était un très grand musicien, très mûr et même roué pour tout son art ; mais cela ne l'empêchait point d'être encore un enfant. On ne peut cacher l'orgueil naïf avec lequel il se voyait accédant, grâce à Claire, au romanesque à la fois angélique et doré qui pare les grandes biographies musicales. Comme tant d'autres de ces plébéiens ou roturiers géniaux, comme Beethoven, Bellini, Liszt, Chopin, il avait sa Giulietta, sa Bettina, sa Casta diva, sa Caroline de Saint-Cricq, sa Marie Wodzinska, qui sans doute n'était pas noble, mais née tellement au-dessus d'un fils de boutiquier ! La musique, immatérielle et mystique surtout pour ceux qui l'ignorent, a un penchant de belle garce pauvre pour la fortune et ses apanages, son éclat, sa sécurité. Pierre qui était demeuré tout à fait indifférent à son premier succès mondain, chez Mme Hartmann-Walter, éprouvait un éblouissement victorieux, maintenant que l'amour lui ouvrait un salon de financier. Il était même d'autant plus flatteusement caressé que son talent n'avait aucune part à ce succès, qu'il devait celui-ci à sa tournure et sa bonne mine dont il soupçonnait si peu les attraits avant cette idylle.

Il s'ennuya assez démesurément pendant le goûter de Claire, au milieu d'une trentaine de capitalistes en herbe et de snobinettes en bouton, dont l'âge allait des quatorze ans d'une petite cousine aux vingt et un de Sam Cahen qui était d'ailleurs, avec sa tête crépue, son nez de Carnaval et ses yeux gais, le seul spirituel de toute la bande ; mais Pierre se sentait peu disposé à savourer les mots et à partager l'entrain de ce prétendant qui pouvait offrir une énorme société immobilière. On ne lui demanda même pas de jouer une note de musique. Il eût d'ailleurs refusé, mais cela n'empêchait point la petite blessure. Ce fut Sam qui se mit au piano pour faire danser deux ou trois tangos. Pierre voulut voir le portrait de Claire par Renoir. Elle alla le décrocher : « Mais c'est uniquement pour vous faire plaisir, je trouve ça très laid. Ce vieux bonhomme m'a fait un nez en trompette. Je sais bien que je n'avais que dix ans quand il m'a peinte. Mais ai-je le nez en trompette ? »

On jeta un coup d'oeil sur quelques toiles de la collection. Des jeunes gens s'étonnaient que M. Pradel eût acheté récemment un Sisley, dont la cote baissait dans toutes les ventes. On s'accorda en général pour faire la moue devant les Cézanne : « Comment peut-on vivre avec ça ? C'est si vulgaire, et si lourd ! » Un nabot blond, très musqué, dont le père collectionnait le XVIIIe, répétait d'une voix pointue et supérieure : « Nos Fragonard, notre *Liseuse* qui vaut quatre cent mille à la dernière expertise... » La mère d'une des jeunes filles venait de se faire portraiturer par Bonnat : « Papa dit qu'il n'y a que ça qui tiendra, le classique. » Sam Cahen riait au nez de chacun. Chez lui, on achetait Henri Matisse, Rouault, La Fresnaye, et lui-même s'intéressait fort à différents cubistes polonais et espagnols. Pierre n'entendait pas grand'chose à la peinture, malgré les vastes monologues esthétiques de Sandy. Il aurait aimé louer le charme et la ressemblance profonde du petit portrait de Renoir. Les uns le tenaient pour un barbouillage aveuglant, les autres se disaient écoeurés par sa fadeur. Ces gens-là devaient sans doute parler de peinture, sujet déjà assez peu excitant, comme Mme Hartmann-Walter de Stravinsky ou de Schoenberg. Pierre bâillait de toute son âme. Mais au moment où l'on prenait congé, Claire lui glissa : « Partez le dernier. » Elle l'attira dans un corridor qui ne paraissait point si sûr, elle tendit ses lèvres et resta dangereusement blottie contre lui pendant plusieurs longues minutes.

Deux ou trois jours plus tard, dans leur allée du Bois - Claire vivait essentiellement sous la coupe d'une institutrice assez facile à semer - elle lui disait : « Quand on s'embrasse comme nous nous embrassons, on doit se tutoyer, n'est-ce pas? Commençons tout de suite. » En même temps qu'elles enivraient Pierre, ces hardiesses participaient trop visiblement d'une innocence qui le ligotait. Il était aussi évident que l'enfant ignorait la nature du plaisir auquel elle s'abandonnait avec une telle fougue, qu'impensable de toucher de l'ongle, de relever d'un centimètre cette jupe. Quelques allusions prudentes essayées par le garçon achevaient d'ailleurs de le persuader que la jeune fille avait traversé jusque-là dans un état de presque parfaite candeur un petit univers probablement assez faisandé. Pierre, penché sur les yeux gris, dans la contemplation d'une si douce lumière, n'en était pas moins la proie de la concupiscence la plus péremptoire.

Il s'accusait un peu de monstruosité, puis, beaucoup plus violemment, comme le voulait son âge, de cornichonnerie. Mais comment triompher de la cornichonnerie sans détruire le rêve ? Pierre se voyait bien mal entreprenant d'instruire Claire des rudiments préalables d'anatomie et de physiologie ! Il était charmé et embrasé, s'égarait, lorsqu'il se retrouvait seul, dans des hallucinations érotiques, pratiquait une brève évacuation qui lui purifiait la tête pour le lendemain, le rendait même à l'attendrissement poétique, mais sans pouvoir abolir l'énergie des réflexes : bref, toutes les phases de ce que l'on nomme encore le platonisme.

La musique, éclipsée quelques jours, se trouvait fort bien de cet ardent état. L'esquisse du prélude avait pris forme dans une soirée magnifique de fièvre lucide. Le scintillement des idées venues au jour, et de celles qui allaient naître, mais déjà vivantes, les triomphales solutions aux problèmes les plus irritants ou les plus intimidants émerveillaient, soulevaient le créateur lui-même. A ses amis du cénacle qui lui montraient un des premiers communiqués de presse sur le festival de Lausanne et l'exécution prochaine des *Etudes*, il avait répondu : « Les *Etudes*, les *Etudes*... Je me demande s'il n'y aura pas aussi loin, des *Etudes* à la musique que je suis en train de faire, que des airs de *Rienzi* à la *Mort d'Isolde...* »

Pierre ne pouvait plus se passer d'un confident à qui révéler l'existence féerique de Claire. Il redoutait un peu la malice et le scepticisme de Sandy. Il avait choisi Coulomiès, le plus jeune et le plus spontané. Le timbalier avait eu le même jour la primeur de quelques feuillets des crayonnages de Pierre. Le lendemain, assez glorieux, il disait aux autres : « Vous savez, notre gars, avec son histoire de Rienzi et d'Isolde, il ne charrie pas tellement. Il y a de ça, beaucoup de ça ! » Comme Coulomiès ne gardait pas très bien les secrets, il ajoutait : « Autre chose ! tout à fait entre nous... Je crois qu'il y a du sentiment sous roche. Mais alors, ce qui s'appelle du sentiment ! »

L'amoureux était venu relancer, rue des Volontaires, Sandy qui ne lui avait encore fourni que quelques strophes, fort ingénieuses, mais suffisant à peine au premier choeur. Sandy geignait devant le piétinant musicien :

- Pierre ! mais je ne suis pas un parolier d'opérettes ! Tu as l'air d'oublier que je signerai, moi aussi. Il faut que je sois digne de toi ! Je ne peux pas t'écrire ça sur les guéridons du Weber.

- Va un peu moins au Weber, alors ! Dépêche-toi, bon dieu de bois ! Donne-moi dimanche prochain tout ce qui sera au net.

- Dimanche prochain ? Tu veux me faire travailler contre la montre, ma parole ! Tous les mêmes, vous autres musicastres, avec votre mépris du Verbe... Tu peux me laisser un peu plus de temps. Tu as toute la vie devant toi !

- Je l'espère bien ! Mais c'est ma musique qui est pressée de sortir... Ecoutez un peu... pour le début du premier choeur... Et ça, pour un petit interlude symphonique : voilà à peu près ce que ça pourrait donner... Qu'est-ce que vous en dites ? Moi, je ne suis pas mécontent. Toujours un petit modeste ! Mais enfin, s'agit-il de modestie ? Vous savez bien que je suis ambitieux parce que j'ai

le droit de l'être, parce que je pense que c'est mon devoir... Oui, je suis content. Schoenberg nous a emmenés dans une voie extrême. Il a eu raison. Il y a quelque chose d'héroïque chez ce type. Mais il aboutit à un cul-de-sac, il tourne, il se cogne aux murs. Moi, je passerai, je suis déjà en train de passer. Je crois que je suis le premier... Je ne pleure pas sur ce que détruit Schoenberg, au contraire ; je vous l'ai déjà dit. Mais il faut être capable, maintenant, après ces destructions, de refaire de la musique, sans retourner en arrière. Je pense que j'en suis capable, et que je vais le prouver... Ecoutez encore... Vous ne pouvez pas dire que c'est de la musique d'avant-hier ! Vous voyez bien à présent tout ce qu'il reste de conventions mal assimilées, étrangères à moi, dans les *Etudes.* Et cependant, vous entendez, ici : ces septièmes diminuées, toutes bêtes, vieilles comme les rues... Mais pourquoi m'en priverais-je, si ce sont elles qui doivent être là, et rien d'autre ? Un romancier a-t-il perdu le droit d'écrire : « le beau ciel », ou « comme je vous aime ! » sous prétexte que ce sont des mots très simples ? Ces mots très simples ne seront-ils pas quelquefois les plus émouvants, les seuls justes ? Wagner ne s'est pas gêné pour employer quinze ans après *Tristan,* des cadences parfaites qui sont magnifiquement à leur place : « …*Siegfried, mon noble héros...* » Je n'ai pas de théorie qui m'interdise ces septièmes, puisqu'elles entrent dans mon mouvement harmonique, qu'elles apportent un repos que l'on attendait, une clarté nouvelle, dont on a besoin. Je ne suis pas un théoricien qui commence par se faire l'avocat de sa musique. Ma musique plaidera pour elle-même.

Les copains oublièrent tout à fait cette nuit-là de blaguer les amours de Pierre. En humant comme une odeur légèrement roussie, ils ne doutaient plus, chacun à sa manière, que le jeune garçon avait été exact au rendez-vous fixé par son magnifique démon.

* * *

Finalement, Mrs. Mac-Mahon avait été mécontente, à juste titre, de son récital ; troublée surtout par les six pâles critiques à gages, garantis par son impresario, et qui s'étaient tout de même permis d'insinuer que l'aigu de la brillante cantatrice manquait un peu d'étoffe et de sécurité. Elle s'était soudain décidée à braver les périls vocaux de l'Océan pour aller consulter à New-York le spécialiste sans pareil des sopranos légers, le seul capable de leur inculquer le secret du trou italien, le capotage des sons et le « vomissement du diaphragme ». Mais elle avait laissé à Pierre trois mois de cachets.

Rien n'était plus touchant et subtilement charnel que le délicat halètement de Claire, lorsqu'elle sortait d'un long baiser. Sur quelques mots discrets de Pierre, elle portait maintenant ses cheveux relevés et noués sur la nuque en une sorte de catogan très gracieusement virginal, mais d'une virginité nubile. Elle allait passer un premier mois de vacances dans la Corrèze, où l'arrière-grand-père avait acheté un castelet de son bourg natal. La veille de son départ, elle avait dit à Pierre :

- Est-ce que ça t'ennuiera de m'épouser ? Moi, je n'aurai pas d'autre mari que toi. Et si cela ne l'ennuie pas, il faudra nous marier très vite. Nous avons déjà l'âge, pour la loi ; je le sais, je me suis renseignée. Dès que nous serons mariés, tu essaieras de m'apprendre un peu la musique, je ne suis pas trop mauvaise élève, quand je le veux. J'ai parlé de notre mariage à mon frère Daniel, qui est venu en permission pour quarante-huit heures. Je lui ai toujours tout raconté. Il trouve que c'est une excellente idée, parce que tu es pauvre ; il dit qu'il épousera bien une ouvrière ou une employée de laboratoire si elle lui plaît. Mais il n'a pas encore eu le temps d'être amoureux. Il veut te connaître, quand il rentrera des camps de manoeuvres. Je serais contente s'il devenait ton

ami. Il n'est pas joli garçon, peut-être qu'il n'a pas eu non plus le temps ; il porte des lunettes ; mais son uniforme d'artilleur lui va très bien.

Pierre s'était écouté avec quelque stupeur répondant qu'il craignait fort que M. Pradel n'eût en matière de pauvreté l'opinion la plus opposée à celle de son fils, ce qui serait très fâcheux, puisqu'on aurait besoin de son consentement. Mais dans peu de mois, lui, Pierre, aurait sans doute fait parler suffisamment de sa musique pour éviter du moins de se voir jeté à la porte de M. Pradel par le chauffeur et le maître d'hôtel. Tandis qu'il parlait, le son de sa voix ne lui paraissait plus aussi invraisemblable. Quant à Claire, elle répétait : « Je ne veux pas d'autre garçon que toi pour mari. » Et son visage signifiait bien : « Donc, le reste n'a pas d'importance. »

La jeune fille disparue, après les plus douces effusions, Pierre poursuivait ses pensées, bien étonné qu'elles prissent peu à peu du corps, qu'il les maniât presque aussi réellement que s'il avait pesé les mérites d'une nouvelle disposition instrumentale. Sans doute eût-il été burlesque d'entretenir un M. Pradel du fonds et des rentes de M. des Chapeaux. Cependant, ce n'était point l'indigence que Claire prêtait volontiers au garçon de son choix. La vanité de M. des Chapeaux, soudain comblée après tant de mécomptes, pouvait devenir fort généreuse. Et le beau-frère de son cadet serait un physicien garanti par les plus magnifiques diplômes : une entrée de la science dans la famille, en quelque sorte. Pierre imaginait volontiers ce jeune savant, bon, grave, un peu jobard, s'entretenant avec le vieux chapelier des dernières découvertes en matière de radioactivité ou de haute mécanique.

L'auteur des *Etudes* n'était pas un croque-notes. L'un des plus illustres musiciens de France le patronnait. L'entregent, les relations infinies de Sandy... Au fait, il pourrait avoir pour garçon d'honneur le neveu d'un prince, qui jugeait que Mme Pradel n'était pas véritablement une femme du monde. Il avait vu quatre minutes au plus cette personne, une femme d'assez belle allure, un peu crispante, mais tout grâces pour le jeune musicien très respectueux qui dînait chez Mme Hartmann-Walter. Il y avait surtout la sereine assurance de Claire, que Pierre voyait capable de n'importe quel prodige. Ce mariage n'était pas une rêverie enfantine.

Mais alors, Pierre épouserait une héritière, un sac, il serait pour tous et pour toujours l'intrigant adroit qui a su se pousser du côté des millions... Cela ne se pouvait. Il demanderait Claire sans dot, et il faudrait bien que tout Paris le sût. Il ferait stipuler que durant dix ans il gagnerait seul sa vie et celle de Claire. Pierre n'avait encore que d'assez confuses notions sur les revenus d'un musicien, suffisantes toutefois pour ne pas ignorer que les symphonies ne nourrissent guère leurs auteurs. Mais était-il besoin d'un palais pour aimer Claire ? Il dirigerait ses oeuvres, comme les grands compositeurs allemands, dans les villes étrangères ; c'était fort rémunérateur, assurément moins difficile que de se tirer du prélude de la cantate. Fauré, le charmant grand-père selon la musique, qui aimait tant les filles jolies et très jeunes, ne les laisserait pas mourir de faim ! Sandy avait parié que Diaghilev lui commanderait bientôt un ballet. Diaghilev payait royalement. Pierre se passionnerait pour une partition chorégraphique, pour le rôle précis que sa musique aurait à remplir sans rien aliéner d'elle-même. Comme Claire serait jolie, en toilette du soir, dans le faste d'une grande première des Ballets Russes...

Il pensait tout à coup que dans sa volonté de l'épouser, la jeune fille exprimait aussi une impatience, des désirs peut-être beaucoup moins obscurs qu'il ne l'avait cru. Il lui venait aux lèvres le lied de l'hyménée, « Cueillez des roses », dans *La Vie et l'Amour d'une Femme* de Schumann, et surtout les quelques mesures de piano qui le précèdent, cette petite apothéose intime, modeste, mais chant si profond de la tendresse sensuelle, de la félicité un peu anxieuse du couple dans l'attente de l'union des corps, les couleurs mêmes de son amour avec Claire. Il faudrait que leurs noces fussent à l'échelle de ce cortège minuscule et passionné, donc avec une église, décor néces-

saire. Claire devait être plus ou moins catholique, puisqu'elle possédait une grand-mère dévote. Lui-même, à cause de sa mère, avait fait une espèce de première communion. Les curés, disait-on, n'y regardaient pas de si près, lorsque les honoraires de leur messe étaient bons. Pierre se contrefichait plus que jamais de la messe. Mais il y aurait le voile blanc autour du visage de Claire, quelques bouffées de l'encens hypocritement aphrodisiaque, la sortie de l'église, que l'on choisirait parmi les vieilles campagnardes,[5] avec cependant un de ces petits orgues encore très simples, un peu chevrotants, mais si purs, du XVIIIe siècle - rien de commun avec les énormes buffets bourgeois et leur redondance - M. Claingel consentirait bien à y jouer, après Bach, le petit cortège de Schumann, comme lui seul savait jouer - pauvre père Claingel ! Pierre ne lui avait plus écrit depuis six mois, il réparerait le soir même cette ingratitude. - Quand ils arriveraient sous le porche, où quelques gamins crieraient : « Vive la mariée ! », Claire serait pour lui seul, il l'emporterait aussitôt.

Cueillez des roses…
Parez-moi pour mon jeune époux !

Mais pourquoi chanter encore avec la voix des autres ? Puisque Sandy traînait toujours de bars en salons les brouillons de son Ode, Pierre allait écrire d'abord sa musique nuptiale. Ce serait une *Sérénade*, Sérénade à Claire. Pour un petit choeur d'hommes, vingt voix au plus, mais triées, et un orchestre de chambre, où bois et cors domineraient. Une orchestration qui sans doute éviterait tout éclat trop vif, mais avec une grande indépendance des timbres. Les paroles ? Ma foi, Pierre s'en chargerait lui-même. Ce serait bien simplet : tant pis. Il allait les écrire, de son mieux. Mais avant tout, il voulait connaître un peu cette nouvelle musique, entendre ses premiers sons. Vite aux esquisses, vite au piano.

* * *

Sans Claire, Pierre n'avait pu résister plus de deux semaines. Il était allé passer cinq jours dans un hôtel de gare, à quelques kilomètres du bourg natal de la dynastie des Pradel. Ils s'étaient revus chaque après-midi et même une fois le matin, pendant ces cinq jours de rendez-vous à bicyclette, compliqués et joyeux, de soleil, de petits chemins, de baisers, d'approches et d'effleurements subtils. Il connaissait mieux encore, maintenant, la pureté de la jeune fille. Sans doute, la conquerrait-il de la sorte, insensiblement, minute par minute. Ce lent et suave glissement était lui-même une volupté qui abolissait le temps et l'impatience. Auprès d'elle, le rêve nuptial devenait presque grossier. Peut-être n'y aurait-il ni roses, ni voile, ni orgues, mais l'ombre d'un bois, le ciel bleu à travers les feuilles, quelque jour. Mais si longue que dût être 1'attente, elle était déjà le bonheur, dans la certitude que Claire serait à lui. Elle lui avait dit : « Aujourd'hui, je me fiance à toi, devant toi. Les autres n'en savent rien, mais qu'est-ce que cela peut nous faire ? » L'heure des familles sonnerait toujours assez tôt.

Pour rejoindre Claire, Pierre avait manqué - seule ombre du radieux voyage - le premier des trois concerts de l'orchestre Lamoureux que Coulomiès dirigeait cet été au Casino de Dieppe. Il rentrait à Paris, ce lundi 27 juillet, parce que Claire partait le jour même pour Saint-Sébastien,

[5] Le narrateur regrette ce trait dans la biographie de Pierre Tarare. C'est ainsi que se prolongent les rites les plus médiocres, les plus vidés de tout sens.

avec ses parents. Il irait coucher le samedi à Dieppe, pour assister le lendemain, le 2 août, au second concert de Coulomiès. Il gagnerait ensuite Lausanne pour les répétitions du festival, qui commencerait le 12.

Cette première moitié d'août promettait donc d'assez savoureux plaisirs. Les *Etudes* et les *Poèmes* s'étaient bien éloignés depuis que Pierre travaillait à ses nouvelles partitions. Mais le destin de certains musiciens voulait qu'ils n'entendissent ainsi leurs oeuvres qu'après les avoir dépassées. Wagner n'avait pas encore pu assister à son *Lohengrin,* tandis qu'il achevait *Tristan.* Pierre reprenait d'ailleurs un assez vif intérêt au sort public de ses *Etudes,* puisque son proche avenir avec Claire y était peut-être lié. Mais la dernière note du festival jouée, il reviendrait tout droit à son piano, pour une retraite de grand travail. Car cette année ne devait pas être féconde qu'en bonheur, mais porter aussi ses oeuvres. Sandy avait promis que son texte serait fin prêt avant le gai départ de toute la bande des Volontaires pour la Suisse. La Sérénade prendrait sans doute le pas sur la Cantate. Pierre comptait bien l'avoir achevée avant le retour de Claire, vers le milieu de septembre. Il aurait aimé écrire une musique moins déroutante pour la jeune fille qui en recevrait la dédicace secrète. Il ne le pouvait plus sans se travestir. Même pour Claire, pas de concessions... Elle ne serait du reste point seule à être déconcertée, stupéfaite. Peut-être, pendant de longues années, n'y aurait-il que Pierre et quelques fidèles très déliés pour entendre ce que chantait la Sérénade. Mais Pierre savait qu'un jour, pour des milliers de coeurs, ce chant deviendrait aussi limpide et émouvant que celui des violons voluptueux dans l'andante de la *Symphonie Jupiter.*

A travers une France plate, blonde et verte, piquetée de toits roses, assoupie sous le soleil, l'express roulait, lui-même somnolent, à demi vide. Dans le compartiment de seconde de Pierre, un tout jeune officier, très ajusté, ganté de blanc, cambré et inabordable, feuilletait *Fantasio, Le Rire* et *La Vie Parisienne*. Un gros homme assez trivial, quelque négociant limousin, dormait dans son coin, les pouces croisés sur le ventre, la figure protégée par un journal. Pierre voyait un des gros titres : le procès de Mme Caillaux, le grand sujet de discorde des Français depuis six mois. La réaction, chevauchant toutes les haridelles du Droit, pourtant bien fourbues depuis l'affaire Dreyfus, s'étranglait au seul mot de circonstances atténuantes. (Que resterait-il de la société, si les femmes des pontes du régime pouvaient impunément trucider les grands journalistes bourgeois ?) La gauche faisait campagne pour l'acquittement au nom du Peuple, dont M. Caillaux était un des plus nobles défenseurs. Le Peuple, cependant, blaguait surtout le régime doré dont jouissait à Saint-Lazare la célèbre détenue, et chantonnait aux carrefours :

Madam' Caillaux *n'mangera plus la purée d'pommes de terre*
Comm' toutes ses compagnes de misère !

Le dénouement approchait, dans une cascade de procédure, d'incidents d'audience et d'apostrophes solennelles à la postérité. C'était le thème de tous les propos, calembours et invectives, à la table d'hôte du *Rendez-vous des Voyageurs* où Pierre venait de prendre quelques repas. Il avait bien consacré trois minutes à cette affaire depuis quinze jours. Pendant ces trois minutes, il avait souhaité l'acquittement, parce qu'il ne lui déplaisait pas qu'une femme poussât jusqu'au crime la défense de son mari, et qu'un déni de justice illustrerait de divertissante façon la vue de la société qu'il devait à Sandy, et un peu à ses propres remarques : une comédie des erreurs et du mensonge, où les mots étaient d'autant plus creux que plus grands, les personnages d'autant plus vils que plus solennels, où l'art seul offrait des chances de dignité et de vérité.

Le Limousin supposé était descendu aux Aubrais, laissant son journal sur la banquette. Pierre y jeta un coup d'oeil, ce qui ne lui arrivait pas trois fois par mois. Le procès de Mme Caillaux

remplissait de massives colonnes, d'ailleurs assez peu pittoresques. La vedette de la première page allait toutefois au conflit austro-serbe. Bon ; suite à l'assassinat de cet archiduc. L'Autriche avait envoyé un ultimatum à la Serbie. Première nouvelle. Ultimatum : mot qu'on connaît. Donc, encore la guerre dans ces Balkans qui n'en finissaient plus de s'agiter, de vomir des coups de canons et des soldats bottés de vieux chiffons. On allait se prendre et se reprendre des Uskub, des Monastir, des Kirk-Kilissé. Si ça amusait ces gens-là... C'était beaucoup moins palpitant, dans cet ordre de choses, que la peste de Mandchourie, avec les médecins portant des masques à bec d'oiseau, ou que les exploits aériens de Pégoud et de Brindejonc des Moulinais.

Pierre entendait parler de la guerre de l'année depuis sa première gamme : les Boers, les Boxers, les Russes et les Japonais - le ravin de la mort à Moukden, les Japonais sautant dedans jusqu'à ce qu'il soit rempli de leurs cadavres, et que leurs camarades qui viennent derrière puissent passer dessus - la campagne du Maroc, la guerre des Balkans, les Bulgares et les Serbes contre les Turcs, puis les Bulgares contre les Serbes, les Roumains avec les Serbes, quelle salade ! Et les Grecs ? Avaient-ils marché ou non ? Pierre n'en savait plus rien. Au collège Favereau, un des professeurs, un vieux ballot médaillé de Soixante-Dix, prêtait aux élèves une infinité de bouquins d'un certain capitaine Danrit, dont Pierre se rappelait les couvertures coloriées et les titres, toutes les combinaisons possibles de bagarres effroyables, *La Guerre de Forteresse, La Guerre en rase campagne, La Guerre en ballon, La Guerre Fatale* (contre l'Angleterre), *La Guerre en sous-marin, L'Invasion Noire, L'Invasion Jaune* (elle avait l'air aux pommes, celle-là !) avec, à la dernière image, un Mikado ou un maréchal chinois qui descendait à cheval les Champs-Elysées parmi les cavaliers tartares. Tout cela était devenu aussi banal que du Théodore Dubois. Et ça n'avait pas empêché Debussy de venir après Wagner, Ravel après Debussy, Stravinsky après Ravel... D'ailleurs, les Serbes n'allaient même pas se battre : ils s'inclinaient devant les conditions des Autrichiens.

L'événement paraissait cependant d'importance. Deux grandes pages lui étaient consacrées à l'intérieur du journal. D'innombrables dépêches, beaucoup sous de très gros titres, annonçaient les allées et venues, réceptions et visites de personnalités distinguées, le baron Giessl, M. de Bethmann-Hollweg, Sir Edward Grey, M. Sazonov, le comte de Pourtalès, dont Pierre connaissait mal les fonctions, que l'on négligeait de rappeler. Il aurait fallu suivre ce feuilleton depuis le début, comme si l'on n'avait rien eu d'autre à faire ! Cette joute diplomatique ne semblait concerner la France que d'assez loin. Les journaux étaient beaucoup plus palpitants en 1911, au moment du coup d'Agadir ; on chipait tous ceux de Baptiste, au collège Favereau, on attendait d'heure en heure la guerre qui ne manquerait pas d'ouvrir les portes du bagne. A la première page de ce journal du 27 juillet, un monsieur sans doute très renseigné, puisqu'on imprimait sa prose en caractères gras, croyait savoir que l'on enregistrait une détente notable de la situation internationale dans les cercles autorisés de différentes capitales. Pierre ne sut pas remarquer que ce monsieur, qui parlait au nom du centre droit, dissimulait assez mal son dépit. Il lut avec plus d'attention la chronique littéraire, bilan des grands livres de la saison écoulée *: Le Peuple de la Mer,* de M. Marc Elder, prix Goncourt, *La Statue voilée,* de Mme Camille Marbo, prix Fémina, *Le Typhon,* de M. Henri Daguerches, *L'Héritage,* de M. Henri Bachelin, *Stéphanie,* de M. Paul Adam, en déplorant son inculture, qui lui faisait ignorer jusqu'à l'existence des auteurs de tant de chefs-d'oeuvre.

Une lettre de Coulomiès l'attendait chez lui, racontant jovialement le fameux premier concert, dont les pièces de résistance étaient la *Symphonie Rhénane* et le *Don Juan* de Richard Strauss.

Tout avait très bien marché. Le directeur de la Monnaie de Bruxelles, grand ami de Chevillard, qui se promenait sur la côte normande, avait assisté à la répétition :

« Il se peut donc qu'on devienne à la rentrée chef d'orchestre en second dans la bonne capitale belge, chère à Willy. Ça eye un beau théâtre, la Monnaye, savez-vous, qui a joué beaucoup de belles choses avant l'Opéra de Paris. »

L'excellent Coulomiès n'en voulait pas le moins du monde à Pierre de sa défection, dont il connaissait l'aimable cause. Il y répondait même par un fraternel sacrifice : « Chevillard voulait me céder un quatrième concert, celui du 16 août (festival Wagner, alléchant !) Mais pas question, puisqu'on sera tous ce jour-là chez les Helvètes, l'oreille grande ouverte aux *Etudes* de M. Courneuve. J'ose espérer, avec égoïsme, que tu n'as pas encore enlevé ta charmante, ce qui me permet de compter sur toi dimanche prochain. *L'Oiseau de Feu* est au programme. Et nous aurons l'honneur de te faire entendre *La Mer* à deux pas du paysage inspirateur. Curieux d'ailleurs : j'ai beau regarder cette Manche de Pourville, j'y reconnais assez mal la mer debussyste, qui m'apparaît infiniment plus méditerranéenne. Et c'est ainsi, ma foi ! qu'on te la servira, avec des couleurs vigoureuses, et sans escamoter, je te prie de le croire, les lignes de force, qui sont un peu là ! »

Depuis une semaine qu'il était absent de sa table et de son piano, Pierre avait tout un petit sac d’idées à préciser, de combinaisons à examiner. Il y passa toute la journée du 28, en pyjama, après un breakfast de jambon en boîte et de thé. Le crépuscule le surprit sur son papier. Il était tard pour se raser, s’habiller, descendre au restaurant ; autant valait dîner de deux oeufs qui lui restaient, de fromage et de gâteaux secs. Il aurait volontiers bu un verre quelque part avec Sandy. Mais l'animal était introuvable, malgré trois coups de téléphone, parti même à onze heures du matin, contre toute tradition, de l'hôtel d'étudiants qu'il habitait, depuis six ans, rue des Ecoles. Tant mieux ; puisque le boulot marchait si bien, on s'y remettrait jusqu'à minuit, une heure, ou même un peu plus tard. Pierre s'étirait quelques instants à sa fenêtre. Tiens, au fait, que devenaient les « femmes damnées » ? La fenêtre impudique était à demi close, mais la lumière brillait, et Pierre distingua assez bien une jeune femme élégante, inconnue, qui retirait son chapeau fleuri, en parlant à la grosse vieille rousse debout devant elle. Une troisième femme entra, la grande brune, croisant négligemment une sorte de saut-de-lit qui devait à peine recouvrir ses seins. Mais Pierre n'eut pas le temps de détailler la piquante apparition. Pour le coup, la vieille tira hermétiquement les rideaux. La belle visiteuse ne devait pas apprécier l'exhibitionnisme. Au reste, l'imagination de Pierre était occupée désormais d'autres objets que l'étrange trafic de la vieille et les cultes invisibles de cette Lesbos du VIIe arrondissement.

Le lendemain matin, il eut besoin d'une esquisse qu'il avait laissée rue des Volontaires. Vandremeule était sûrement à son magasin. Mais Pierre possédait toujours la clef du petit appartement que le cénacle lui avait donnée en gage d'amitié. Sa concierge, à la porte de la loge, échangeait de longues plaintes avec la vieille dame en violet du quatrième. Elle tourna vers Pierre une figure d'inondation ou d'incendie, en lui tendant une enveloppe mauve-pâle à cachet d'argent, le papier à lettres de Claire : « Excusez-moi, monsieur Courneuve, de ne pas vous l'avoir montée. On ne sait plus où on a la tête ! » Pierre n'entendit pas les deux vieilles se lamenter : « Quand on pense à tous ces jeunes gens ! » Claire déplorait le retour de Pierre à Paris. Elle n'était pas partie pour Saint-Sébastien « Papa n'a pas voulu à cause des événements tu sais qu'on lui téléphone tout le temps un tas de choses. Dire que tu aurais pu rester jusqu'à samedi près de moi, Pierre chéri ! Mais si la situation continue à s'aggraver, c’est moi qui te rejoindrai, parce que Papa a décidé qu'il lui faudrait rentrer à Paris, et Maman et moi nous ne le laisserons pas partir seul. » Quatre feuillets suivaient, où Claire disait son bonheur et ses souvenirs des cinq derniers jours. Pierre, qui avait arrêté un taxi, y relisait ce ramage d'autant plus charmant que Claire n'avait fait cette

fois que trois fautes d'orthographe, au lieu des dix ou douze de ses premiers billets, qui humiliaient passablement son amoureux.

Pierre, en ouvrant la porte de la rue des Volontaires, fut étonné d'entendre des éclats de voix ; encore plus étonné, un instant après, de tomber à neuf heures et demie du matin sur une réunion du cénacle, avec Sandy déjà levé, arpentant le plancher dans une grande animation. Quinze ou vingt journaux étalés jonchaient tables et sièges.

- Mais qu'est-ce qui arrive ?

- Il demande ce qui arrive ! Ah ! çà, c'est ta meilleure, Pierrot !

- Je sais que la situation internationale est sérieuse... (Il venait seulement de s'aviser que ces paroles étaient de circonstance. Encore gardait-il quelques doutes.)

- Sérieuse ? Mais mon petit bonhomme, c'est la guerre !

- La guerre avec l'Allemagne ?

- Et avec qui d'autre ? Avec la Bolivie ? Tu n'as pas encore lu de journal ce matin ? Eh bien, tu peux te vanter d'être le seul Parisien dans ton cas !

Pierre, médusé, saisit une des feuilles sur la table : « L'Autriche déclare la guerre à la Serbie. » Cela se passait tout de même très loin de Vaugirard... Mais les autres, négligeant ce ridicule innocent, poursuivaient leur palabre.

- Je vous dis que j'ai passé toute la nuit à la légation, proférait Sandy. Le ministre a encore vu Berthelot ce matin. C'est cuit. Les Russes et les Allemands mobilisent en fait depuis le 25. Le tzar signera la mobilisation générale aujourd'hui. L'Allemagne est couverte de trains militaires dans tous les sens.

Balp approuvait du chef doctement, comme s'il était gros lui-même de toutes les confidences de la Wilhelmstrasse, du Quai d'Orsay et du Foreing Office. Vandremeule, qui affectait toujours tant de correction et de mesure, était sans faux col, la barbe hirsute, les yeux brûlants. Il pivotait sans arrêt sur sa chaise, frappait l'un contre l'autre ses poings osseux :

- Alors, une douzaine de vieux crabes d'ambassades et trois déchets de dynastie tiennent entre leurs mains la vie de dix millions d'hommes. Et parce qu'ils ne veulent pas s'entendre, parce que « l'honneur » de leur pays est en jeu, ces dix millions d'hommes vont mourir ! Nom de Dieu ! ça n'est pourtant pas tolérable ! Il n'y aura donc personne pour leur coller un couteau dans le ventre ?

- Le Bureau Socialiste International se réunit aujourd'hui à Bruxelles, disait Thouzin, pour l'entente des partis ouvriers de tous les pays en conflit. Cela représente tout de même une action importante, un espoir.

- Les socialistes ! fulminait Vandremeule. Cette bande d'avocats et de professeurs, de bourgeois encore plus répugnants que les bourgeois cocardiers, parce qu'ils vont se renier comme ils l'ont toujours fait, tandis que les autres sont au moins fidèles à leur propre idiotie ! Tu attends quelque chose de ces pitres, mon pauvre Thouzin ? Mais ils ont déjà promis leurs voix à Guillaume, à François-Joseph, à ce sinistre Poincaré ! Est-ce que tu t'imagines que les grands chacals déclencheraient le casse-pipes comme ils vont le déclencher s'ils craignaient un mouvement quelconque sur leurs arrières ? Les bonzes socialistes marchent la main dans la main avec eux. Le guignol de Bruxelles, c'est pour l'électeur. Même, le jour de la fin du monde, on n'oublierait pas l'électeur ! Il a d'ailleurs les chefs qu'il mérite. La classe ouvrière ? Tas de boyaux, tas d'esclaves ! Ça fait la grève pour cinq sous de plus par semaine, que l'Etat et les patrons leur reprendront le lendemain. Mais il n'y en aura pas un pour se révolter contre l'abattoir, pour dire non aux bouchers !

- Jaurès est un pacifiste sincère, protestait Thouzin. Pacifiste et républicain.

- Il est assez jobard pour ça. En tout cas, il est le seul de son espèce, et il tournera casaque comme les autres ! Nom de Dieu, mais que font les nihilistes, les maximalistes russes ? S'ils démolissaient au moins Nicolas ! La responsabilité de ce salaud est aussi grande que celle du Kaiser, de la vieille bourrique de François-Joseph. Et le Poincaré, qui est allé lui porter juste au bon moment les assurances françaises, la promesse du sang français ! Ah ! si nous n'étions pas tous des jean-foutre, si nous avions seulement organisé un réseau d'action positive, au lieu de toutes ces parlotes, où sur dix types il y a dix doctrines !... C'est la catastrophe de toutes mes idées !

Pierre écoutait et regardait avec stupeur. Il n'ignorait pas que Vandremeule avait « fait de la politique » assez bruyamment, vers 1900, qu'il confondait dans le même mépris toutes les formes de gouvernements contemporains, qu'il fréquentait de temps à autre d'assez bizarres individus, des libertaires, des « militants pacifistes », des émigrés russes, il en avait même amené deux ou trois à quelques réunions du cénacle. Mais Pierre n'avait vu là qu'une bénigne bizarrerie, comme la barbe de jais du libraire. Et pas du tout, voilà que c'était la vie, la passion de ce prêtre un peu compassé de l'Art ! Et ce Sandy, ce bohème cosmopolite et mondain, ce dilettante, ce voltairien oriental, ce sophiste joyeux, ce snob qui savait si bien blaguer son propre snobisme ! Qui aurait pu l'imaginer, dévorant *Le Petit Parisien,* déclamant des phrases de M. Jules Cambon ?

Chacun de ces possédés poursuivait maintenant un monologue de sourd :

- Cette guerre était dans la nature des choses, comme dit Maurras, affirmait Sandy avec des gestes d'orateur. On ne peut pas se refuser à la destinée historique. Ou alors, on est rejeté, disqualifié par l'Histoire. Le sang versé n'a aucune importance. Ce qui compte, c'est ce qui sortira de ce sang, l'Europe du XXe siècle, purgée de tous ses archaïsmes, revigorée par les peuples jeunes qui vont gagner leur indépendance ! Nous avons de la chance, nous vivons à un moment magnifique du monde.

- J'ai été réformé à la caserne, disait Vandremeule. Mais ils vont me récupérer comme une fleur. Tous ces généraux, tous ces galonnards sont des ganaches sanglantes. Qu'ils viennent des jésuitières ou des loges, c'est le même tabac. Ils vont organiser des massacres. Si cette guerre dure seulement trois mois, ils ramasseront n'importe où la chair à canon. J'ai trente-quatre ans, ils me fourreront d'abord dans un dépôt, peut-être dans la territoriale, mais ce n'est pas la question. Je ne peux pas accepter leur uniforme, cette défroque de valet et d'imbécile. Je devrais partir aujourd'hui même pour la Suisse ou pour l'Espagne, pendant qu'il en est encore temps. Je me l'étais toujours juré. Qu'est-ce qui me retient ? Déserter, c'est le courage !

Le menton de Balp frémissait, sa longue face devenait pâle :

- Armand, dit-il, tu connais mes opinions comme je connais les tiennes. En dix ans, elles ne nous ont jamais séparés. Mais dans un jour comme celui-ci, tes paroles ne sont plus tolérables. Ce n'est pas la France qui a provoqué cette guerre. Mais puisqu'on va la lui déclarer, elle n'a plus qu'à se dresser, unanime, pour se défendre et pour vaincre. Le devoir de chaque Français n'a jamais été plus clair.

- Le devoir, vociférait l'autre, d'aller se faire casser la gueule pour que les Serbes soient russifiés plutôt qu'austrifiés, pour que la marine allemande ne concurrence plus la marine anglaise, pour que les Schneider et les Wendel décuplent leurs capitaux en même temps que les Krupp ? Et c'est sur cette insanité et ce fumier capitaliste que tu plantes ton drapeau tricolore ?

- Armand, répondait Balp avec une réelle dignité, j'aime mieux croire que tu ne sais plus ce que tu dis, et je ne veux pas en entendre davantage. Tu sais que je suis une « brute galonnée ». J'attends mon ordre de rappel d'un instant à l'autre. Je ne partirai pas sans venir te serrer la main. Mais maintenant, je m'en vais.

Balp, le croûton, l'éternel suiveur, prenant tout seul une décision ! L'univers n'était plus reconnaissable. Balp parti, la température baissa. Sandy ouvrait l'atlas, prévoyait des manoeuvres stratégiques, additionnait des corps d'armée. Pierre, malgré tout, aurait bien voulu entendre quelques échos du concert de Dieppe, une date, en dépit du comte Tisza, de M. Pachitch, de la Douma, du Grand-Duc : le premier succès public du cénacle. Il risqua timidement quelques questions. Vandremeule et Sandy dévisagèrent ce moutard avec une surprise presque indignée. Thouzin lui fit un petit geste désolé, mais se tut.

Pierre avala quelques bouchées, sans aucun appétit, dans une petite crémerie. Désoeuvré, abasourdi, les nerfs cassés, il prit le métro jusqu'aux boulevards. Les trottoirs roulaient une foule énorme, que l'on sentait tendue, mais d'apparence très calme et très gaie. Un événement gigantesque, grossissant d'instant en instant, s'était mis en marche. Plus rien ne l'arrêterait. Du moins Claire allait-elle rentrer...

Le lendemain et le surlendemain, Pierre vagabonda, acheta des brassées de journaux, comme deux millions de Parisiens. C'était la première fois qu'une grande vague humaine l'arrachait à son logis, à sa musique, l'emportait avec elle. Il ne tentait pas de lui résister, mais n'éprouvait guère que répulsion et consternation, perdu dans cette cohue qui s'exaltait à sa propre masse, à son épaisse chaleur.

Il ne comprenait pas comment la guerre devenait inévitable pour les Français parce qu'elle l'était, disait-on, pour les Russes. Il n'osait pas se renseigner, persuadé qu'il péchait par l'ignorance enfantine d'une notion aussi élémentaire que la différence entre la tonique et la dominante. Il reprenait encore l'espoir d'un arrangement, d'une douche soudaine de bon sens sur cette fièvre inintelligible, en parcourant les longues tartines des journaux sur la médiation anglaise, acceptée en somme par tout le monde. Mais Sandy haussait les épaules : « Alibis qu'on se ménage pour les divers Livres Blancs, Jaunes, Bleus ! Mais ils veulent tous la guerre. Guillaume est en train de casser les dernières ficelles diplomatiques, parce que ses généraux tiennent à l'avantage de tirer les premiers, et qu'il est un peu moins hypocrite que ses cousins de Pétersbourg et de Londres. Ce qui lui vaudra d'ailleurs de gros ennuis s'il prend la piquette. Mais si on convoquait le fameux tribunal de l'Histoire pour juger les fauteurs de guerre, devant lui, Poincaré, Cambon, Nicolas, les Anglais ne vaudraient pas plus cher que Guillaume et ses junkers. Ce qui n'empêche pas que cette guerre est très plaisante ! »

Vandremeule continuait à s'interroger sombrement :

- S'esbigner, pendant que les camarades vont se faire tuer, c'est assez répugnant. Pourtant, ce serait la voie droite : continuer la lutte là où elle sera encore possible. Mais quelle lutte ? Dans quel but ? Pour condamner sans relâche cette guerre abjecte, alors que l'on n'a pas su l'éviter ? Une satisfaction morale, c'est tout. Au milieu du mépris universel : l'homme qui a fui le danger. Descendre dans la rue, insulter leurs drapeaux, leurs clairons ? Je ne suis pas assez brave. S'il fallait simplement être fusillé, je me collerais au mur, je leur dirais : « Allez-y. » Mais j'ai peur de cette foule que son poids rend certainement féroce, j'ai peur d'être écharpé, des coups de talons dans la figure, d'avoir les yeux crevés à coups de pointes d'ombrelles. Revolvériser Poincaré ou Viviani ? Il aurait fallu préparer ça de longue date, et ça ne servirait plus à rien maintenant. Guillaume et sa clique militaire me dégoûtent par-dessus tout. Accepter de se battre pour détruire ces bêtes féroces ? Mais c'est se battre aussi pour sauver le radicalisme français et les mercantis de Londres !

En rentrant chez lui, le 31, dans la soirée, Pierre vit près de sa rue un chasseur alpin, très entouré à cause de son uniforme insolite à Paris, et qui pérorait devant une boulangerie : « Le gouvernement ne dit pas ce qui se passe. On se bat depuis plusieurs jours à la frontière. Il y a déjà des

régiments anéantis. Le 158e de ligne, il n'en reste plus un seul homme. » Pierre frissonna, et la dernière petite étincelle d'espoir s'éteignit en lui. Ce sont souvent les fausses nouvelles qui nous apportent le sentiment le plus juste de la réalité.

Le samedi 1er août, l'ordre de mobilisation générale était affiché depuis une demi-heure quand Pierre arriva chez Vandremeule. Il avait retrouvé dans la rue Balp, le seul gradé de la petite bande, qui venait faire ses adieux, en tenue de lieutenant de chasseurs à pied, et dont le képi de velours sombre, les galons d'argent soulevaient le patriotisme populaire : « Vivent les chassebis ! Vivent les vitriers ! A Berlin, mon lieutenant ! » Balp bondissait au plus haut du prestige. C'était lui désormais le chef, l'incarnation de l'élite, l'aimant de tous les regards. Il rejoignait le soir même, sur la frontière de Lorraine, son bataillon qui brûlait peut-être déjà ses premières cartouches.

Coulomiès les avait précédés de peu, arrivant de Normandie par un des derniers trains réguliers. Son livret l'envoyait à La Rochelle, dans une section de brancardiers de la coloniale. Il était un peu éberlué, un peu mélancolique, mais philosophe : « Il paraît que c'est la faute à Wagner, tout ça. Oui, c'est un vieux pète-sec qui le disait dans le wagon tout à l'heure. » Thouzin portait avec une discrétion désolée le deuil de Jaurès, assassiné le soir précédent. On n'attendait plus que Sandy, qui entra en brandissant son chapeau comme un volontaire de Quatre-Vingt-Douze :

- Eh bien, ça y est !... Allons, embrassons-nous joyeusement. Ça va être une aventure magnifique. Je pars aussi tout à l'heure.

- Dans la Légion ?

- Mais non, pour Bucarest ! Nous allons entrer dans la danse avec vous. Il faudra bien que notre cocu de Ferdinand y consente. C'est une occasion unique de tomber sur le poil de ces m'as-tu-vu de Hongrois. Nous ne la laisserons pas passer. Nous allons délivrer notre Transylvanie. Traîasca Romania Mare ! [6]

C'était donc vrai. Sandy était Roumain. On avait oublié depuis si longtemps qu'il devait son accent un peu miaulant à un lointain idiome maternel ! L'ami de Diaghilev, l'esthète le plus papillonnant des grandes premières entonnait La Marseillaise, puis un hymne national, celui de son pays sans doute, assez médiocrement musical.

- Le peuple de Paris est splendide de sang-froid et de gaîté, poursuivait-il. Avec un tel peuple, la victoire est certaine. Heureusement, d'ailleurs. Une Europe sous la coupe des têtes carrées, ce serait à se suicider d'ennui. Nous allons lever l'armée de nos admirables paysans.

- Et tu vas réellement partir à la tête de tes admirables paysans, disait en riant Coulomiès, avec un képi en pot de fleurs et un grand sabre ?

- Mais bien sûr ! Je compte faire mon devoir de patriote, en première ligne... tout au moins en seconde !

Sandy voulait encore une fois se blaguer ; mais le trait paraissait déjà conventionnel. La bouche entr'ouverte, le front obtus, Pierre considérait des pieds à la tête ce personnage inconnu. Vandremeule ne prit guère la parole que pour conjurer qu'on renonçât devant lui au champagne que le nouveau patriote roumain voulait aller chercher. Coulomiès avait à embrasser quelque petite amie et à boucler sa valise. Dans le vestibule, Pierre ne put s'empêcher de lui demander, presque honteusement :

[6] Vive la Grande Roumanie (celle de 1919).

- Tu étais content de ton *Oiseau de Feu ?* Les bassons ne jouaient pas trop fort dans la Berceuse ? Chez Lamoureux, ils sont un peu lourds, d'ordinaire.

- Les bassons étaient épatants. Tout marchait sur des roulettes. Que veux-tu, c'est foutu pour ce coup-là. C'est foutu aussi pour ton concert de Suisse, mon pauvre vieux. Tu sais, moi, elle ne m'excite pas, leur guerre. Mais enfin, elle ne durera pas toute l'éternité. Et toi, du moins, tu as de la chance, tu restes. Tu n'as qu'à nous gratter de la musique jour et nuit pour les festivals du retour !

Le lendemain, Vandremeule sonna chez Pierre :

- Pierre, je viens te dire adieu. J'ai décidé de m'engager dans l'infanterie. Je vais aller passer mes dernières heures de liberté chez ma soeur et mon beau-frère, à Versailles. Il y a peut-être une chance pour que cette guerre ne soit pas un crime absurde. Mais je ne pourrai le savoir qu'à l'avant. En attendant, je me demande ce que je commets, si c'est un suicide, si c'est la pire lâcheté de ma vie, ou les deux ensemble.

* * *

La déclaration de guerre de l'Allemagne à la France ne fut plus qu'une formalité, qui passa presque inaperçue. Pierre s'appliquait au civisme, mais à la façon d'un homme bien élevé, qui revêt la cravate et le veston appropriés, pour une visite de condoléances. Il allait voir presque chaque jour ses parents - à l'ordinaire, il ne se rendait qu'une fois par mois rue de Richelieu, et n'y rencontrait que sa mère. Son frère, le gros Julien, dont la femme allait accoucher pour la cinquième fois, avait été happé par un dépôt d'artillerie lourde. Mme Tarare, minuscule et lugubre, ne cessait de lamenter ces impitoyables circonstances, et ne devait pouvoir s'interdire d'imaginer une permutation qui, malheureusement, n'était pas admise, entre le père si honorablement fécond que la loi offrait à la mitraille, et le benjamin superflu, qui garait sa peau grâce au calendrier. Le coeur de M. Tarare semblait n'avoir subi aucune nouvelle fêlure des récentes émotions. On pouvait même penser assez justement que le principal souci du chapelier était de protéger son viscère contre les secousses du drame ambiant.

Pierre allait proposer, dans tous les quartiers de Paris, son incompétence bénévole à des services de la Croix-Rouge qui n'avaient besoin de personne et le faisaient savoir avec une certaine hauteur. Il regrettait son indifférence des derniers mois trop comblés à l'endroit de ses *Etudes* et de ses lieder ; n'arrivait pas à se persuader que l'on ne pouvait plus jouer de musique à Lausanne parce que les Français et les Allemands se battaient à Mulhouse - dans cette, Alsace-Lorraine, qui d'ailleurs, selon M. Claingel, n'existait pas. Pour en avoir la conscience nette, il avait écrit à Ansermet, ce qui lui valut une réponse où l'excellent chef d'orchestre cachait mal sa surprise devant l'inconscience du jeune compositeur.

Pierre, malgré lui, se représentait cette guerre franco-allemande comme la guerre de Rameau, de Berlioz, de Bizet, de Debussy contre Bach, contre Mozart, Beethoven, Schumann, Wagner, Schoenberg... Sentiment imbécile et enfantin, auquel il importait de substituer une vue juste de la tragédie. Louablement, il essayait de s'éclairer, il s'entraînait au mimétisme social. Mais il apprenait que pour M. Saint-Saëns, qui n'avait cependant rien d'un gamin, cette guerre était bel et bien musicale : on allait se battre et vaincre pour libérer en même temps Strasbourg des casques à pointe et la scène française de ces énormes immondices qui se nommaient *La Walkyrie, Siegfried, Les Maîtres Chanteurs, Parsifal.* Place nette pour ces vrais chefs-d'oeuvre de chez nous, *La Princesse Jaune, Phryné, Le Timbre d'Argent, Proserpine,* c'est-à-dire les innombrables opéras de M.

Saint-Saëns. Pour eux aussi sonnait l'heure de la revanche sur les iniques fours que leur avait infligés la teutonisation du goût français.

Les journaux citaient, en termes d'ailleurs variables, un manifeste frénétiquement belliqueux des intellectuels allemands, signé, hélas ! par Weingartner et par Richard Strauss. Pierre en souffrait, comme de la trahison ou de la déchéance de l'ami le plus vénéré. Mais il n'aurait pas moins souffert, et il le savait, de lire les noms de Fauré, de Debussy, de Ravel, sous les diatribes françaises de la même encre, que multipliaient les académiciens. La haine pouvait-elle s'indigner sincèrement d'une autre haine ? « Ah ! pardon ! Le pangermanisme a donné le la ! » Alors, c'était donc entre nations, entre grands esprits, comme dans les petites classes où les moutards se décochent des coups de pied : « M'sieur, c'est pas moi ! C'est lui qui a commencé ! »

On stigmatisait chaque matin avec une plus frémissante violence les atrocités allemandes en Belgique. Mais Pierre se rappelait les paquets de vieux illustrés qu'il feuilletait chez son père, au temps de Condorcet, pour y découper des portraits de musiciens. Les mêmes épithètes horrifiées, les mêmes condamnations éternelles avaient servi, quinze ans plus tôt, pendant la guerre des Boers, contre la barbarie des Anglais, devenus nos admirables alliés.

Comme au temps des Grandes Compagnies, on redoutait l'isolement, le brigandage et la famine dans les campagnes. De toutes les plages, toutes les villes d'eaux, toutes les maisons de vacances, les Parisiens refluaient dans l'enceinte de la cité. Claire était donc rentrée, et Pierre courait à leur premier rendez-vous, avec une grande faim de baisers, de doux et électriques frôlements. L'amour l'emportait sur la sinistre Histoire. Claire était là. Il l'entourait déjà de ses bras. Mais elle se dégageait, en lui dérobant son visage. Ah ! çà, la guerre la métamorphosait, elle aussi ?

- Mais, Claire, qu'as-tu ?

- Rien... Mais il ne faut plus m'embrasser.

- Mais pourquoi ? Parce que c'est la guerre ?

- Oui... Pierre, tu te rappelles, quand nous nous parlions de nos fenêtres, et que tu me demandais si j'avais fait le voeu de rester enfermée ? C'est peut-être cela qui m'a donné l'idée... J'ai fait un voeu, celui de ne plus t'embrasser et de te défendre de m'embrasser, jusqu'à ce que mon frère Daniel soit revenu de la guerre. Il faut que tu fasses ce voeu, toi aussi.

- C'est une idée très émouvante... Mais Claire, si la guerre dure cinq mois, six mois ?

- Papa dit que la guerre ne va pas durer longtemps, et que tous les grands industriels sont de son avis. Il est très inquiet. Les soldats sont très braves, mais les généraux sont mauvais. Papa a peur que nous ne soyons battus très vite. Maman espère qu'il se trompe, et moi aussi. Ce serait certainement terrible d'être vaincus. Mais je n'ai pas fait un voeu pour la victoire. Je l'ai fait pour que Daniel revienne, et j'y crois. Tu vois bien que ce n'est pas parce que je t'aime moins, au contraire. J'ai fait un voeu pour ce qui m'était le plus difficile. Mais j'ai peur maintenant que ça ne soit trop difficile. Alors, nous ne nous reverrons que dans huit jours.

Pierre, avait rencontré Thouzin, qui gardait des voies du côté de Charenton. La guerre, qui possédait ses bouffons comme toutes les tragédies, en avait fait un tourlourou de café-concert, les oreilles décollées par un képi trop grand, avec un gigantesque falzar rosâtre et un rase-pet bleu-lessive à gros boutons de cuivre. Thouzin, ricanant, semblait sadiquement joyeux d'attester par son aspect l'aberrance universelle. Il sentait l'absinthe à dix pas, et l'on se demandait assez tristement si l'on n'avait pas pris quelquefois pour le plus beau feu de sa mélomanie de vulgaires lueurs de pernod.

Déjà, sur maints trottoirs, des commères supputaient sans bienveillance l'âge, les épaules et la santé de Pierre : « Encore un gigolo qu'a le coeur trop fragile pour porter le sac ! » Ces invectives rendaient le garçon au sentiment aigu de sa chance, et on doit dire qu'il la savourait. A dix-neuf ans moins quatre mois, en août 1914, quand la bataille immense et sûrement décisive grondait à travers les lignes officielles du communiqué, il devait une fameuse chandelle au sort, et au chapelier géniteur.

Mme Hartmann-Walter l'avait requis pour le foyer des réfugiés luxembourgeois dont elle venait de prendre la présidence. Mais les réfugiés luxembourgeois se faisaient attendre, à Paris du moins, et l'on commençait à juger avec sévérité ce peu d'empressement à l'exode : « C'est tout Allemand, dans le grand-duché. » Pierre passait ses après-midi dans de vagues besognes de correspondance et d'organisation préliminaire. En rentrant chez lui, le soir, il rouvrait son piano et ses manuscrits. Quelles raisons existait-il de ne plus écrire de musique ? Claire, malgré son étrange mais touchante superstition, n'était pas moins jolie ni moins amoureuse, les sonates de Beethoven moins puissantes et moins nobles, et moins stimulante l'alchimie de Schoenberg. Si la défection de Sandy avait hélas ! interrompu, pour combien de temps ? l'*Ode à la musique,* les accords et les rythmes de la *Sérénade* l'attendaient, ils semblaient être sur la page comme des danseurs en scène, immobiles dans leurs élégantes attitudes, mais prêts à bondir de nouveau au premier signe de leur chef.

Cependant, Pierre reposait son crayon. Il rentrait d'ordinaire dans sa musique quittée la veille comme dans un clocher encore tout vibrant de ses carillons. Cette fois, les cloches étaient muettes. Il était sûr de n'avoir rien écrit jusqu'ici de plus neuf, de plus vivant et de plus savoureux que cette Sérénade. Mais les danseurs demeuraient sur place, figurants d'une fête figée dont Pierre ne se rappelait plus le sens.

Pourquoi donc ? Il commençait à savoir lire le style militaire. Celui des derniers communiqués était très fâcheusement nuageux. La grande bataille des frontières se déroulait mal, et tout Paris, toute la France le pressentaient. Certes, Pierre n'était pas indifférent. Il dépliait chaque matin et chaque soir, avec le même petit décrochement du coeur, les journaux qui lui apprendraient peut-être l'heureuse surprise, le succès bien tangible qui allégerait tous les esprits. Pourtant, ce sentiment n'était pas vital au point d'étouffer en lui toute autre voix. Il savait que la perte ou le gain d'une guerre ne concernaient pas sa musique, qu'une belle trouvaille d'harmonie était plus importante pour elle que la victoire ou la défaite des armées françaises.

L'échec en Belgique ne laissait plus de doute. Les Français se repliaient sur leurs positions de départ.

« Sur tout le front, de la Somme aux Vosges... » Holà ! Ce n'était plus l'échec, mais l'invasion. Sursaut, crampe à la gorge. Avant huit jours peut-être, l'ennemi, l'étranger défilerait dans Paris. Pierre s'arrêtait longuement sur cette image. Elle était humiliante, menaçante. Mais à l'heure même où les uhlans déboucheraient sur la Concorde, il pourrait être à son piano, en pleine création d'une symphonie magnifique, triomphale. Il n'y avait, raisonnablement, aucune force au monde qui pût empêcher cela. Et cependant, cette force existait. L'artiste avait beau se sentir libre, l'angoisse et la peur de tout un peuple l'assiégeaient, l'écrasaient, et imposaient silence à l'esprit créateur.

Les Allemands avaient franchi l'Oise, dépassé Soissons. Ils étaient à la Ferté-Milon, marchant droit sur la capitale. Malgré la fuite d'une quantité de familles, l'irruption lamentable et confuse des réfugiés, Paris gardait un air de calme grave. Mais on le sentait rétracté, aux aguets, dans l'attente du cyclone qui allait dévaster le plus beau ciel bleu. Sous ce ciel, la majesté de ses palais, de ses dômes, de ses tours, devenait effrayante.

C'était le 2 septembre. Pierre avait rôdé depuis le matin, chassé de son logis par ce souffle de désastre, entièrement possédé par ce spectacle lumineux et terrible : les Allemands étaient à Senlis, le gouvernement venait de décamper en direction de Bordeaux. Vers cinq heures du soir, après avoir somnolé un moment, Pierre, fade et vide, s'apprêtait à redescendre aux nouvelles. On sonna à sa porte. C'était Claire qui entrait, dans une robe toute noire, à la fois trop courte et trop large, et avec un chapeau de crêpe, posé au hasard, et d'où s'échappait follement un voile de deuil. La petite figure était exsangue :

- Pierre, mon frère a été tué dans la bataille de Belgique. Son commandant qui est blessé dans un hôpital à Versailles vient de l'écrire à Papa. Il y a des morts, des morts partout. Les Allemands ont écrasé les soldats français. Ils arrivent. On va défendre Paris jusqu'au bout. Je pense que nous allons mourir nous aussi, toi et moi, tout le monde peut-être. Je veux te connaître, et que tu me connaisses, avant de mourir.

- Claire ! Mais qu'est-ce que tu dis ? qu'est-ce que cela veut dire ?

- Tu dois bien savoir, mieux que moi, ce que cela veut dire.

Elle s'étendit elle-même sur le lit. Il demeura quelques instants agenouillé près de ses pieds. La stupeur, la joie, le désir et l'effroi le paralysaient. Il ne profiterait pas de cette douleur. Il fallait la relever, l'apaiser avec une grande douceur, la reconduire. Mais son corps était là, il ne pouvait plus s'empêcher, si timidement que ce fût, de le saisir. Et malgré sa pâleur et sa faiblesse, elle parlait, d'une voix précise et calme :

- Enlève-moi cette robe. Je n'en ai pas le courage... Tu as déjà été avec des femmes, n'est-ce pas ? S'il y a quelque chose que je dois faire, dis-le-moi.

Il allait donc la prendre, aussi délicatement et amoureusement qu'il relevait la robe et ce jupon, qu'il abaissait ces dentelles. Il saurait se commander, se freiner... Mais la proie était si tendre, si odorante, abandonnée sous ses mains et ses yeux avec une si étourdissante impudeur... La rage sexuelle le saisissait, précipitait tout. A peine venait-il d'oser le premier effleurement ; et voilà qu'il besognait à force, écoeuré de sa maladresse, mais se refusant tout répit, acharné à vaincre, affolé à la voir souffrir. Agrippée aux barreaux du lit, elle se laissait déchirer avec courage. La complice de ce coït animal, le témoin de ces assouvissements éhontés, la victime écartelée de cette chirurgie têtue, était-il possible que ce fût encore Claire ? Enfin, il la lâcha, et se laissa tomber à son côté. Autant qu'il se pouvait, elle avait été obéie. Leurs nerfs étaient rompus. Elle éclata en sanglots :

- Mon frère a été décapité sur son canon... par un boulet... J'ai entendu quand Papa l'a dit à Ernest, le chauffeur... Il était courageux, je savais qu'il le serait... Son canon a été le dernier à tirer... Les médecins sont près de Maman. Tout le monde à la maison est comme fou. Tous les soldats de Daniel sont morts aussi. Je me suis sauvée, si j'étais restée, je me jetais par la fenêtre. J'avais tellement mal qu'il fallait que je coure. Je suis allée m'acheter ce chapeau et cette robe, je ne sais plus où. Il fallait que je fasse quelque chose, tout de suite, quelque chose qui changeât tout, et parce que j'avais de plus en plus envie, depuis que j'étais revenue à Paris, de faire ça avec toi. Mais maintenant, c'est fini, et Daniel est mort.

Ils mêlèrent longtemps leurs larmes. Ils s'apaisèrent peu à peu, las et tristes, s'embrassant et se cajolant comme des enfants. Mais nue contre lui, sous ses mains, cette enfant devenait pareille à toute femme. Et dans l'ombre, lentement, suavement, avec ses caresses repentantes et désespérées, il parvint à lui donner enfin le plaisir.

Le lendemain, la limousine des Pradel emportait Claire loin vers le sud.

VII

Avec le vierge courroux
Tout juste de la baguette
Au gant blanc des tourlourous.

MALLARMÉ

La République n'avait pas encore pris le goût des Te Deum. Les Français connurent la victoire de la Marne trop tard, pour apprendre en même temps qu'elle ne résolvait rien et quel charnier de trois cent mille morts coûtaient six semaines de guerre en pantalons rouges.

Balp était tombé l'un des premiers, après avoir interdit durant tout un jour, avec vingt-deux chasseurs, l'entrée d'un village lorrain à une marée de Bavarois. Ce fait d'armes fut relaté par toute la presse de France et des pays amis. Il inspira une aquarelle de Georges Scott, à la façon des « Dernières cartouches », dans *L'Illustration*, et maintes images en couleurs dans les suppléments illustrés des journaux populaires. *Le Petit Journal* montrait l'intrépide officier, embroché par vingt baïonnettes à dents de scie qui rosissaient son dolman, brûlant encore la cervelle d'un énorme ennemi à barbe rouge. Les artistes lui donnaient le visage d'un Bonaparte à moustaches ou d'un général Boulanger rajeuni. Héros d'une guerre brève et malheureuse, le courageux placier en sirops iodotaniques eût été coulé dans le même bronze que le Sergent Blandan et le Franc-Tireur des Ternes. Mais il y avait inflation de bravoure, et de morts exemplaires. L'Etat-Major tenait à marquer son orthodoxie démocratique en répandant sur tous les combattants l'égalité d'une gloire anonyme. L'immortalité militaire du lieutenant Balp ne se prolongea pas au delà d'une quinzaine.

M. Claingelhofer avait été arrêté comme espion dès le 5 août. Un individu pourvu d'un tel accent, qui s'enfermait la nuit dans une cathédrale, pour jouer - soi-disant - de la musique allemande, n'avait pas volé ce sort. On déglingua son orgue pour y chercher une machine à signaux. Quand il fut libéré, il apprit qu'il ne restait plus que les quatre murs noircis de sa maison, brûlée par des Allemands qui n'étaient même pas Prussiens.

Pierre était inclus dans un grand remous de bienfaisance mondaine. Il s'y employait de son mieux, en se disant que les privilégiés de son espèce devaient au moins leur temps à la cohue des malheureux. Il avait loué à des réfugiés belges sa garçonnière qui lui rappelait des images trop violentes de Claire, et devenait onéreuse pour sa bourse fort aplatie. Il tambouillait et couchait rue des Volontaires. On lui apporta là un télégramme qu'il ouvrit avec un haut-le-corps en lisant : « Ignoble petit déserteur ». Mais ce n'était qu'un message badin de Mrs. Mac-Mahon, rentrée la veille d'Amérique, et fort étonnée de n'avoir pas trouvé son pianiste fidèle au poste, l'attendant sur un canapé. Elle le réclamait séance tenante. Pierre qui allait se voir dans l'assommante obligation de taper M. des Chapeaux, se frotta les mains.

Virginie dit : « Hello ! Pierre », et se lança d'une seule haleine dans le récit de ses tribulations, en se grattant sous son peignoir les aisselles et le coccyx. Elle n'était pas soprano léger, mais

mezzo. Le maestro napolitain de New-York avait établi son vrai registre par un examen scientifique et absolument moderne de ses conduits, avec Rayons X et enregistreurs électriques. Mais son médium était terni et durci par la faute des sanglants idiots qui avaient déplacé sa voix. De telles révélations valaient bien le voyage. Et on lui avait appris à l'Opéra de Chicago le nom du plus infaillible praticien des voix maltraitées comme la sienne ; un admirable docteur Wiard qui habitait Saint-Germain-en-Laye. Elle avait dû attendre plusieurs semaines un bateau, mais s'était rattrapée en commençant le matin même le traitement, splendide, si original, le plus cher du monde.

Pierre jugea convenable de lui rappeler que durant cette odyssée vocale il s'était produit quelques événements mineurs, dont le déchaînement de la guerre sur les deux tiers de l'Europe ; qu'il s'en était fallu de peu qu'elle ne trouvât quelque colonel des hussards de la mort vautré avec ses bottes dans son salon ; et qu'elle pouvait remercier le Ciel pour avoir mis la main sur un médecin français qui n'appartînt pas jour et nuit aux ambulances et aux hôpitaux militaires. Mais Mrs. Mac-Mahon haussa les épaules en se scrutant le nombril. Le thaumaturge des larynx commis à de grossières réfections de crânes fêlés et de tibias démolis ? Absurde hypothèse. Quant à la guerre, sa santé psychique, dont un professeur suisse lui avait décelé les connexions avec son état vocal, lui interdisait tout à fait d'y songer. Au reste, la victoire française était acquise. Il n'y avait pour en douter, chez les Américains, que la tourbe papiste et leurs vilains curés, qui rêvaient l'anéantissement de la Babylone parisienne. Dans tous les music-halls de Broadway, ce n'étaient que zouaves ou turcos sonnant la charge, et girls coiffées du képi-pompon des chers pioupious.

Bien que sa cure ne comportât pour l'instant aucun exercice musical, Mrs. Mac-Mahon tenait à conserver son accompagnateur, et lui restituait ses appointements.

* * *

Mais les vieux généraux en guerre font une grande consommation de jeunes gens. Ils les veulent dès la sortie de l'adolescence. C'est la matière idéale de leurs stratégies, par sa naïveté, son entrain à perdre une vie dont elle ignore à peu près le goût. Une bataille conduite et alimentée dans les règles ne peut se concevoir sans une « active », une belle masse de conscrits tout frais.

Or, les beaux assauts de Belgique et de Lorraine, prévus par les plans des généraux français, avaient consommé la classe Onze, la classe Douze et la classe Treize. Le reliquat de ces jouvenceaux achevait de fondre dans les boues des Flandres. Les tranchées allaient engloutir un gros paquet des bleus de la Quatorze. La guerre ne s'étant pas encore terminée par l'épuisement complet des deux parties, comme le voulaient les pronostics des grands industriels, Pierre apprit donc vers la fin d'octobre le recensement imminent de sa classe, la classe Quinze. Ce fut son père qui lui montra la nouvelle, dans un journal du soir. Mais en même temps, pour le rassurer, il lui tendait un des derniers numéros de sa revue favorite, *Science et Vie* :

- Lis cet article. Ça, ce n'est pas un bobard de journaliste. C'est sérieux, scientifiquement étayé. Et c'est signé de Leroy-Beaulieu, de l'Institut, le plus célèbre économiste français.

M. Leroy-Beaulieu prouvait par des calculs sereins, nourris des plus amples vues financières et des plus précises statistiques de la production industrielle et agricole qu'il était rigoureusement impossible qu'une guerre moderne durât plus de sept mois. Pierre lut, et il estima que ce texte était fort convaincant.

- Tu ne seras sans doute pas incorporé avant Noël, reprit M. Tarare. Il faut six mois au minimum pour faire un soldat. On n'aura pas besoin de toi pour finir la guerre, mon garçon. Tu verras

les Boches, mais sans flingots, quand tu iras occuper Cologne ou Mayence. Si seulement ça pouvait tourner aussi bien pour ton frère...

A vrai dire, le sort présent du maréchal des logis Julien Tarare ne justifiait pas de très vives inquiétudes. Assimilé à la réserve de la territoriale par la naissance de son cinquième rejeton, il n'avait quitté son dépôt de Bourges que pour conduire de paisibles charrois, à cinquante kilomètres des lignes de feu. Mais on ne parlait qu'avec consternation et tremblement, chez les Tarare et leurs voisins, des risques de la vie d'étapes, coups de pied de cheval, diarrhées, bronchites, à quoi se voyait exposé cet honnête commerçant, cinq fois père de famille.

...Depuis qu'il connaissait son prochain avenir militaire, Pierre avait retrouvé une grande équanimité. Il avait soupiré un peu en lisant par hasard dans un journal suisse que l'Allemagne, cette terre des Huns, se refusait à mobiliser ses compositeurs, ses musiciens d'orchestre, et comptait bien préserver jusqu'à la fin des hostilités ces artisans de son autre gloire. Mais puisque la patrie de Pierre entendait autrement la civilisation qu'elle défendait, il se sentait beaucoup plus léger, maintenant qu'il allait être quitte envers elle. Il pouvait, sans aucun débat, s'occuper de lui, c'est-à-dire de sa musique. Son dessein était de fixer enfin, avant son départ sous les drapeaux, l'essentiel de ses deux partitions interrompues par l'Histoire, *L'Ode à la musique* et la *Sérénade.* Le livret de l'Ode lui avait fait perdre de longues nuits. (Ah ! au diable Sandy, ses paysans et sa Transylvanie à reconquérir !) Il en était venu à bout, l'ingénuité du résultat ne lui déplaisait pas. Vite, à présent, à la vraie besogne.

L'esquisse de la *Sérénade* - fort développée en cours de route - était pratiquement terminée. Dans une langue si neuve, que d'accents charmants et poignants... O Claire ! Claire ! toi qui habites cette musique, pourquoi tes lettres sont-elles si décolorées et froides ? Ton amour s'en va-t-il depuis que nous avons fait l'amour ? Pourquoi ne dis-tu pas quel souvenir tu gardes de ces choses ?

Conseil de révision. Mairie du IIe. Profession ? Compositeur. Les majors à barbiches blanches et les édiles sourient. 1 m. 75, 63 kilos. Coeur et poumons excellents. Un peu mince, mais l'exercice l'étoffera vite. Bon service armé, apte à l'infanterie. Comme prévu. Cocasse que ce soient ces braves vieux toubibs débonnaires, costumés en officiers, qui choisissent la viande à mitraille, décident : « Celui-là se porte assez bien pour faire un mort. »

La petite réserve des jours civils s'amenuisait. Plutôt que de reprendre sa Sérénade jusqu'au polissage et à l'ajustement définitifs, il poursuivait l'ébauche de la cantate. Il consultait à peine son piano, couvrait feuilles sur feuilles, raturait beaucoup, savait bien qu'il travaillait trop vite pour ne pas se tolérer certaines faiblesses que désignaient de grandes croix rouges. Mais il était impatient de se rencontrer avec des difficultés pressenties, de voir toutes les grandes masses de sa vaste partition. Il fallait avant tout profiter de cette fièvre et de cette verve. On trouverait bien toujours le temps, ensuite, pour la remise au net, les recopiages, le labeur plus matériel. La guerre, après son premier et terrible orage, semblait se faire moins méchante. Surtout, elle se laissait dominer de nouveau par la fière logique latine, et par tous ses représentants de la critique militaire, du journalisme claironnant, rentrés dans leur euphorique équilibre après le séisme d'août, après la paradoxale victoire surgissant au bout de l'interminable retraite, et l'extravagante surprise des tranchées, des fils de fer. On avait compris. La partie était perdue pour les Allemands. Leurs taupinières barbelées, tellement étrangères à notre allègre génie, leur procuraient peut-être un délai de quelques mois d'hivernage. Mais une forme de guerre aussi anachronique ne pouvait se prolonger. L'attaque française, au jour choisi, liquiderait cet intermède, renverserait le

talus boche qui seul encore nous séparait de la victoire. On ne faisait aucun mystère que nos armées s'y préparaient avec une joyeuse et méthodique virilité.

Paris se requinquait dans l'optimisme ironique. Pour mieux enterrer les désagréables souvenirs du début de septembre, on mirlitonait les desseins matamoresques de l'ennemi sur l'air des « Bords de la Riviera » :

Savez-vous qu'sur les bords du Rhin
Les Allemands placent leurs estafettes ?
C'est la guerre, et le lourd Germain
S'en réjouit comm' d'un jour de fête.
Guillaume, le Konprince et la cour
Disent à tous que bientôt sera faite
La conquête de Paris,
Ils invitent leurs amis
A venir dîner chez Marguery.

A Montmartre, la drôlerie de la saison, c'était la boue des tranchées. Le troubade en avait jusqu'au ventre, le troubade qui avait été le gros notaire, le freluquet du rez-de-chaussée ou l'épicier pantouflard du coin. On pouvait bien rigoler un peu du tableau, puisqu'ils n'attrapaient même pas un rhume. Les chansonniers faisaient assaut de crânerie dans cette offensive de la belle humeur :

Ainsi qu' des p'tits canetons
La digue digue digue, la digue diguedon,
Sans répit nous barbotons,
La digue digue digue, la digue diguedon,
Durant de longues semai-nes
La brigue don-dai-aine.
A Dax on s'baigne itou
Dans la boue!
Dans la boue !

Pierre ne connaissait que par quelques échos de la rue cette production gauloise. Mais si Vandremeule, qui venait de se battre pour la première fois, n'écrivait que de rares cartes, d'un laconisme imperméable, Coulomiès, brancardier chez les coloniaux, envoyait de la guerre des nouvelles assez réconfortantes. La marsouille avait rudement trinqué pour son début, du côté de Rossignol, dans ces filles de putes d'Ardennes belges, ce fouillis de bois farcis de Boches, où on ne pouvait plus ni avancer ni reculer. Mais ceux qui avaient tiré leurs os de ce massacre se sentaient munis d'une sérieuse barraca. Et la division se trouvait au repos, depuis deux mois, dans un secteur tout à fait pacifié, en Lorraine. Elle y passerait vraisemblablement tout l'hiver et installait ses loisirs :

« Les brancardiers, c'est la musique. Le premier prix de Conservatoire y grouille comme les totos sur le poil d'un Bas-Saxon. Comme nous t'envoyons dans les défilés des « Grosses Pines [7] » à décrocher les roustons d'un artilleur de montagne, nous sommes les chouchous du colonel, du général. Les gens d'archets ont pu se faire envoyer leurs violons et basses de violes, et j'ai obtenu

[7] Marche de l'infanterie coloniale.

l'autorisation de constituer un petit orchestre, dont je tiens le bâton, naturellement. Trente et un pupitres, mais de la crème, ou peu s'en faut. Nous nous proposons d'exécuter surtout, et pour autant que les éditeurs nous prêteront le matériel, des oeuvres dans leur instrumentation originale, Mozart, Haydn, les contemporains, ce qui ne s'est pour ainsi dire jamais fait à Paris. Nous avons joué pour notre inauguration la Première de Beethoven. Eh bien, elle est beaucoup mieux dans son style, ainsi, qu'avec tout le tremblement des phalanges dominicales, comme écrivait notre pauvre Balp.

« J'étais un peu maigre du côté, de mes altos. Mais j'en ai déniché un de renfort. C'est un adjudant de bataillon, la plus redoutable sous-branche de l'espèce. Je peux donc me vanter de mettre un adjudant au pas. D'ailleurs, il a une sonorité très convenable... Nous jouons à guichets fermés, mon cher ! trois mille abonnés pour toute la saison ! Evidemment on leur doit quelques concessions, la Valse de *Faust* (elle est d'ailleurs très réussie, cette valse), le *Chant du Départ* pour finir, avec le baryton Pompignan, de l'Opéra de Nîmes. Mais je fais déjà répéter, pour nos prochains programmes, *Ma Mère l'Oye, Le Festin de l'Araignée,* et *Siegfried-Idyll,* oui mon poteau. Parce qu'ici nous nous en tamponnons, de la dictature de MM. Lavedan, Saint-Saëns et Maurice Barrès. Ils n'étaient pas à Rossignol, ces gniards. Alors, qu'ils la bouclent. Franz [8] est dans le secteur, juteux d'artillerie. Il va venir nous voir. Je lui demanderai de chanter au moins le Récit du Graal. (Le Chant du Printemps, avec trente et un instruments, ça serait un peu charrié, tu ne crois pas ?) C'est étonnant le nombre de gens épatants et renseignés qu'on rencontre dans l'armée depuis qu'elle a subi cette irruption de civils. Un groupe de poilus m'a déjà demandé si je pensais à me procurer les dernières partitions de Stravinsky. La guerre durerait dix-huit mois, je ne désespérerais pas de diriger les *Cinq Pièces* de Schoenberg et la *Sérénade* que tu connais devant un état-major de corps d'armée et quatre mille marsouins, bigors, zouaves et légionnaires conquis à l'atonalité. Et je reviendrais sans doute de cette campagne avec le galon d'adjudant chef d'orchestre, puisque ce grade semble être particulièrement musical. J'oubliais d'ailleurs de te dire que je suis été nommé caporal à la suite de mon fait d'armes beethovénien de l'autre jour. »

Ma foi ! le train du monde était tellement chamboulé que la vie musicale allait peut-être devenir beaucoup plus brillante au front qu'à Paris. Il n'y avait d'ailleurs pas grande difficulté. Puisqu'à la guerre les musiciens devenaient brancardiers, Pierre le serait. C'était tout de même son droit ! Le métier passait pour pénible et dangereux - le brave et gai Coulomiès n'en dirait jamais rien. Mais s'il devait monter en lignes, Pierre, par goût, préférait risquer sa vie en essayant de sauver quelques autres vies plutôt qu'en distribuant la mort. Et il aurait certainement quelques loisirs inconnus des troupiers du rang.

Il fut appelé le 16 décembre. Il avait dix-neuf ans depuis l'avant-veille. Tout calculé, M. Victor Tarare lui avait encore joué un tour assez sournois. A dix-huit jours près, ce chapelier engendrait un conscrit de la classe Seize, qui aurait pu terminer confortablement, jusqu'au dernier détail d'instrumentation, sa *Sérénade* et sa *Cantate,* dont le dernier tiers était à peine ébauché, malgré le plus ardent labeur. Pierre emportait avec ses chaussettes de laine, un flacon d'alcool de menthe et beaucoup de chocolat, les volumineuses esquisses de ses deux partitions. Mais le matin de son départ, il avait brûlé tous ses manuscrits antérieurs aux *Etudes* et aux lieder, à l'exception de la sonate scholastique, ouvrage témoin. Il s'en allait bel et bien à la guerre, d'où l'on ne revient pas toujours. Son orgueil se plaçait trop haut pour qu'il admît de laisser derrière lui les traces de ce qui n'était à ses yeux que faux pas et tâtonnements d'écolier.

---

[8] Le dernier des grands ténors wagnériens français, avant la décadence de l'Opéra de Paris. Sa carrière se déroula entre 1910 et 1930.

* * *

Pierre, depuis deux mois, se comptait quatre et s'escrimait à la baïonnette, fantassin de caserne au centre d'instruction de Gray. Sa vareuse, qui avait peut-être servi à un mobile de Soixante-Dix, valait celle du G. V. C. Thouzin. Un képi de pompier, réellement injurieux, le surmontait - M. Tarare lui avait bien fait tenir une des martiales coiffures, du genre aviateur, qu'il vendait maintenant aux élégants guerriers des Invalides et de la rue Saint-Dominique. Mais à Gray, comme en maints autres lieux, l'armée entendait conserver le monopole de ses inépuisables fantaisies, et prohibait celles, pourtant bien plus modestes, des « hommes », avec une grande rigueur. - Pendant les marches, le rugueux drap garance de sa culotte, combiné avec le caleçon Rasurel qu'il devait à sa mère, lui écorchait le fondement. Il s'accoutumait mal aux punaises, invincibles, bien que tous les lits de la caserne eussent été remplacés par des bottes de vieille paille pour aguerrir la bleusaille.

Cette vie était d'ailleurs encore plus engourdissante que rude. Il n'y avait d'autres Parisiens dans le bataillon que de pauvres êtres efflanqués et incolores, tirés des taudis du Pré Saint-Gervais ou de la Plaine d'Ivry, qui étaient peut-être allés deux fois dans leur existence jusqu'à l'Etoile, blaguaient falotement, pour le principe, l'ordinaire, mais remplissaient avec voracité leurs misérables carcasses de tous les fonds de gamelles. La plupart des conscrits venaient des cambrousses de Haute-Saône, de Haute-Marne, du Doubs. Un petit lot de réfugiés picards, des journaliers agricoles, s'ajoutait à ce contingent. Des tziganes bulgares ou ukrainiens eussent organisé tout de suite quelque concert de crins-crins, des Arbis improvisé avec des gestes cocasses d'abondantes histoires que l'on eût voulu comprendre. Pierre aurait été beaucoup moins exilé chez eux que parmi ces petits paysans fermés, épais, aux pieds noirs, aux énormes mains, dont les regards ne savaient traduire que balardise ou hostilité. L'autre « bourgeois » de la compagnie, un fils d'avoué d'ailleurs inculte, étalait sa condition avec une suffisance qui le rendait encore plus vulgaire que les manants. Le seul copain fréquentable était un petit barbillon de Troyes, taciturne, agile, ayant presque l'accent de Barbès, de cinquante kilos, mais en fer, qui soulageait à chaque marche quelque bouseux éclopé, en surchargeant du sac complet et du flingue de l'autre ses épaules inflexibles.

Les exercices, les tirs - peu fréquents - les trente ou quarante kilomètres de route étaient d'ordinaire supportables, on y pouvait penser à n'importe quoi, ou tenter, difficilement, d'apprécier le paysage. Pierre n'avait encore jamais eu pareil loisir de regarder la campagne, surtout la campagne en hiver. Il la trouvait lugubre et ignoble. Mais la véritable épreuve commençait avec le retour à la chambrée surpeuplée. L'interminable rumination du verbe rural lui infligeait le supplice d'une lente asphyxie mentale. La côte de Saint-Grégouâre montait-elle aussi dur que la côte des Houx ? Une soirée entière n'épuisait pas le débat. Les Picards, déjà bavards comme des Belges, paraissaient du moins plus gais, et Pierre avait eu d'abord l'avantage de ne rien saisir à leur jargon. Mais son oreille s'y était habituée, et recueillait sans fin des épopées d'arrachages de betteraves. La bestialité monotone des concours de pets et de bittes exprimait ici toute la truculence des camps. Et Pierre se jugeait lui-même aussi stupidement borné et candide que ce cheptel en treillis, pour avoir pu apporter jusque dans un tel lieu sa musique dont il apercevait, sous les doublures de son paquetage, les feuillets empoussiérés, cornés, et qui se coupaient aux plis.

Cependant, sa solitude intérieure lui pesait presque autant que la promiscuité. Il avait pris au cénacle le goût de l'amitié, de la cordialité tout au moins. Il s'était imaginé assez volontiers jouant les boute-en-train, faisant des imitations de ténors, de cantatrices, de café-concert, outrant sa

pointe d'accent parigot, dans un cercle de jeunes troupiers rieurs et admiratifs. Mais les traîne-patins et les rustres de la 39e compagnie ne pouvaient situer un compositeur qu'entre l'accordéoniste et le piston du Quatorze Juillet. Le gros vin noir, qui coulait partout, lui soulevait les entrailles. Les tournées de vermouth offertes par lui avaient été bues avec circonspection. Les Comtois s'interrogeaient sur la signification d'une telle prodigalité ; le luxe d'un apéritif troublait les miséreux de la zone ; pour les gosiers des ch'timis, c'était du sirop. La multiplication des colis de sa mère, de Claire et de Mrs. Mac-Mahon lui permit d'inviter les plus démunis des réfugiés et des zonards à de vraies petites bombances de conserves fines, de poulets et de cakes. Pour le coup, les Comtois, presque tous fort à l'aise et bien ravitaillés, mais qui ne se seraient pas « fait tort », d'une lichette de lard au profit des pauvres, devinrent franchement malveillants. Le bruit se fonda que Tarare était un élève-officier camouflé, ou, pis encore, un volontaire honteux : ce qu'accréditait assez bien sa figure presque imberbe, singulièrement juvénile au milieu des cul-terreux au gros cuir et des mégoteurs déjà fripés. Les crève-faim qui bâfraient les provisions du crâneur n'étaient pas les derniers à répandre ces infamies.

Ansermet lui écrivit que l'Orchestre du Kursaal de Montreux avait finalement donné sous sa conduite la première audition des *Etudes.* Mais cette manifestation, très modeste par son cadre, devant un publie peu averti et réticent, ne pouvait malheureusement pas compenser le naufrage du festival. Toutefois, deux ou trois chroniqueurs locaux avaient consacré à l'oeuvre des lignes aussi favorables que le permettait leur faible compréhension de la musique contemporaine. Ansermet annonçait l'envoi de ces coupures par un prochain courrier. Pierre rentrait d'une séance de tir, par quinze degrés au-dessous de zéro. Les *Etudes* étaient séparées de la 39e compagnie par trop d'abîmes de temps, par des couches trop épaisses de somnolence et de fatigue pour que ces nouvelles lui apportassent quelque joie ou quelque déplaisir. Il attendit cependant les coupures de presse, ses premières « critiques », avec une certaine curiosité. Mais la censure postale les arrêta, et faillit ordonner une enquête sur ce fantassin de seconde classe qui correspondait avec des journalistes neutres en usant de prétextes musicaux.

Les lettres mêmes de Claire parvenaient d'un monde qui s'éloignait peu à peu. La jeune fille paraissait en proie à un mysticisme inattendu. Elle s'accusait confusément d'avoir attiré le malheur sur Pierre en l'induisant au péché, et en ayant elle-même persévéré dans un péché pire, bien que sa fidélité fût hors de cause. Dans le troisième mois de son dressage, un biffin de la classe Quinze, déjà peu enclin au surnaturel, devait rester plus perplexe qu'ému devant ces amphigouris métaphysiques et moraux : « En somme, elle me voit déjà buté parce que nous avons couché ensemble. » Sous un aspect plus vaste, et qui se traduisait vite en termes soldatesques, les caissons des 75 se fussent miraculeusement remplis, les généraux de cavalerie, miracle encore plus extraordinaire, eussent retrouvé tous leurs chevaux, l'armée des morts de Charleroi, de Rossignol et de Morhange eût ressuscité, et la victoire de la Marne se fût achevée sur le Rhin, si Claire, la veille de cette bataille, avait su conserver sa vertu. Pierre répondait par des protestations de tendresse sincères, mais dont la fougue était tempérée par l'ascèse propre à l'infanterie.

Il espérait, avec une patience déjà typique, un ordre qui l'enlèverait à cette caserne inhospitalière. Il tenait du fourrier de la 41e compagnie qu'un flûtiste du Conservatoire de Dijon avait été dirigé sur une section d'infirmiers après trois semaines de classes. Comme la musique de l'endroit se réduisait à quatre ou cinq clairons, il avait fait transmettre par la voie hiérarchique une demande de mutation dans les brancardiers. Il savait que Fauré, dont les deux fils combattaient en première ligne, mais qui pensait de son devoir de garer un peu ses meilleurs élèves, avait sollicité du général Basset, commandant la subdivision territoriale de Vesoul, l'envoi dans une formation

sanitaire, conformément aux usages, d'un jeune compositeur que son exceptionnel talent plaçait déjà au premier rang de l'école française, bien qu'il n'eût pas de titres officiels.

Mais le général Basset, renvoyé à l'intérieur après douze jours de campagne à la tête d'une brigade qui avait subi des infortunes excessives du côté de Dieuze, tolérait malaisément cette disgrâce. Il avait effacé de sa mémoire son affolement après la destruction, en une demi-heure, l'arme au pied, de ses deux bataillons de droite, dans un village perfidement vidé par les Boches, mais ceinturé de batteries lourdes ; l'attaque à l'aveuglette, contre ces invisibles batteries couvertes par une quantité indécente de mitrailleuses, de son régiment de gauche qui s'en était très mal tiré, et l'effroyable nuit de recul qui avait suivi, où il ne parvenait même plus à lire ses cartes. Le général Basset avait détecté depuis la raison de cet échec et de tant d'autres : la dégénérescence de l'esprit militaire, mordant et sacrifice, chez le soldat français, ce qui était une question de moeurs. (Le Grand Quartier partageait du reste toutes ces vues.) Il goûtait la consolation de réformer les moeurs dans un effectif de près de quarante mille hommes, l'équivalent, somme toute, du corps d'armée que commandait déjà, grâce aux Loges, son ancien camarade de promotion, le franc-maçon Pétain, parti seulement avec cinq ficelles. Cette réforme portait, entre autres, sur le piston. Il le haïssait d'autant plus que les soucis primordiaux d'une carrière ébranlée le contraignaient à un respect plus scrupuleux que jamais des recommandations émanant, par ordre d'importance, des bureaux influents - la signature d'un lieutenant pouvait y suffire - des hommes politiques et des généraux à partir de la troisième étoile. La lettre d'un musicien de l'Institut, mais pratiquement inconnu, l'apostille d’un sous-secrétariat des Beaux-Arts beaucoup plus négligeable en temps de guerre qu'une gendarmerie de canton, et celle d'un divisionnaire, mais retraité (promotion de 61 !) relevaient des formes les plus viles du piston. Le général précipita le dossier à la corbeille avec une volupté vengeresse, et nota sur un calepin les nom et matricule de ce soldat Tarare. Il avait dû le matin même muter dans les riz-pain-sel le neveu d'un conseiller d'arrondissement.

Un décret venait de rendre à leurs foyers les pères de six enfants. Pour Julien, qui n'alignait que ses cinq rejetons, on s'était contenté de le replier jusque sur un pare d'artillerie de l'Yonne. Depuis deux mois, sa femme le rejoignait chaque semaine dans un petit hôtel de gare, où il la travaillait à fond. Il s'étonnait et commençait à s'irriter de n'avoir pas encore marqué de résultat. La paisible Georgette lui faisait observer qu'elle avait été considérablement élargie par ses dernières couches : « Que veux-tu, je ne te sens pour ainsi dire plus. Ça n'est pas commode de jouir dans ces conditions ; et il paraît qu'il faut jouir pour que ça se colle. »

Pierre montait la garde, faisait un petit stage à la salle de police après chaque revue de détail, pionçait beaucoup, n'avait guère d'autre distraction que de se bourrer de choux à la crème et de babas, les soirs de quartier libre, dans l'une ou l'autre des deux pâtisseries de l'endroit. Coulomiès se plaisait toujours aux armées. Il était remonté en lignes, mais comptait bien regrouper son orchestre au prochain repos. Le dernier concert, avec *Siegfried-Idyll* et Franz, avait eu lieu en présence de Mangin, mélomane quoique général, et même ouvertement wagnérien : « Un général français qui applaudit, en février 15, l'auteur d'*Une Capitulation*, il faut venir assez près des Boches pour voir ça. Dis-toi bien qu'il n'y a de vie et de liberté que chez nous, au front. Lâche-moi ta fétide caserne et viens nous rejoindre, au trot ! » Faire campagne avec Coulomiès, ç'eût été tentant, idéal même, malgré la réputation de Mangin le boucher. S'il n'avait tenu qu'à Pierre... Il ne comprenait plus très bien pourquoi tout le monde s'accordait à calculer qu'il lui fallait encore quatre bons mois pour devenir fantassin. Il avait appris en huit jours tout ce que ce métier semblait comporter. Il voyait mal le rapport des corvées de quartier et du présentez-armes avec l'art de vivre sans trop se faire tuer à trente mètres du Boche, en dégringolant plutôt du Boche à l'oc-

casion. Il commençait à s'arrêter quelque peu sur l'hypothèse de son baptême du feu. Beaucoup plus que le premier contact avec la fournaise l'inquiétait l'idée qu'il faudrait sans doute y retourner, sachant ce que c'était, ayant vu les morts, les blessures, les souffrances. Comme sensations internes, ça devait être soigné ! Mais après tout, Coulomiès, un artiste lui aussi, et qui avait la trouille pour se faire ouvrir un panaris, y était passé sans broncher, paraissait même y découvrir des saveurs. Il était sans doute inutile de tenter de se mouvoir en imagination parmi des choses aussi inconnues. Et puis, si les sept mois de M. Leroy-Beaulieu étaient révolus, avec le printemps devait s'approcher la date de la grande offensive, qui bouleverserait sans doute de nouveau la physionomie de cette guerre.

En effet, les brevetés d'état-major et les grands chefs français vivaient en plein esprit offensif. C'étaient toujours ceux qui avaient ordonné les superbes charges de Belgique et de Lorraine, en août 1914, et qui n'étaient pas hommes à se laisser ébranler par des expériences malheureuses. D'ailleurs, chacun se devait de durcir son moral, et pour un officier d'état-major, il n'y a pas de plus belle manifestation morale que la fermeté de doctrine.

Bien que le reste du pays l'eût peu remarqué, le Grand Quartier menait depuis le milieu de décembre une attaque générale, inaugurée par un vigoureux ordre du jour. Mais comme il jouissait d'une liberté sans limites, et d'une égale confiance depuis la Marne, dont on lui attribuait tout l'honneur, il avait scindé son grand plan en une série d'assauts, conduits sur un front moyen d'un kilomètre. Cela s'appela le Bois Le Prêtre, le Bois Sabot, Bagatelle - une carcasse de baraque à l'intérieur d'une forêt - les Eparges, Vauquois, la colline de l'Arbre, le Ravin des Cuisines. Des historiens civils tentèrent vainement, plus tard, de percevoir le dessein d'ensemble qui avait pu présider à ces opérations. Ils avaient oublié sans doute que l'ignorance du but et du sens de la manoeuvre passe chez les militaires pour un sentiment excellent, qui favorise l'énergie des exécutants. On peut estimer valablement que les échelons supérieurs de l'armée tinrent à essayer sur eux-mêmes un facteur mental dont ils avaient souvent reconnu les vertus chez leurs subalternes ; ce qui revient à dire qu'ils s'étaient résolus à ne pas savoir ce qu'ils faisaient. On s'étonne moins dès lors qu'après avoir lancé durant deux mois assauts sur assauts pour la conquête des Eparges, ils se fussent aperçus, cette crête prise, qu'elle ne menait nulle part.

Il est bon de considérer aussi que dans ces attaques sur front réduit, confiées à une division ou deux, l'état-major se voyait libéré des transports, rassemblements, ravitaillements et autres servitudes para-civiles dont il avait pu mesurer le poids irritant, en découvrant par exemple, dès avant Charleroi, que les chevaux d'un corps de cavalerie mangeaient, buvaient et dormaient. Le Bois Le Prêtre et Bagatelle représentaient l'Opération dans une pureté militaire vraiment digne de fasciner un Troisième Bureau. Aussi bien, dans cette heureuse période de guerre installée et active, chacun des chefs en vue de ce Bureau patronnait son offensive personnelle, l'alimentait, la choyait. C'est ainsi que le lieutenant-colonel Gamelin, chef justement du Troisième Bureau, et collaborateur favori du général Joffre, avait jeté son choix sur l'Hartmannswillerkop, le Vieil Armand, et consacra durant plus d'un trimestre toutes ses journées de Chantilly à le posséder. Après y avoir enterré un nombre convenable d'excellents bataillons, il l'eut, pour en perdre d'ailleurs très vite plusieurs morceaux. Ce fut alors que d'autres colonels se demandèrent, avec une logique suspecte et en tout cas de mauvais goût, à quoi le Vieil Armand pourrait bien être employé. L'état-major ennemi, qui s'était tant acharné à sa défense et à sa reprise, conçut soudain pour lui un dédain identique, et il n'y eut plus aucun combat dans ce secteur jusqu'à la fin de la guerre. Mais si les Allemands furent fondés à déplorer leurs sacrifices, l'utilité pour la France du Vieil Armand se

révéla plus tard, puisqu'il servit de tombeau national et exhaustif à vingt-cinq mille chasseurs alpins, et qu'il avait été le champ de manoeuvre d'un futur généralissime.

On voit donc que le Grand Quartier n'aurait pas manqué d'arguments pour justifier cette phase de ses conceptions tactiques et stratégiques qui porta le nom de grignotage. Il préféra alléguer la nécessité où il se trouvait de maintenir la troupe en haleine, de développer son esprit combatif. Ce qui lui valut cette réponse de raisonneurs qui n'avaient certainement jamais porté une heure l'uniforme : pour quelles batailles d'outre-tombe aguerrit-on des régiments quand on les voue à la destruction ?

Vers la fin du mois de mars, le bataillon dans lequel Pierre « s'instruisait » se transporta jusque dans l'Ain. Un début de printemps assez ensoleillé rendait un peu moins répugnante la campagne. Les conscrits devaient, en principe, s'y entraîner aux combats de tranchées. Mais les tranchées se réduisaient à un bref fossé, ébauché par une section de territoriaux disparue depuis plusieurs semaines. Dans les cantonnements improvisés d'une bourgade, la vie des conscrits était plus joviale et plus nonchalante. Pierre songeait que décidément la grande offensive de printemps aurait lieu sans lui, et en prenait assez bien son parti. Il sentait la musique se réveiller, et cherchait un piano. Il le trouva chez la pâtissière, qui possédait une belle boutique bien achalandée, et trois filles de vingt, de dix-sept et quatorze ans. Cette famille féminine - le pâtissier confiseur était mobilisé dans la remonte - ne pouvait qu'accueillir avec attendrissement le gentil fantassin, si différent des autres, malgré son ridicule képi, ses molletières effilochées, et qui aimait tant les saint-honorés et les éclairs. Dans le petit salon où était installé le piano, on voyait presque autant de cache-pots et de cadres en peluche que chez Mlle Bressant ; et Chaminade et Francis Thomé y régnaient aussi. Les demoiselles nées de la pâtisserie avaient le bon goût de disparaître silencieusement dès que le musicien commençait à tirer du clavier ses étranges signes sonores. Elles savaient au moins reconnaître qu'il s'agissait là d'une besogne magique, exigeant la solitude, ce qu'aucune jeune fille du monde n'eût compris. Elles n'étaient pas très jolies, mais Pierre se disait que l'une ou l'autre des deux aînées agrémenterait bien, malgré tout, quelque discrète promenade du côté des bois. Il leur avait déjà joué avec un grand succès la Valse du *Rosenkavalier* et quelques-unes des pièces populaires d'Albéniz. Durant les jours les plus épais de l'hiver, il lui avait semblé parfois qu'il ne pourrait plus récrire sa musique qu'après un long et cruel effort. Il interrogeait au contraire le piano et crayonnait ses notes avec un grand entrain : « On dira ce qu'on voudra, j'ai tout de même ce métier dans la peau, comme personne. Parfaitement : comme personne ne l'a plus aujourd'hui. Ah ! qu'ils se dépêchent de la gagner, cette guerre ! »

Mais le 15 avril, les conscrits se réveillèrent en plein branle-bas. On partait. Les ordres étaient arrivés. Les compagnies de bleus allaient grossir un régiment qui se formait pour les opérations d'Orient. La descente de la Haute-Saône dans l'Ain avait été la première étape : « Moi qui n'aime pas plus les voyages que la campagne... Mais celui-ci vient à propos. L'Orient, ce sera toujours plus varié que les tranchées de la Woëwre. » Les revues d'armes, d'effets, se succédaient sans arrêt, on ne sortait plus des cantonnements. Puis l'ordre authentique fut connu. Il ne concernait que deux cents hommes, un bien petit détachement pour une armée d'Orient. Pierre, dans tous les cas, en était. Il avait fait prévenir par la pâtissière sa mère qui débarqua le lendemain matin d'un express : « Pourvu qu'on ne t'envoie pas dans le Nord, mon pauvre petit. On va faire la grande offensive du côté d'Arras ; c'est imminent ; tout le monde en parle à Paris. » - « Mais non, il parait vraiment que nous allons du côté de Marseille, dans un camp. » Il remit à sa mère, avant de la quitter, toutes ses esquisses. On lui avait donné une paire de brodequins de veau jaune, une buffleterie complète, encore plus jaune et plus neuve, aux cuirs tout raides, un képi et une capote du

nouveau drap bleu horizon, et un pantalon de velours à côtes, bleuâtre, vaguement militarisé par un passepoil. L'armée française, en temps de guerre, a toujours éprouvé de grands embarras à culotter ses hommes.

La veille du départ, un dimanche, Pierre, désoeuvré et un peu mélancolique, (personne ne parlait plus de l'Orient), suivit par badauderie le flot des troupiers qui allaient entendre la messe. Dans l'église comble, un petit choeur, les Enfants de Marie sans doute, entourait l'harmonium que besognait une vieille nonne à lunettes. La plupart des filles étaient en deuil. Elles chantaient avec de pauvres voix trop perchées, sur l'air du « Stabat », une supplique à « Marie Mère des Douleurs » :

Ayez pitié de nos soldats,
Fauchés dans les derniers combats,
Au ciel recevez-les tous.

Ces niaises paroles, cette rengaine, s'élevant de ce malheureux petit troupeau noir, serraient la gorge d'une façon presque odieuse. Le vieux curé monta en chaire et lut tous les noms des frères, des fiancés, des bons amis morts au champ d'honneur, pour qui les filles portaient ces robes noires et ces crêpes : Achard Paul, Duchêne Louis, Grandgirard Anatole, Grandgirard Léon, Grandgirard Maurice, Lalouette Jean, Maudru Etienne, Maudru Simon... On voyait s'affaisser les minces épaules et les chapeaux noirs. Quand les plus pieux des fantassins entonnèrent, largement, sur un rythme de marche :

Protège-nous dans les combats,
Reine de la Victoire,

ce furent toutes les femmes et toutes les filles qui fondirent en sanglots. Le vieux curé lui-même n'arrivait plus à feuilleter son gros bouquin, tant ses doigts tremblaient. Les yeux de Pierre se brouillaient aussi. Etait-elle pourtant assez imbécile, assez monstrueuse, cette chanson pour la reine d'une victoire que devaient invoquer, à la même heure, simplement avec des voix plus justes, des milliers et des milliers de Bavarois, de Badois, de Hongrois et d'Autrichiens ! Animale stupidité de tous ces peuples qui prétendaient mobiliser jusqu'à leurs bons dieux et leurs Maries pour leurs plus sanglantes et féroces discordes. Quelle saloperie qu'une guerre qui déclenchait d'aussi misérables et repoussantes émotions !

En sortant, sur la place de l'église, les soldats furent accueillis par un aumônier militaire qui venait de dire la messe dans un autre cantonnement. C'était un petit homme trapu, à grande barbe noire, avec une soutane très courte qui semblait prête à éclater sur le thorax musculeux, une croix de la Légion d'honneur toute neuve, juste au-dessous de son crucifix, et trois galons à son calot de la coloniale. Il virevoltait sur ses godillots, sautait de groupe en groupe, distribuant des cigares d'un sou et de cordiales claques sur les dos bleus, la barbe hilare, lançant le mot pour rire. Pierre, déjà très nerveux, serra les poings. Qu'est-ce que c'était que cette mascarade, cet officier-prêtre, ce curé-marsouin qui bénissait les drapeaux tricolores, pendant que des curés-grenadiers bénissaient le drapeau à croix noire des Boches ? Il trouvait ça rigolo, cet homme de leur évangile, le départ pour l'abattoir de la classe Quinze, la mort d'Achard Paul, la mort des trois Grandgirard, les larmes des filles sous leurs pauvres chapeaux noirs ! Il se réjouissait du massacre, il avait pour fonction d'y encourager les troupiers : « T'en fais pas, mon petit vieux, tu as déjà ta place retenue au paradis ». Eh bien, c'était une jolie race, ça ! Encore plus répugnante que les gendarmes. Pour

une fois, M. Tarare avait eu joliment raison ! Et les idiots de bleus se pressaient autour de cet obscène barbu, la face ravie, en l'appelant : « Mon Père ».

Le martial apôtre du dieu d'amour accosta Pierre, les deux mains tendues, avec un rapide coup d'oeil sur le drap neuf :

- Alors, mon petit poteau, on va y monter du bon pied, à la riflette ?

Pierre, à l'ordinaire, n'avait pas un esprit très vif de répartie. Il fut surpris mais enchanté de s'entendre répondre, sur le ton qu'il fallait :

- Je regrette, Monsieur, mais je ne comprends pas le langage de la canaille.

Le lendemain matin, le paquet des deux cents partants s'entassait dans cinq fourgons à la queue d'un immense convoi de chevaux, de caissons, de roulantes, d'artilleurs. Pierre essayait encore d'espérer que tout cet arroi de guerre allait descendre vers le sud, la mer. Mais le train prit tout de suite la direction du Nord, et s'y maintint.

* * *

Comme le savaient Mme Tarare et quelques millions de Parisiens et de provinciaux, le Haut-Commandement français préparait dans le secret militaire une grande action sur le front de l'Artois. Ayant obtenu, après ses attaques par division et sur un kilomètre, de notables succès de cadavres avec des attaques sur trois kilomètres, par corps d'armée, il passait maintenant, méthodiquement, à l'exercice supérieur : l'offensive pour toute une armée, sur neuf kilomètres, du secteur de Notre-Dame-de-Lorette à Roclincourt. C'était un très beau champ de bataille, le cimetière le plus gras que l'on eût réalisé de part et d'autre depuis l'Yser, car les officiers d'état-major allemands lui portaient la même prédilection que leurs collègues d'en face, et l'on s'y était donné réciproquement l'assaut durant tout l'automne et tout l'hiver. Une attaque sur ce terrain correspondait d'ailleurs à un thème classique des écoles de guerre, la manoeuvre enveloppante par l'aile, gauche ou droite selon le camp.

La prochaine offensive d'Artois avait requis les soins des plus brillants chefs. Le général Foch avait dressé lui-même le plan d'opération et calculé les nécessités de l'artillerie : quatre-vingt-dix mille cinquante coups pour cent quatre-vingt-seize pièces lourdes et six cent mille coups pour les batteries de 75. Les cerveaux du Grand Quartier général communiquaient quotidiennement aux commandants d'unités les fruits de leurs méditations : il est utile de tirer sur les défenses ennemies avant de les aborder ; une attaque est destinée à chasser l'adversaire de la position qu'il occupe ; il existe, depuis quarante ans, dit-on, une invention peu connue jusqu'ici de l'armée, mais qui paraît fort pratique : le téléphone.

L'état-major allemand, prévenu à son tour de ces grandioses projets, avait lancé, pour les contrecarrer, sa première offensive avec les gaz, devant Ypres. Il eût semblé plus naturel qu'il bouleversât les préparatifs des brevetés français dans le secteur choisi par ceux-ci. Mais il existait encore à cette époque des lois de la guerre qui réprouvaient, entre états-majors adverses, des coups aussi grossiers. Chantilly montait donc son affaire sans encombre, dans toutes les règles, avec un beau sang-froid, et fignolait l'ordre de bataille des cinq corps d'armée destinés au premier choc, dont le brave 33e commandé par le général Pétain.

Le Quatre-Vingt-Dix-Sept d'infanterie appartenait à la 77e division de ce corps. Il avait gagné depuis six mois ses titres de régiment d'élite en des lieux de douleur et de mort encore plus humbles, sur la carte, que le Four de Paris, le Bois Sabot ou le Ravin des Cuisines. Ses historiens trouveraient sans doute quelque nom illustre à inscrire sur son drapeau. Mais pour les hommes, les combats où trois mille copains étaient déjà tombés s'appelaient surtout le Chemin de la

Brouette, le Champ des Feuillées, le Mur Noir, la Tranchée du Déserteur. Compagnie par compagnie, ils avaient tous pris, perdu et repris pendant huit semaines un Boyau des Fagots dont ils parlaient beaucoup plus souvent que de la Marne, ou de la bataille de Tannenberg, qu'ils ignoraient tout à fait. Ils pensaient avoir tout vu, et ils avaient certainement tout souffert. Il y avait ainsi, des boues de l'Yser aux sapins brûlés du Vieil Armand, quatre cents régiments et bataillons de biffins, de coloniaux, de zouaves, d'Africains et de chasseurs. L'univers presque entier leur vouait une admiration effarée, et l'univers ne se trompait pas.

Les poilus du 97e, qui portaient le grand béret alpin, avec la grenade rouge, étaient au repos depuis une quinzaine de jours près d'Aubigny, en dessous de Notre-Dame-de-Lorette, quand vinrent les rejoindre les deux cents gamins de la classe Quinze avec qui Pierre était parti. Les anciens voyaient d'assez méchante humeur l'arrivée de ce renfort, qui confirmait les nombreux symptômes d'offensive. Comme le 97e avait déjà étrenné en lignes, sous les pluies et dans les boues picardes ses tenues horizon, les capotes encore toutes raides des conscrits tranchaient beaucoup sur les défroques des anciens. Les bleus n'avaient jamais mieux mérité leur nom.

Pierre avait été affecté à la 6e compagnie avec une dizaine de petits manants inconnus. Son seul camarade du convoi, le barbillon de Troyes, était destiné au 1er bataillon, qui logeait dans un autre village.

Le roulement presque continu du canon ressemblait à ce qu'on attendait, et il était impossible de traduire ce bruit naturel, tout de suite familier, en images de trépas ou de destruction, bien que les trois quarts des maisons fussent en ruine depuis que l'on avait quitté le train. Le paysage pâle, vaste, souffreteux et dénudé, semblait incapable de connaître le printemps. Pierre se rappelait une lettre de Coulomiès qui disait : « Ce qui m'ennuie le plus dans la guerre, c'est qu'on la fasse dans les patelins les plus moches de France. On n'aurait jamais cru que ça pouvait être si laid, la patrie. Et voilà qu'on s'en aperçoit juste au moment où il est question de caner pour elle. »

Quarante-huit heures après l'arrivée de Pierre, un tout petit officier grisonnant, râblé, de la même race que le curé-marsouin, mais sans barbe, assistait au rapport de la 6e. C'était le chef du bataillon, le commandant Laurent, qui venait regarder ses nouveaux bleus, et, comme il affectionnait les pas redoublés, recruter pour la musique, assez abîmée, avec ses brancards, par les tirs de barrage de la dernière relève. Un sergent-fourrier, armé d'un cahier, lui servait de héraut et demanda :

- Y a-t-il des musiciens susceptibles de servir comme tels parmi les hommes du dernier renfort ?

« Ah ! veine, alors ! se dit Pierre. Je préfère tout de même ça ! » Il sortit du rang vivement :

- Moi, sergent. Tarare Pierre, matricule 7125. Il ne put s'empêcher d'esquisser une révérence courtoise à l'adresse du commandant, il n'avait encore jamais approché un officier à quatre galons. Le commandant se bomba et se fronça, en levant la tête pour le toiser :

- Tu es musicien, toi ?

- Ah ! pour sûr, mon commandant. Je...

- De quel instrument joues-tu ?

- Je crois que je peux à peu près jouer de tous les instruments. Je suis avant tout compositeur. Mais comme je joue très bien du piano, de l'orgue, un peu du violoncelle...

- Et de la cornemuse ? Tu en joues aussi ? On te mettrait en jupon. Ça t'irait bougrement mieux que ta capote !

- Mais, mon commandant, je pourrais apprendre très vite à jouer de la clari...

- Dis donc, tu te figures que tu es venu ici pour continuer tes études artistiques ?

Les poilus, qui avaient vu leur petit commandant au milieu d'eux sous les plus durs marmitages, soulignaient de bons rires ses traits. D'un geste découragé des deux mains, il les prenait à témoins des soldats qu'on lui envoyait pour refaire le 2e bâton du Neuf-Sept.

Pierre rentra dans le rang, sans courbette

« Est-ce que je peux être assez couillon ! Je n'avais qu'à lui dire que je jouais du saxophone. En trois jours je me débrouillais, et j'écrivais une marche du régiment qui aurait fait passer sur tous mes canards. Et c'est bien le diable si je n'aurais pas trouvé quelques copains possédant un peu de vraie musique dans leurs paquetages ! »

Mais un quart d'heure plus tard, il en avait pris son parti : « Les marmites sont pour tout le monde. Autant vaut porter un flingue. Je ne tire pas mal ! »

Les poilus étaient superbes de débraillé et de tannage. Son numéro musical n'avait pas desservi le bleusaillon près d'eux, au contraire. C'était une tentative louable de démerdage ; bien que le boulot fût peu prisé, il valait mieux être chez les brancardiers qu'en compagnie. Mais aucun ne se trouvait en humeur d'écouter Pierre trente secondes. Chaque mot qu'il risquait était malheureux : Rosalie, pour la baïonnette bien française, civilisée, qui tue par sa pointe et non par de barbares dents de scie, comme la baïonnette des Huns. Rosalie ? Les poilus ignoraient ce vocable montmartrois, ils ne parlaient d'ailleurs jamais de baïonnette. A un caporal en buis « Vous avez l'air invincibles, invulnérables ! » « Invulnérables ? Tu vas voir ça, quand un 88 autrichien te pètera aux fesses ! » Les autres anciens riaient brièvement, mais engageaient aussitôt une longue et grave confabulation sur la malfaisance comparée des canons ennemis. La traîtrise du 88 déplaisait. Mais le 105, dans son genre, ne valait guère mieux. Et un marmitage au 210... « Le 210 ? Quand t'auras dégusté du 380, comme nous autres de la 2, au Ravin de la Bergère, tu pourras en causer de marmites. » - « 380, 380... Qui c'est qui t'a dit, d'abord, que c'était du 380 ? » - « Alors ça ! c'est un monde ! Voilà maintenant qu'on n'a pas reçu du 380, au Ravin de la Bergère ! » Cela ressemblait aux dissertations sur la côte de Saint-Grégouâre... Malgré cette puérilité de propos, tous les anciens, même les rares survivants de la classe Treize et de la Quatorze, avaient un air de maturité qui ne se comptait plus en années, l'âge des combats, sans doute. Les bleus-bittes erraient parmi ces guerriers comme des moutards de septième dans les jambes des rhétoriciens.

Il faudrait faire connaissance ailleurs. Les éloquentes consignes du secret d'état-major se multipliaient : renforcement du contrôle postal, camouflage au coaltar des numéros de voitures régimentaires (toutefois, on oubliait de faire enlever aux hommes leurs écussons). Quelque breveté retors avait même imaginé de faire placarder des conseils d'hygiène en vue d'un départ pour l'Orient. Cependant, les convois de canons et de munitions obstruaient au grand jour les moindres chemins. Des territoriaux redescendant des lignes annonçaient qu'on creusait partout des parallèles de départ, et que les avions allemands venaient photographier ça à cinquante mètres de hauteur. Ce qui n'empêchait point que pour tromper le Boche, le Neuf-Sept recevait l'ordre de se transporter ostensiblement à dix kilomètres en arrière. Les poilus ricanaient, experts à lire ces signes : « C'est du peu pour la préparation d'artillerie. » En effet, le roulement des grosses pièces s'amplifiait, ne cessait plus : « C'est du peu pour nous aussi. » - « On sera peut-être en réserve. » - « Penses-tu ! Après un mois de repos ? On est bons pour les fauteuils d'orchestre. » Deux sergents, des réservistes, sérieux, parlaient à mi-voix, à la porte de leur grange : « Si ce n'est pas malheureux ! Monter à l'attaque avec des bleus qui n'ont pas seulement vingt-quatre heures de tranchées... » Pierre allait donc être de la grande offensive. Il s'arrêtait fort peu à des idées funèbres. A quoi bon, puisque tout le monde ignorait ce qu'il y avait derrière la vie, le néant sans doute, ou la dissolution dans l'univers, certainement pas, en tout cas, les turlupinades des curés et autres farceurs. Et puis, on devait avoir l'air malin, après les grandes méditations, les testaments

et les lettres d'adieux, quand on en revenait ; et on en revenait tout de même souvent, puisque chacun des anciens comptait au moins dix attaques. Mais par exemple, Pierre n'aimait guère les noms trop illustres de ce secteur : Notre-Dame-de-Lorette - un joli sanctuaire pour la Reine de la Paix et des anges - Ablain-Saint-Nazaire, Aix-Noulette, Carency, Souchez. Après cent cinquante Communiqués, ça faisait vraiment bien sanglant et tragique. Il craignait aussi d'être tué ou blessé par maladresse, inexpérience, à deux pas du gîte sauveur qu'il n'aurait pas su apercevoir, pour n'avoir pas compris un signal. Mais les corvées et les gardes dont on accablait la bleusaille, et de nouveau les revues, laissaient peu de place aux exercices d'imagination.

6 mai. Des chasseurs à pied du 21e corps sont arrivés dans la nuit. Ils montent déjà en lignes. Est-ce que par hasard on n'en serait pas ?

7 mai. Distribution de grenades, dernière revue d'armes, de cartouches et de vivres. Ça y est, on monte ce soir, ou demain matin... On monte ce soir.

Les escouades attendaient dans les granges, somnolant ou mangeant un morceau sur la vieille paille, tout équipées, près des sacs bien bouclés. Les vaguemestres, en hâte, apportaient encore un courrier. Point de lettre de Claire, cela valait autant, celle de la semaine précédente était tout à fait sinistre : Claire pleurait, priait, désespérait, elle aurait voulu porter un enfant de son amant, « un souvenir vivant de toi ». La dernière lettre avant le baptême du feu serait donc de Mrs. Mac-Mahon, cette grande enveloppe beige, avec d'immenses jambages bleus, où il était bien difficile de détecter les traces de la folie. Quel drame ! Quels sanglots ! Le professeur Wiard était un escroc du diable, un horrible meurtrier. Mrs. Mac-Mahon en larmes confessait sa crédulité. Durant quatre mois, sur l'ordonnance du bandit, elle avait vocalisé une heure et demie chaque matin devant sa glace, en s'immobilisant la langue entre deux manches de cuiller. Le soir, l'assassin lui badigeonnait la gorge avec une puante décoction. Au terme de cette cure, la malheureuse Virginie était affligée d'un nodule des cordes vocales. Du bas, du haut ou du milieu, elle ne pouvait plus émettre un son. « Même une « nursery rhyme » je chanterais hors de ton. » Suprême coup du sort : le seul praticien au monde qui guérît les nodules vocaux était un docteur de Berlin. Et sous le prétexte ridicule de cette guerre, une infortunée cantatrice canadienne, victime d'un maudit égorgeur de Français, n'avait plus le droit d'aller se faire soigner en Allemagne. Mrs. Mac-Mahon ne voyait plus d'autre ressource que d'adresser une triple supplique à S. M. le Roi d'Angleterre, au général Joffre et à l'Empereur Guillaume II.

« Rassemblement ! » La 6e s'ébranla vers cinq heures du soir. Comme les sacs pouvaient être lourds... Le lieutenant Binet, commandant la compagnie, marchait en serre-file, sa canne à la main. C'était un grand homme lourd et calme, de quarante ans, médaillé militaire, médaillé du Maroc, encore adjudant à la mobilisation. Les hommes parlaient peu de lui, ce qui était sans doute une forme de respect, n'en disaient en tout cas aucun mal. « Sûrement un chef, qui ne nous commandera pas de sottises », pensait Pierre en tournant un oeil confiant et presque affectueux vers le gros dos rond de l'officier. Mais le lieutenant Binet, depuis son arrivée, ne lui avait pas adressé une syllabe, peut-être même pas un regard.

Le temps semblait tourner au beau, cette malheureuse Picardie essayait de verdoyer. En tête de la colonne, une escouade attaquait une chanson de route très allante :

... J'ai rencontré trois jeunes filles charmantes,
Tiens, voilà Alfred, mon zob !
Tiens, voilà Alfred !
Et raide, et raide, et raid' !

Ah ! bravo. Vivent les chansons. Les péquenots de la Haute-Saône n'avaient jamais chanté une seule fois en marche. Le Neuf-Sept avait une autre allure. Pierre redressait son sac d'un coup d'épaule gaillard. Mais derrière lui, la moitié de la 6e protestait à grands cris :

- Hé, fermez ça ! Y a de l'abus ! On n'est pas des héros, tout de même !

Le dimanche 9 mai, à l'aube, les premières vagues d'assaut de la 77e division achevaient de se masser dans leurs boyaux et leurs parallèles, à droite de Carency. Une épaisse brume matinale noyait tout. Pierre avait une assez âpre gueule de bois, se demandait si sa petite angoisse provenait de la gueule de bois, ou la gueule de bois de l'angoisse. Les bouchées de sardines et de pain qu'il mastiquait glissaient mal. En revanche, le vin rouge du bidon bien frais était pour la première fois buvable et même réconfortant. On n'entendait pas un coup de feu, pas un obus : « Pourquoi n'attaque-t-on pas tout de suite, en profitant de ce brouillard ? » se demandait Pierre. Mais les forts cerveaux issus de l'Ecole de Guerre, stratèges, balisticiens, historiens, statisticiens, n'avaient pas encore eu le loisir d'observer que les heures crépusculaires sont favorables aux agressions. L'assaut était ordonné ce jour-là pour dix heures.

Pierre s'inquiétait aussi quelque peu de ce qu'il allait avoir à faire. L'escrime à la baïonnette constituait le principal de l’enseignement qu'il avait reçu. Cette tige ployante, se balançant au bout du Lebel déjà si encombrant, formant avec lui l'interminable canne à pêche, lui inspirait autant de méfiance que de répulsion. Il aurait préféré de beaucoup qu'on le pourvût d'une musette de grenades, bien qu'il n'en eût lancé qu'une fois à l'exercice ; mais on les réservait aux grognards les plus endurcis. Lorsqu'on tentait d'interroger les anciens sur le corps à corps et le rôle de l'arme blanche, ils vous dévisageaient du même air que si l'on eût sollicité leur opinion quant à la gamme en quart de ton. « Mais enfin, comment ça se passe-t-il, une attaque ? » Les poilus ne daignaient que blaguer : « Tu t'ensauves tout droit devant toi, tout pareil comme tu t'ensauverais vers l'arrière. Mais en avant, n'y a pas de gendarmes, n'y a que les têtes de lard. » Pierre, vraiment bien raisonneur pour un fantassin de seconde classe, rengainait ses autres réflexions : « On devrait s’entraîner par petits paquets de dix ou de douze, chacun sachant exactement ce qu'il doit faire. » On est tenu de dire ici, à la décharge des brevetés français, qu'ils avaient appris déjà en neuf mois de leur ennemi l'emploi de l'artillerie lourde, des mitrailleuses, reçu de lui la révélation des retranchements de campagne, du fil barbelé, des minen-werfer, et de leurs propres troupiers l'incroyable utilité de la vieille grenade. Ils avaient le droit de souffler, et de renvoyer à une saison moins chargée l'étude du combat de groupe tel que le pratiquaient les Feldgrau.

A six heures, une série d'explosions massives et prolongées retentit dans les lignes allemandes : « Les fourneaux de mines qui pètent, disaient les poilus. Encore un, sur Carency. Encore un. Pardon ! c'est du beau travail ! » L'artillerie de campagne, à la baguette, déchaîna son bombardement. Les 75 et les 105 avaient des voix d'un cuivre superbe. C'étaient des canons riches en harmoniques. Les anciens s'interpellaient, ranimés : « Qu'est-ce qu'ils leur mettent !... Si on passe pas de ce coup-ci, on passe jamais... Moi, je dis qu'on passe ! » Le soleil se levait dans le plus joli ciel que pût produire l'Artois : « Ah ! il fallait assister à ça au moins une fois, se disait Pierre tout revigoré. Ça comptera dans une vie ! ... »

Le bombardement dura quatre heures, longues malgré tout : « Préparez-vous. Sac au dos. » Pierre avait encore espéré que l'ordre viendrait de laisser les « as de carreau » dans quelque abri. Il s'étonnait que l'on expédiât le biffin à une besogne aussi mouvementée que la bataille avec tout ce harnachement, ce plomb du sac qui venait de doubler de poids après deux nuits d'insomnie. Dans les deux dernières minutes avant l'assaut, il fut accaparé par sa molletière gauche qui lui sembla tout à coup sur le point de se débiner. Il la retortilla à la diable, bousculé par les soldats

qui grimpaient, et une fois sorti, eut pour premier souci de rejoindre les capotes bleues qui couraient déjà devant lui.

La 77e division du corps Pétain se comporta ce matin-là aussi bravement que sa voisine, la marocaine. Entre l'élan des assaillants et la défense cruellement malmenée par le canon, le fatidique équilibre se rompait. En une heure et demie, malgré les pertes, quatre kilomètres de positions allemandes étaient traversées, les tirailleurs marocains atteignaient les hauteurs de Vimy. La percée était réalisée, il ne restait plus qu'à foncer en trombe dans la plaine de Douai.

Pierre s'efforçait de trotter aussi vite que le peut un fantassin creusé par les courroies de son sac, battu par ses musettes, relevant de la main gauche le fourreau de la baïonnette. Quinze poilus couraient ainsi près de lui, puis les trous d'obus, les débris de réseaux à contourner dispersaient le groupe ; un autre se reformait ensuite. Les bruits étaient innombrables, indistincts ; Pierre confondait les tirs français et les tirs ennemis. Il était surtout occupé à imiter les troupiers les plus proches, à s'accroupir, à s'élancer de nouveau comme eux. Il en voyait, un peu plus loin, qui tombaient à plat ventre, mais ne savait pas s'ils étaient touchés ou se planquaient. Un mur de fumée se dressait à cent mètres, il prit sur la droite pour l'éviter, comme les capotes qui le précédaient ; la fumée, l'odeur et le vacarme l'environnèrent brusquement, il se jeta dans un trou, dans un autre, en se disant que cet incident était très malsain. La fumée se dissipa un peu, il fit cinquante mètres à fond de train, s'arrêta haletant, à deux pas d'un mort, mais si disloqué, tellement semblable à un ballot de chiffons crevé et couvert de terre qu'il n'en éprouva pas grand émoi. Plus loin, il vit son premier Allemand, cassé en deux sur le rebord d'un entonnoir, les jambes bottées pendant dans le trou, la tête renversée vers le ciel, et qui remuait encore faiblement le menton et les épaules. D'une tranchée éboulée sortirent plusieurs autres ennemis désarmés, que des poilus houspillaient.

Le lieutenant faisait de grands gestes des bras. Des gradés poussaient des cris. Toute la compagnie semblait se porter vers un petit rideau d'arbres à peu près intacts, en contrebas. D'autres soldats, très nombreux, surgissaient de l'arrière. Pierre trotta lui aussi en direction des arbres. Il distingua le chapelet de coups d'une mitrailleuse qui n'était pas française, il vit tomber presque à la fois, à droite, un paquet de cinq ou six biffins, sûrement atteints, ceux-là. Des grenadiers apparaissaient près d'eux, balançant coup sur coup leurs citrons. Pierre courut rejoindre en bordure des arbres plusieurs soldats qui tiraient, allongés sur des cailloux et des gravats qui devaient avoir été un mur. Il tira lui aussi trois coups de fusil, à l'adresse de quelques formes qui semblaient se défiler entre des buissons et des troncs brisés, à deux cents mètres. Il reconnut, à ses côtés, l'adjudant de sa section qui disait : « Allez ! en avant. » On distinguait une ruine au milieu d'un pare saccagé, le château de Carleul, qu'on venait d'enlever. Deux fantassins, sur la gauche, brandissaient de larges fanions.

On repartait à découvert, presque au pas, plus près les uns des autres. Le paysage reprenait quelque apparence terrestre. Pierre retrouvait des bribes de pensées. Sauf la rapide traversée du barrage - c'était, parait-il, un barrage - il n'avait encore eu aucune sensation très violente de danger. Les choses brûlantes et décisives se passaient jusqu'ici un peu plus loin, en avant, à gauche ou à droite. Des obus qui venaient des lignes françaises sifflaient au-dessus des assaillants, des fumées blanches ou grises s'élevaient, du côté des Boches. Mais y avait-il encore des Boches ? L'adjudant ne savait plus où se trouvait le lieutenant, et dépêchait un bleu. On fit halte près d'une rangée de buissons. Les fusants allemands éclataient çà et là dans le ciel, très haut, dérisoires. Des hommes du régiment reparaissaient de tous côtés. Les ordres se répercutaient : « Sur Souchez ! », ce village dont on apercevait l'église mutilée. Des troupiers couraient déjà de ce côté-là. On savait que le premier bataillon tenait le cimetière de Souchez. Un officier agitait sa canne, en criant :

« Le Quinze-Neuf est dans Givenchy, les Marocains sont sur Vimy ! On a percé ! » Les poilus répétaient : « On a percé ! »

C'était déjà un beau succès moral. Le Grand Etat-Major n'en escomptait sans doute pas d'autre, puisqu'il avait rassemblé ses divisions de réserve à douze kilomètres derrière les lignes de départ françaises, la distance tactique réglementaire, et qu'à onze heures et demie elles n'en avaient pas encore bougé. Les renforts allemands arrivèrent qu'elles étaient toujours l'arme au pied. Mais c'était bien aussi la faute des troupes d'assaut, surtout de cet endiablé 33e corps, qui avaient bouleversé tous les horaires de Chantilly, avancé de quatre kilomètres en quatre-vingt-dix minutes, quand la moyenne des progressions donnait trois cents mètres par jour dans les meilleurs secteurs. Le coureur qui téléphona le premier la nouvelle à l'état-major de l'armée fut accueilli comme un indécent plaisantin. Les six cent quatre-vingt-dix mille cinquante coups de canon calculés par le général Foch, ancien polytechnicien, touchaient également à leur fin. Les artilleurs venaient de recevoir l'ordre de ne pas dépasser trois cents obus par pièce pour la fin de la journée. Il leur en restait une soixantaine. La contre-attaque allemande s'ébranlait déjà pour reprendre Givenchy et déloger les Marocains de leur crête.

La section de Pierre s'était arrêtée au pied de quatre pans de murs croulants, avec ordre de les organiser provisoirement en position défensive. L'artillerie française s'était tue, comme devenue tout à coup indifférente à la bataille qu'elle avait ouverte. Il n'y avait plus à se tromper sur l'origine du fracas qui grandissait, des nuages qui jaillissaient du sol, de plus en plus denses et proches. Un morceau de mur s'effondra. Des débris innombrables voltigeaient. Pierre ressentit un choc brutal en haut du bras gauche : « Je suis touché. » L'instant d'après, il se dit : « Chic, je vais foutre le camp tout de suite, ça tourne au vinaigre ! » Mais il se tâtait : pas de sang, aucune déchirure sur la manche, son bras bougeait, à peine douloureux. Ce ne devait être qu'un caillou. Tant pis. La peur le gagnait ; si ce n'était la peur, en tout cas une envie de plus en plus fiévreuse de détaler de ce coin et de se mettre un peu à l'abri.

« Le lieutenant est tué !... Les Boches vont contre-attaquer. Repli sur leur boyau pour les recevoir ! » - « Mais non, on ne bouge pas d'ici. » - « Repli ! Faites passer, ordre du bataillon ! »

Le tir allemand était tout à fait sur eux. Des soldats, au milieu des éclatements, semblaient accourir du château, d'autres venaient de l'avant, battant en retraite. Entre deux explosions, quelques coups de lebel claquaient. Des sifflets retentissaient : « Au boyau ! » Pierre se décolla du mur en même temps que trois ou quatre fantassins, s'élança « Où est-il, le boyau ? - Là-bas, sur la droite ! » Les obus arrivaient de tous côtés, le ciel s'écroulait, le sol tremblait. Pierre, après un premier bond, fit vingt ou trente mètres à toutes jambes, puis s'abattit d'un bloc, sur le côté droit. Dans une affreuse confusion, il put encore percevoir qu'il étouffait, qu'il était terriblement touché. Il ne lui restait plus assez de pensée - et cela valut mieux - pour comprendre que l'éclat venait de l'éventrer de l'aine à la ceinture, et que sa capote vomissait ses intestins déchirés. Il tenta de se retourner sur le dos, l'atrocité de la douleur et une épouvantable nausée le renversèrent, inconscient.

Il n'avait pas encore tout à fait cessé de vivre, un moment plus tard, quand la balle d'une mitrailleuse française qui s'affolait, cherchant les casques de la contre-attaque allemande, lui traversa la cervelle.

Les Bavarois reprirent ce soir-là Givenchy, Carleul, le cimetière de Souchez, la crête de Vimy. Une corvée de leur landsturm enterra Pierre quatre jours après. Le 33e corps, à lui seul, perdait vingt mille hommes, dont trois généraux qui marchaient avec leurs poilus. Les quatre autres corps d'armée de l'offensive avaient conquis quelques murs de villages, ou s'étaient brisés au

premier bond devant des barbelés intacts. Les plus abîmés furent remis un peu à l'engrais, et renvoyés le 16 juin à l'assaut de Vimy et de différents lieux voisins. Aucun objectif valable ne fut atteint. 440.000 soldats français avaient été tués, pris ou blessés gravement depuis le début de la bataille.

Le Hant-Commandement français, de plus en plus méthodique, conçut alors une offensive de vingt-cinq kilomètres, avec un groupe d'armées, sous les ordres du général de Castelnau. Le secteur choisi fut celui de Champagne, où l'ennemi avait sans doute édifié ses plus puissantes défenses, mais qui se prêtait à un autre thème classique et irrésistible, l' « enfoncement par le centre ». On combinerait celui-ci avec une reprise de la bataille d'Artois. L'ensemble entraînerait la libération du territoire.

Comme il s'agissait d'une bien plus grande offensive, les Allemands en furent prévenus un bon mois plus tôt que de celle du 9 mai. Le 25 septembre, à 9 h. 15 du matin, les deux tiers de l'infanterie française franchirent les parapets, tout habillés de neuf, aux sons des musiques déployées. L'ordre du jour qu'on venait de leur lire envoyait les soldats de la République à la victoire finale du droit et de la liberté. Entre les boyaux, dix divisions de cavalerie, lances ou sabres au poing, attendaient l'heure de la poursuite. La pluie de l'équinoxe d'automne tombait depuis vingt-quatre heures, pour la surprise de l'Etat-Major.

L'infanterie enleva presque partout les crêtes, et se regroupa pour donner l'assaut à la seconde position, de contre-pente, intacte mais presque dépourvue de défenseurs. L'énergique bombardement déclenché par l'artillerie française sur le terrain conquis, la pagaïe des liaisons et des arrières firent renvoyer au lendemain la suite de la victoire. Les Allemands eurent l'impertinence d'en profiter pour regarnir solidement les ouvrages et les tranchées à contrepente.

Cette seconde position fut attaquée pendant quatre jours. Instruit par la leçon de Vimy, le Haut-Commandement se convainquit par trois fois que la percée était faite, et prodigua, pour élargir les brèches imaginaires, d'imposants renforts qui furent broyés dans les fils de fer, devant le mur de la défense ennemie.

Le 6 octobre, un dernier assaut fut lancé. Cette fois, les Marocains et les coloniaux percèrent, jusqu'à Somme-Py. Ils réclamèrent triomphalement des renforts, qui leur parvinrent sous la forme d'un ouragan d'obus lourds français. Le caporal-brancardier Coulomiès fut un des derniers tués de cette journée amère. Toutefois, la torpille qui le déchiqueta avec deux blessés était indiscutablement allemande.

En Artois, le 21e et le 33e corps reprirent le château de Carleul, la côte de Givenchy, avec quelques fosses de morts français. C'est ainsi que les Tarare connurent officiellement le décès de leur fils, porté disparu depuis cinq mois. L'Artois, peu après, passa de mode au Grand Quartier français. Les Canadiens, plus tard, prirent la crête de Vimy, mais ne descendirent l'autre versant qu'aux derniers jours de 1918.

L'année 1915 fut décevante et troublée aussi pour Julien Tarare, le maréchal des logis. Malgré sa persévérance et sa vigueur, accommodées de toutes les galanteries que les archevêques conseillaient jadis aux époux des impératrices bréhaignes, l'utérus de sa moitié se refusait à le rendre civil. Vers la Toussaint, Georgette put cependant lui annoncer que l'enfant de la démobilisation était engendré. Mais une interminable colique verte du jeune cinquième, à quelque temps de là, faillit tout remettre en question. Puis, une maladie de la génitrice fit redouter une fausse couche. Enfin, Julien fut père pour la sixième fois, et rendu à son foyer pendant l'offensive de la Somme, la grande idée des brevetés pour l'année 1916, cependant que leurs collègues allemands, séduits par le grignotage, le pratiquaient à Verdun. Julien entreprit sans délai la réalisation d'un

septième héritier, qui servirait en quelque sorte de réserve. M. Victor Tarare ménageait toujours ses coronaires, il décuplait ses bénéfices en coiffant les officiers alliés, il tenait même le képi monténégrin. La guerre parisienne battait son plein. A Montmartre, les chansonniers intrépides détaillaient *La lettre du Poilu :*

L'un d'nous est mort, et mort joyeux !
En s'écriant : Tout est au mieux !
Voilà ma tombe tout piochée,
Dans la tranché-ee !

Après trente-deux mois de front, Vandremeule mourut pour la France, de justesse, au lendemain de l'offensive du 16 avril sur le Chemin des Dames, où son régiment avait laissé dix-huit cents hommes. Il fut évacué, presque râlant, avec une pneumonie double, à l'issue d'une marche de redressage sous la pluie : plusieurs compagnies donnaient des signes d'indiscipline grave depuis la dernière hécatombe. Vingt-quatre heures plus tard, un adjudant de la C. H. R. découvrit dans son paquetage une liasse de tracts pacifistes. Les antécédents du coupable, inscrit au Carnet B depuis 1901, aggravaient encore le cas. On dépêcha sur la piste de Vandremeule deux gendarmes. Mais quand, au bout de six jours, ceux-ci eurent découvert l'hôpital qui l'abritait, il était mort, et enterré du matin même, sous une cocarde tricolore. On ne jugea pas nécessaire de dégrader sa croix de bois.

Le Haut-Commandement allemand ignora pour ainsi dire tout des mutineries françaises durant ce printemps-là. Dans le moment où, à l'ouest comme à l'est, ses adversaires se décomposaient, il avait opté pour la défensive. Les Etats-Majors se valent. Les guerres dépassent désormais de trop loin leur compétence.

Mme Tarare était allée soumettre à Gabriel Fauré les esquisses laissées par son fils Pierre. Le vieux maître fut bouleversé par les traces innombrables de génie qu'il y lisait. L'état des manuscrits ne permettait, hélas ! ni audition, ni publication. Sans parler de maints crayonnages presque détruits, il était impossible de faire un choix parmi les ratures, les différentes versions, entremêlées, du même passage. Aucun morceau n'était suffisamment achevé pour qu'on l'isolât. Et l'admirable singularité de ces débris interdisait toute tentative d'adaptation, de pieux achèvement - « Le plan d'ensemble de ces deux partitions existait certainement dans l'esprit du pauvre enfant. Mais lui seul aurait pu nous le dire. Ces esquisses sont d'une écriture si neuve, si méditée, qu'elles représentent déjà un immense labeur. Mais il aurait fallu que Pierre fût libre de travailler six mois encore, davantage peut-être... Imaginez, chère Madame (Emilienne n'imaginait pas grand'chose), le manuscrit interrompu d'un poète très grand et très audacieux, de Mallarmé ou de Rimbaud, un manuscrit où ce poète serait allé encore beaucoup plus loin dans l'audace de sa pensée que dans toutes ses oeuvres connues, et qui nous parviendrait sous la même forme que cette Cantate, cette Sérénade. Quel est le professeur, et même le vrai poète, qui oserait remplir les blancs ? Malheureusement, on ne peut jouer une musique sans remplir d'abord les blancs... D'autres musiciens liront un jour ces brouillons géniaux, avec le même émerveillement que moi, avec la stupéfaction qu'ils aient pu être écrits en 1914, par un garçon de dix-huit ans. C'est, hélas ! tout ce que je peux vous promettre, et encore, à la condition que la musique tout entière ne s'anéantisse pas, elle aussi, dans je ne sais quelle barbarie. Quand on pense à ce que l'admirable artiste qu'était votre fils donnait à son siècle, et comment ce siècle l'a payé de retour ! »

Fauré voulut du moins faire exécuter les *Etudes* au cours d'un concert en l'honneur des musiciens combattants. Mais M. Camille Saint-Saëns, qui présidait le comité de patronage, ne toléra

pas, dans son patriotisme, que la guerre pût être le prétexte à répandre une musique aussi abominablement munichoise, et la fit exclure du programme, en même temps qu'une oeuvre du tringlot Ravel, engagé volontaire.

Enfin, la victoire vint, quand les alliés purent attaquer à deux contre un, ce qui est le suprême secret de toute stratégie. La paix fat signée, sous les auspices d'un clergyman tabétique. Elle créa, à travers l'Europe, une quinzaine d'Alsaces-Lorraines. Sept millions de soldats vainqueurs, la plus magnifique masse de guerre qui eût jamais été rassemblée, laissèrent, l'arme au pied, quelques bandes rouges s'emparer de la Russie tout entière, pour obéir au sixième des quatorze Points du clergyman. Moins d'un an après l'armistice, tous les Alliés concouraient à la restauration de l'Allemagne, dont la chute leur avait coûté quatre millions de morts. Le citoyen Clemenceau, premier auteur de la victoire, était exclu de la République qui l'avait tellement choyé quand il se contentait d'être un de ses personnages les plus vénaux. Le général Nivelle, chef de la belle offensive française du printemps 1917, recevait un siège au Conseil Supérieur de la Guerre.

Entre divers arts, Sandy avait fait son choix, après avoir travaillé fort activement à l'entrée dans la guerre de son pays, puis au traité qui doubla son territoire. Il était devenu, à trente-trois ans, l'un des membres les plus influents de la très brillante délégation roumaine à la Société des Nations. A la tribune de cette assemblée, il pouvait discourir pendant plusieurs heures de la sécurité dans la liberté, la souveraineté dans la collectivité, l'arbitralité dans la communauté, la légalité dans l'égalité. Quelquefois, un amputé de Verdun ou une gueule cassée de l'Artois lisait dans son journal ces hautes thèses, serrait le poing sous sa suspension et se demandait pendant un quart d'heure pourquoi l'on s'était battu. Sandy entretenait les rapports les plus cordiaux avec les diplomates bolcheviks et faisait une ardente campagne pour l'admission de l'U.R.S.S. au grand Parlement international de Genève. Il n'avait plus le temps d'entendre de la musique, mais savait disserter encore, aux heures mondaines, sur le Nombre d'Or, sur Stravinsky, Schoenberg, les Six, et toutes les habituées de l'Hôtel des Bergues célébraient sa culture enchanteresse.

Claire, après une longue période de mysticisme dirigée par un père dominicain, avait refusé sa main à deux jeunes gentilshommes très réellement épris, mais trop décavés à son idée pour ne pas briguer d'abord sa dot. Elle en épousa un troisième, de quarante ans, possesseur d'un château et de mille hectares qui établissaient la pureté de ses sentiments. Mais le château et les terres étaient rongés d'hypothèques. Le vicomte, très affriolé par la jeunesse de sa fiancée, fut sévèrement déçu de ne point la trouver aussi vierge qu'il l'attendait, et retourna à ses plaisirs ordinaires après avoir assuré son lignage en quelques nuits dépourvues de toute poésie.

M. Tarare avait eu une seconde crise. Mais les spécialistes penchés sur ses images intérieures hésitaient entre la vraie et la fausse angine de poitrine. Les goûts plébéiens de Julien le servaient à merveille auprès de la clientèle d'après-guerre. Il avait créé, avenue d'Orléans, une succursale du magasin paternel, avec un rayon féminin qui proposait des articles de haute mode entre 16 et 19 francs.

Le vieux maître Fauré était devenu tout à fait sourd, et ne s'intéressait plus qu'à son testament musical, le quatuor à cordes qu'il écrivait. Enesco courait le monde avec son violon. Les chefs d'orchestre, après quatre années de chômage, déblayaient à grands coups de baguette les monceaux de partitions inédites dont on les accablait. Mme Tarare ne renonçait pas cependant à servir la mémoire de son fils. Elle découvrit un nouveau M. Rosenfeld, compositeur américain, qui se fit fort de mettre les esquisses de Pierre en état d'être exécutées, moyennant une rétribution de cinquante mille francs Millerand. Mme Tarare se souvenait du premier ami de son cadet. La similitude des noms l'encouragea. Pour ce qui fut de mettre du sien, M. Rosenfeld ne vola pas son salaire. Triturés, poncés, peignés, les motifs et les rythmes des manuscrits furent répandus dans

une certaine *Symphonie des nouveaux jours*, vaguement jazzée et copieusement descriptive, où l'on pouvait voir une « modernisation » des chromos musicaux de Ketelbey et des opérettes de Broadway. Sous les noms de Youri Rosen et P. V. Tarare, elle fut jouée à Cleveland, dans un grand concert, où figuraient aussi Bach, Brahms, Flotow, Augusta Holmès, Massenet et Prokofiev. On l'édita à NewYork. Les pianistes des cinémas muets en firent un assez grand usage ; son finale se prêtait fort bien à l'accompagnement des poursuites et des actualités sportives.

Le matériel d'orchestre des *Etudes* et des lieder moisissait doucement dans la resserre de la rue de Richelieu.

Thouzin était revenu de ses quatre années de territoriale irrémédiablement imbibé d'apéritifs et de tord-boyaux. On lui gardait par charité, dans sa banque, une place d'archiviste fantôme. Il n'allait presque plus au concert, trop cuit, à chaque fin de journée, pour retrouver même le chemin des salles familières. Du reste, il s'était fait expulser deux fois du promenoir de chez Gaveau.

Un soir d'hiver, il hoquetait sur son pernod, au zinc d'un bistrot de la rue Turbigo, son quartier. Il était décharné de visage, et blême, avec un ventre malsain qui fermentait sous son pardessus de 1911, délabré et grotesquement court.

- Patronne, remettez-moi ça.

L'Auvergnate faisait la sourde, et se tournait vers son mari :

- C'est le cinquième depuis sept heures, sans parler de tout ce qu'il a bu avant ! Il va falloir encore le prendre aux quatre membres pour le jeter sur le trottoir. Et dire qu'il sort de l'hôpital, avec un foie dans quel état ! A ce train-là, il n'en a pas pour six mois. On ne devrait plus le servir, Albert. Ce serait tout de même plus honnête.

L'homme haussait les épaules

- S'il ne boit pas ici, il boira ailleurs.

Il versa la dose verte. Thouzin l'avala, pure, et reposa le verre qui faillit lui échapper, tant il tremblait. Le fouet de l'alcool le redressait un peu, pour quelques instants. Il considérait, de ses yeux injectés et sirupeux, deux jeunes violonistes de la Gaîté-Lyrique qui venaient d'entrer, leur boîte sous le bras, pour avaler un café-crème, et poursuivaient une discussion commencée dehors :

- Non, tu ne me feras jamais dire que c'est de la musique ! Non, mon vieux.

Thouzin avait saisi le mot au vol. Amical et sentencieux, il se rapprochait, en tanguant du buste :

- De la musique... De la musique... Mais d'abord, ce que vous savez seulement ce que c'est, la musique, hein ? Parce que moi, confondez pas... ah ! mais, salut ! Moi je sais c'que c'est, la m'sique !

Il fouillait laborieusement sa poche déchirée, et en ramena un papier en lambeaux, souillé de nicotine et de vin, un des « Frühstücke » que Pierre abandonnait autrefois sur le piano de la rue des Volontaires.

- Tenez ! Ça, jeunes gens, c'était de la musique, la musique de mon copain, de notre petit, Tarare. Oui, Pierre Tarare. Il s'appelait aussi Corou... Couro... Le plus grand musicien depuis Wagner. Parfaitement. Plus grand que Debussy, que Ravel, que Stravinsky. Plus grand de tout ça. Ah ! mais, comment ! Le plus grand musicien du XXe siècle. Ils l'ont tué ! Mais vous voulez dire que c'est les Boches qui l'ont tué, rien que les Boches ? Vous osez le répéter ?

Un épais hoquet l'interrompit, il se cassa, la tête en avant. Les jeunes violonistes riaient, en jetant sur lui un coup d'oeil de pitié dégoûtée.

- Ah ! encore sa guerre et son musicien ! Cette fois, il a son compte. Flanque-le dehors, Albert, dit l'Auvergnate.

Juillet – Octobre 1953.

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ...

Charles PÉGUY.